



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



---

*Milton,*  
*Peterborough.*

---



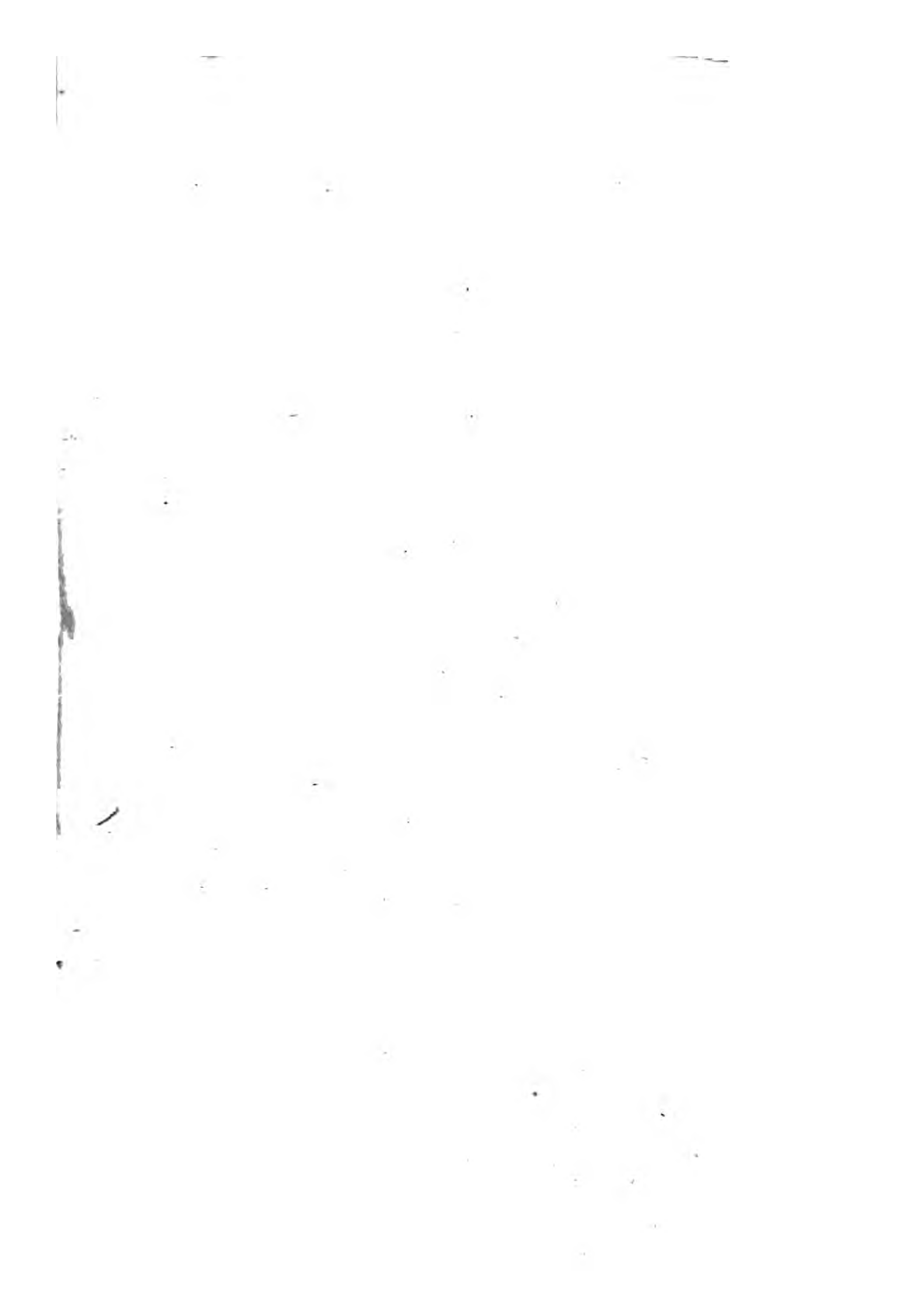
*Carl Fitzwilliam.*



27



Vet. Fr. II A. 541



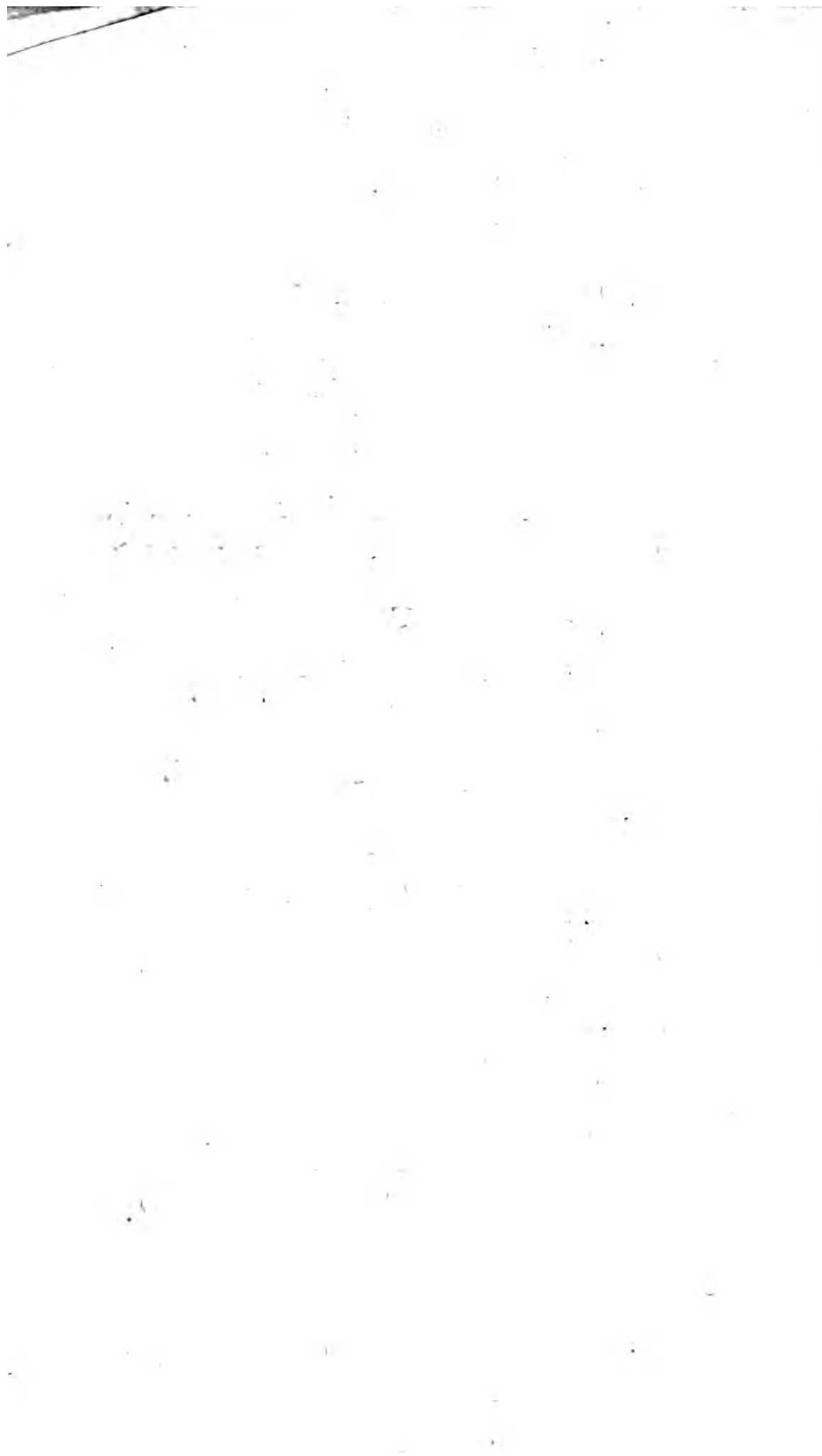


**P I E C E S**  
**I N T É R E S S A N T E S**

*E T*

**P E U C O N N U E S.**  
**T O M E Q U A T R I E M E.**





PIECES  
INTÉRESSANTES  
ET  
PEU CONNUES,  
POUR SERVIR  
A L'HISTOIRE  
ET A LA LITTÉRATURE.  
PAR M. D. L. P.  
TOME QUATRIEME.



A BRUXELLES,  
*Et se trouve à PARIS,*  
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,  
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

---

1 7 8 5.



---

# LETTRE

A M. DE S\*\*\*. T. G. des G.

Avec quelques Observations sur les  
Anecdotes.

---

*L'Histoire ne dit que les faits,  
Le tems seul dévoile les causes.*

---

Vous daignez m'assurer, Monsieur, que mon *Recueil d'Anecdotes & autres Pièces intéressantes*, vous ont fait quelque plaisir : plaisir (ajoutez-vous) qu'ont partagé plusieurs de vos amis & de vos connoissances ; & je suis d'autant plus flatté d'un suffrage tel que le vôtre, que j'en connois mieux tout le prix.

Vous semblez pourtant étonné du silence que j'ai cru devoir observer relativement à quelques Critiques ;

concernant un très-petit nombre de mes Anecdotes. C'est donc uniquement pour empêcher que cet absolu silence de ma part ne puisse être mal interprété, que je vais avoir l'honneur de vous répondre sur cet article.

En partant de la leçon que j'ai reçue, il y a près de 40 ans, du célèbre & sage *Fontenelle*, & que j'ai imprimée comme un monument qui m'est cher des bontés dont il vouloit bien m'honorer, (dans le second volume de ce *Recueil*, page 303), j'eus toujours pour principe de ne jamais répondre aux critiques dont mes foibles Ouvrages seroient trouvés dignes, qu'en tâchant de me corriger, au cas qu'elles fussent bonnes; à moins qu'elles ne contiennent de ces sortes de personnalités,

sur lesquelles tout Auteur honnête ne fauroit garder le silence.

Ce n'est pas, Monsieur, que je ne puisse produire, dans ce cas-ci, d'assez bonnes excuses en ma faveur : mais que font au Public raisonnable ces petits débats littéraires, sur-tout lorsque l'aigreur vient à s'en mêler, & qui finissent presque toujours par nuire aux gens de Lettres, en servant de pâture à la malignité de ceux dont toute espèce de mérite a toujours droit de bleffer l'amour-propre ?

Mais à vous, Monsieur, à vous sur-tout à qui je crois le devoir, permettez, je vous prie, que je vous fasse part de quelques observations que ces mêmes critiques m'ont inspirées sur ce qui concerne les Anecdotes dont il s'agit :

Le Cadran d'une horloge marque l'heure, sans que le travail de l'intérieur soit apperçu. Ne pourroit-on pas dire qu'il en est à peu près de même de l'Histoire, comme Recueil de Faits plus ou moins exacts, dont les Auteurs se font très-rarement trouvés à portée de connoître les causes, & qui depuis qu'on s'est mêlé de l'écrire, se font presque tous servilement copiés les uns les autres ?

Aussi les personnes qui en sont curieuses, & sur-tout celles qui n'ont d'autre but que celui de s'instruire ; ont-elles souvent recours aux Actes & aux Mémoires particuliers, soit imprimés, soit manuscrits, échappés aux ravages du tems, dans les Dépôts ou publics ou particuliers.

Mais indépendamment de ces ref-

sources ordinaires, très-propres pour servir à débrouiller nombre de faits sur lesquels les Historiens n'ont pu hasarder que des conjectures plus ou moins vraisemblables; ne conviendrait-on pas que les Portes-feuilles longtemps ignorés des contemporains, surtout de ceux présumés avoir été instruits par état, ou de ceux qui étoient faits pour l'être, ne puissent contenir beaucoup de Pièces secrettes, ainsi que d'Anecdotes capables de jeter un plus grand jour sur les causes jusqu'ici cachées de bien des faits qui sont toujours restés, soit obscurs, soit douteux?

Et dans ce cas, ne s'ensuivra-t-il pas qu'un véritable Amateur de l'Histoire, à la connoissance duquel quelques-uns de ces Recueils, que la poë-



litique, la crainte, ou des intérêts particuliers ont tenus long-tems referés, soient enfin parvenus, n'a pas dû craindre qu'on pût, avec quelque raison, le rendre responsable du plus ou du moins de véracité dont chacune d'elles, en particulier, pourroit se trouver susceptible ?

On conviendra pourtant que le motif de la critique de ceux que l'amour du Vrai peut engager à redouter ces sortes d'erreurs, ne sauroit être que louable. Mais ce motif sera-t-il regardé comme suffisant pour proscrire ou discréditer une collection entière de ce genre, & dont l'Editeur n'eut en effet d'autre but, en joignant l'agréable à l'utile, que celui d'instruire en amusant ?

On osera même ajouter, que de

A M. DE S\*\*\*. 7

cent Anecdotes livrées au creuset de la Critique, dût-il ne survivre que cinquante, ou moins encore, ces dernières ayant droit alors d'être regardées comme autant de Vérités historiques, attesteront toujours le gré qu'on doit favoir à ceux qui, après avoir eu le bonheur de les avoir dérobées à l'oubli, peut-être éternel, n'ont pas craint de les soumettre à cette épreuve.

Et si ce n'est, en un mot, que dans l'Histoire qu'on doit apprendre les grands événemens par les petites causes; & si ce n'est que dans ces espèces de Dépôts (\*) qu'elles peuvent être trou-

---

*Note qu'il faut lire.*

(\*) Sans compter les Dépôts publics, quoique difficilement ouverts, jusqu'à certain point, à moins d'une protection particulière, dans combien de Cabinets de Paris seul ne se trouve-

vées, on fera sans doute toujours

---

t-il pas de ces sortes de Recueils, ou d'Archives secretes & négligées, dans lesquels on pourroit vraisemblablement puiser de grandes lumières sur plus d'un point obscur de notre Histoire?

Il existe par exemple, dans un de ces Cabinets, à Paris, ainsi que nous l'atteste une personne bien connue, & dont le témoignage ne peut être suspect, un gros & ancien Recueil, contenant toute une correspondance secrette & long-tems suivie, entre le Roi *Louis XIV* & le *seigneur de la Chambre*, son Médecin, sur une science fort extraordinaire, & à laquelle on n'auroit jamais soupçonné ce Monarque d'ajouter un degré de foi, bien fait pour étonner, si l'on n'étoit pas, de tout tems, convaincu que les plus grands Hommes ont été susceptibles des plus grandes foibleffes!

Qui croiroit en effet aisément, que ce Prince étoit si persuadé du talent que s'attribuoit ce Médecin, de juger, sur la seule physionomie des gens, quel étoit non seulement le fond de leur caractère, mais encore à quelles Places & à quels emplois chacun d'eux pouvoit être propre? Et qu'en partant

bien , & de les y chercher , & de ne

---

de cette intime persuasion , ce Monarque ne se déterminoit, soit en bien, soit en mal, sur les choix qu'il avoit à faire, qu'après avoir consulté sur ce sujet ce singulier Oracle? ... Et dans ce cas, quel puissant intérêt ne doit-il pas résulter de pareils détails?

Cette Anecdote, unique, & d'autant plus singulière qu'elle est échappée aux yeux aussi attentifs que perçans des Courtisans qui approchoient le plus près de *Louis XIV*, est pourtant constatée dans le Dépôt dont il s'agit, par les Lettres originales & respectives, tant du Consultant que du Consulté! On ajoute même à ceci, qu'il se trouve, vers la fin du Recueil, une note de ce dernier, conçue à peu près dans les termes suivans: « Si je meurs avant » Sa Majesté, elle court grand risque de faire, » à l'avenir, beaucoup de mauvais choix. »

Et ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que les suites semblent n'avoir que trop de fois justifié la justesse de cette prédiction!

Quoi qu'il en soit, on ne pourra guères disconvenir qu'un pareil Recueil ne doive renfer-

pas craindre de les rendre publiques.

J'ai l'honneur, &c.

---

mer nombre de faits aussi instructifs que vraiment curieux.

On dira, sans doute, qu'il faudroit du moins savoir quel est le possesseur d'un pareil manuscrit ?

Mais c'est sur quoi l'Éditeur, après les instances les plus pressantes, n'a pu tirer d'autre réponse de la personne dont il tient ce qu'on vient de lire, sinon : « J'ai donné ma parole » d'en garder le secret ; & sans l'aveu des » personnes qui me l'ont demandée, rien ne » pourra m'y faire manquer. ».



*Marin Cureau, sieur de la Chambre ;*  
né au *Mans*, vers l'an 1594, Mem-  
bre de l'Académie Française & de

celle des Sciences , Médecin ordinaire du Roi , égaya l'étude de la Médecine & de la Philosophie , par la culture des Belles-Lettres : il laissa des Ouvrages dans tous ces genres : 1°. *les Caractères des Passions* , 4 volumes in-4° , réimprimés à *Amsterdam* , en 5 volumes in-12 ; 2° *l'Art de connoître les Hommes* ; 3° *la Connoissance des Bêtes* , in-4° . ; 5° *Conjectures sur la Digestion* ; 6° *le Systême de l'Ame* , & plusieurs autres morceaux sur des matières de Physique.

Il mourut en 1669 , à 75 ans.

P. S. A la vue des titres seuls des deux premiers & principaux Ouvrages de ce Médecin , on ne peut s'empêcher d'observer , qu'il est au moins probable

12 LETTRE A M. DE S\*\*\*.

qu'il a pu se livrer , en effet , à l'étude particulière de la science dont il vient d'être ici question.





## ANECDOTE ANGLAISE,

CONCERNANT

M. J. W I L K E S \*.

CET homme, vraiment singulier, après avoir osé traiter assez cavalièrement, dans un Pamphlet périodique, une grande Princesse, le *Lord Bute*, alors Ministre, & autres grands personnages, qu'un parti contraire au leur vouloit rendre odieux à la Nation Anglaise, s'étoit soustrait à leur ressentiment en cherchant un asyle en France.

Après avoir vécu quelques années à Paris, où sa célébrité, son caractère aussi ferme qu'original, & son goût pour le

---

\* Auteur du fameux *Nort-Briton*.



plaisir, l'avoient fait assez généralement accueillir ; les amis qu'il avoit laissés à Londres s'étant vivement intéressés en sa faveur, & lui ayant mandé qu'il pouvoit y retourner sans crainte, il se disposoit à se rendre à leurs invitations, lorsqu'arriva la scène Anglaise qu'on va lire,

Pendant le cours d'un dîner que lui donnoit, quelques jours avant son départ de Paris, feu *M. de Bussy*, ancien premier Commis des Affaires Etrangères, & auquel, entr'autres convives, se trouvoient l'Editeur & feu *Crébillon* fils : ce dernier, très-lié avec *M. Wilkes*, s'étant avisé de lui dire, en plaisantant :

» Mais, mon cher *Wilkes*, en t'exposant si légèrement à retourner en

» Angleterre, sur-tout ayant à redouter

» de si puissans ennemis, ne te sens-tu pas, un peu, chatouilleux de la gorge ?

» & dans ce cas, en qualité de Martyr

» de la liberté Anglaise, ton Discours

patibulaire est-il prêt?.. Pourquoi pas, mon ami? (lui répondit, sur le même ton, l'autre); le sage ne doit-il pas s'attendre & être prêt à tout? » Je te » reconnois là! (reprit *Crébillon*). » Mais, en ce cas, je voudrois bien, » n'y pouvant assister, que du moins tu » nous en fisses part?.. Très-volontiers » (repartit l'autre); mais laisse - moi » dîner en paix: nous verrons au dessert.

On peut juger combien ce colloque amical amusa l'assemblée, sur-tout composée de convives peu graves & qui ne demandoient qu'à rire.

Mais nombre de propos également plaisans ayant succédés à celui-ci, le dîner prolongé presque jusqu'à la nuit, l'avoit absolument fait oublier; lorsque vers la fin du dessert, *M. Wilkes* qui, comme plus d'un autre convive, s'étoit vu forcé de sortir pour quelques instans, rentrant tout-à-coup dans la salle à manger, la tête nue, sans cravatte, la che-

mise rabattue sur la poitrine , une serviette roulée autour du col avec un nœud coulant servant de corde , tel enfin qu'un vrai pendent arrivant à *Tyburn* \* :  
 » Messieurs ( dit-il en montant sur un fauteuil , au bout de la table ) , « un  
 » Anglais tient toujours parole ; ainsi  
 » daignez m'entendre ?

A ce spectacle , ceux qui ont connu personnellement *M. Wilkes* , c'est-à-dire , tout ce que sa figure décharnée , sa pâleur naturelle , son œil louche & dur avoient de sinistre , peuvent juger de l'impression qu'il fit sur l'assemblée , & notamment sur les femmes !

Il la surprit bien plus encore par l'éloquence , aussi noble que pathétique , d'une harangue , où respiroient à la fois l'amour de la Partie , les droits & privilèges de la Nation cruellement attaqués , que son zèle avoit cru devoir défendre , jusqu'à s'exposer à s'en voir

---

\* C'étoit alors la Grève de *Isidre*

la victime , où tout enfin ce qu'il étoit possible de réunir dans un discours d'un quart-d'heure au plus , étoit fait pour frapper , attendrir & armer , pour ainsi dire , en sa faveur les témoins de son supplice , étoit exprimé , ou plutôt peint en traits de feu.

On fait quel fut le succès du voyage de cet homme, aussi décidé qu'intrigant; & qu'après avoir été *Alderman* , adoré du Peuple, il fut enfin Lord Maire , malgré la Cour, & Membre du Parlement , malgré le Parlement , n'ayant que la loi pour lui , avec environ cent mille livres de rente.

On ne peut disconvenir aujourd'hui que si le Parlement , lorsqu'il en étoit Membre, eût fait plus d'attention à ses remontrances , lorsqu'on se déterminà à tirer l'épée contre l'Amérique , les treize Etats-Unis seroient peut-être encore sous la domination Angloise.

Il ne faut, pour s'en convaincre, que lire les cinq Discours qu'il y prononça sur cet important sujet.

On les trouvera traduits en François, dans un ouvrage très-estimable, intitulé : *Nouvelles Observations sur l'Angleterre, par un Voyageur* : Volume in-12. Paris 1779, chez la veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques.

P. S. Nous croyons qu'on ne sera pas fâché de trouver ici un passage de son premier Discours, qui semble avoir été dicté par une espèce d'esprit prophétique, & que les vrais Anglais n'oublieront probablement jamais.

» Vous pesez (dit-il) aujourd'hui  
 » votre destinée dans la grande balance  
 » des Empires : je la vois baisser, tandis  
 » que l'Indépendance Américaine \*

---

\* Cette indépendance fut en effet déclarée le 4 Juillet 1776, c'est à dire, dix-huit mois après la prononciation de ce Discours.

» s'élève au pouvoir & à la grandeur  
 » des Etats les plus florissans : car elle  
 » bâtit sur une base solide, *la Liberté.*  
 » Oui, Messieurs, je tremble sur les  
 » conséquences presque certaines d'une  
 » entreprise, qui n'est fondée que sur  
 » l'injustice & la cruauté !. . Les Amé-  
 » ricains voudront certainement défen-  
 » dre leurs propriétés & leur liberté,  
 » avec le courage qu'elles inspirent à  
 » des hommes qui fuient la tyrannie,  
 » avec le courage que nos ancêtres ont  
 » montré dans des occasions pareilles.  
 » Ils se déclareront *Indépendans*, n'en  
 » doutez pas ; ils en risqueront les  
 » suites, quelles qu'elles puissent être,  
 » plutôt que de courber leur tête sous  
 » le joug que l'Administration leur fa-  
 » brique. . . Livrés au désespoir, ils  
 » sentiront que, non contents de tirer  
 » l'épée, vous voulez brûler le fourreau.  
 » Vous les déclarerez *Rebelles*, de la  
 » façon la plus irritante : toute idée de

» réconciliation va s'évanouir ; tout le  
» Continent du nord de l'Amérique va  
» se démembrer de l'Angleterre , & la  
» grande Arche que nous avons élevée  
» pour la joindre avec nous , est au  
» moment de se rompre . . . Mais non ,  
» j'espère que la juste indignation du  
» Peuple Anglais punira les Auteurs de  
» ces pernicieux conseils ; & que les  
» Ministres qui ont imaginé ces fatales  
» mesures , paieront de leur tête la  
» perte de la première Province Amé-  
» ricaine. »

Ce passage seul met à portée de juger  
de la vive & mâle Eloquence de ces  
cinq Discours.



---

## RELATION

*Du voyage de LOUIS XIV à Nantes ,  
en 1661 , écrite par ordre de ce  
Monarque , aux deux Reines , sa  
Mère & son Epouse \*.*

**P**AR un soleil ardent & beaucoup de poussière ,  
Entouré de Seigneurs & devant & derrière ,  
Le plus brave des Rois , comme le plus charmant ,  
Quitta *Fontainebleau* , piquant très-vertement.

Deux Princes de son Sang , dont le mérite extrême  
Fait autant que leur rang qu'on les craint & les aime ,

---

\* Cette Pièce , très-curieuse à plus d'un égard , & très-peu connue , tirée du Porte-feuille de M. D. P\*\*\* , est de *François de Beauvilliers* , Comte de *St. Aignan* , Lieutenant-Général des Armées du Roi , premier Gentilhomme de la Chambre , & de l'Académie Française , qui s'est distingué tant par son esprit , que par son courage , & par sa politesse , & qui mourut le 16 juin 1687 , âgé de soixante-dix-neuf ans.

Elle est , dit-on , imprimée quelque part ; mais si cruellement mutilée , qu'à peine peut-on la reconnoître.



*Villequier, Armagnac, de Turenne & Beaufort,*  
 Marchoient confusément, mais sans aucun discord.  
*Bellefons, St. Aignan, Saucour & la Feuillade,*  
 Paroissoient des premiers à cette cavalcade.  
*Gesyres, Froulay, Grâmont, le jeune Villeroy,*  
*Bouillon, Séry, Guîtry,* se tenoient près du Roy :  
*Vivonne,* d'autre part, *Vervins & Chamarrande,*  
 Fiquoient ainsi qu'Abbés courant une Prébende ;  
 Et *Blouin* pardevant, & le Sieur de *Nouveau,*  
 Avec pareille ardeur faisoient trotter *Moreau.*

A peine étoit-on hors de la cour en ovale,  
 Que le vieux *Brusquignan* laissa tomber sa male ;  
 Mais le brave *Beaufort* qui vit, par l'accident,  
 La Toilette Royale en péril évident,  
 L'ôtant du foible dos de la méchante Rosse,  
 La plaça de grand cœur dans le fond d'un carosse,  
 Quelques instans après une boucle rompit,  
 Dont le pauvre Cocher reçut un grand dépit :  
 Mais *Saucour*, enivré d'être appelé *mon Prince,*  
 S'employant plus lui seul que toute une Province,  
 De si bonne manière à l'œuvre se prêta,  
 Qu'en très-peu de moment le tout il rajusta.

On voyoit cependant les côtés de la plaine  
 Richement tapissés de haute-lice humaine,  
 Et le peuple à genoux, en assez bon arroy,  
 Jusqu'à s'égosiller, criant : *Vive le Roi !*  
 Mais tous les Magistrats, par le vouloir du Maître,  
 Ranguainoient la harangue, & faisoient bien peut-être.

Longues tables par-tout étoient sur des tréteaux,

Où les napes étoient couvertes de gâteaux ,  
 Et d'où certaine voix , dont la douceur me touche ,  
 Crioit, montrant du vin : *Sire , rincez la bouche ?*

Bientôt dans *Orléans* reprenant nos travaux ,  
 On quitta le carrosse & reprit les chevaux.  
 Arrivant à *Cléry* , on alluma maint cierge ,  
 Et le Roi dans l'Eglise alla prier la Vierge :  
 Puis soudain remontant , chacun fit haut la main ,  
 Et mieux qu'auparavant on se mit en chemin.

Or , comme d'ordinaire , à force d'aller vite ,  
 Sur-tout au grand galop , on arrive à son gîte ,  
 On approcha *Saint-Dié* , d'où sortoit maint Archer ,  
 C'est-à-dire des gens portant cœurs de rocher ,  
 Dont la troupe , au grand trot , par le Prévôt menée ,  
 Nous parut assez lesté & bien disciplinée.

. . . . .  
 . . . . .  
*Saucour* alors fit voir le premier par sa chute ,  
 Qu'un Seigneur de la Cour comme un autre culbute ;  
 Et des pieds à la tête abondamment crotté ,  
 Par *Chamarrande* même il se vit imité.

Moi-même , un peu plus loin , de la cavalerie  
 Je me vis tout-à-coup homme d'infanterie ;  
 Mais fans m'en étonner , d'un pas assez dispos ,  
 Je fus gagner *Amboise* , & ce fut à propos.

Là , je voulois en vain trouver une monture ;  
 Le Compis me laissoit errer à l'aventure ;  
 Et lorsque de chercher enfin je me lassai ,

Devant lui, me tournant, ces mots je prononçai :

- « Casaque de velours, face démesurée,
- » Parle : que t'a donc fait ma casaque cirée ?
- » Eh quoi ! me prendrois-tu pour quelque Bandolier ?
- » Veux-tu faire un Piéton d'un noble Cavalier ?..
- » Répondez-moi, Seigneur de la triste figure ?
- » De dire quatre mots *Saint-Aignan* vous conjure !
- » Et quand vous parlerez, taciturne animal,
- » Si vous ne dites bien, moi je dirai fort mal.

Un rire des plus fots paya cette boutade ;  
 Et semblant redouter plus cruelle incartade,  
 Soudain, pour couper court & terminer l'estrif,  
 Mon homme jettant l'œil sur un cheval rétif :

- « N'en parlons plus, dit il, Monsieur, car cette noise,
- » Va bientôt attirer tous les badauts d'*Amboise* .
- » Montez-moi ce cheval : je puis vous assurer
- » Que je ne suis qu'un sot, s'il va vous demeurer.

Hélas, qu'il disoit vrai, le laid & plat visage !  
 Ce fut de l'effectif, & non pas du présage :  
 Car le cheval & lui s'accordant sur ce point,  
 Il ne demeura pas, car il ne partit point ;  
 Mais levant le derrière & baissant fort la tête,  
 Il en fallut descendre & quitter cette bête,  
 Tandis que tout le monde étoit fort loin devant.

Furieux, enragé, je mis flamberge au vent :  
 Mais lui, tenant la fienne à son fourreau colée,  
 A ma botte aussi-tôt présente l'accolée ;

Et tout à-coup plus doux qu'il n'étoit arrogant ,  
 M'aida même à monter sur un cheval fringant ;  
 Avec lequel partant comme le vent de bise ,  
 Je gagnai *Marmoustier* , où la nape étoit mise.  
 Là des Moines polis , gras à lard , *guillerets* \* ,  
 Présentoient de bon pain , de belle eau , du vin frais ;  
 Et faisant à chacun l'accueil le plus affable ,  
 Jusqu'à la renverser , couvrirent une table.

Partis delà bientôt , & par de longs détours ,  
 Sans quitter le galop , ni s'arrêter à *Tours* ,  
 On prenoit dans *Maille* , par avis salutaire ,  
 Pendant le chaud du jour , un repos nécessaire ;  
 Quand auprès d'un grand Prince , étant sur le côté ,  
*Bellefons* nous frappa d'une ventosité ,  
 Qui , pour notre malheur , sous ces riantes treilles ,  
 Nous surprit l'odorat autant que les oreilles \*\*.

Ce fut en ces beaux lieux que *Villequier* resta ,  
 Et que contre la poste aigrement il pesta ;  
 Et que de mon côté je me vis fort en peine ,  
 En m'informant en vain de *Monsieur de Turenne* ;  
 Lorsqu'un Passant m'apprit qu'il s'étoit mis sur l'eau ,  
 Ayant à ses côtés un bon gros Jovençeau ,  
 Avec un autre Blond , qui paroissoit malade ,  
 En qui je reconnus *Vivonne & la Feuillade*.

A mille pas delà , j'apperçus *Villeroy*

---

\* Diminutif des mots *gai* , *gaillard*.

\*\* Ceci surprendra moins , en se rappelant que le burlesque à *la Scarron* étoit alors fort à la mode.

Tombant sous un cheval qu'il présentoit au Roi,  
Tandis que ce bon Roi, touché de tant de zèle,  
Sans vouloir l'accepter demeuroid sur sa selle.

Après cette aventure, & pouffant en avant,  
Le Monarque apperçut un repas très-galant  
Qu'offroit *Valentiné*, suivi d'une grand' troupe.

Là, d'une belle main, *LOUIS* reçut la coupe :  
*Beaufort*, *Saucour*, *Grâmont*, comme amis fore-  
courtois,  
En faisoient les honneurs, & brilloient fort tous trois.  
Puis on gagna *Saumur*, contre notre espérance,  
A force de piquer & de persévérance.

Le Roi fit près de *Sorge* un repas excellent,  
Que *Morant*, de *Touraine* & d'*Angers* Intendant,  
Avoit fait préparer sous la fraîche ramée,  
Duquel on eût nourri quatre jours une armée.  
Puis on passa le *Loir*, où le Peuple accourut,  
Auquel le Roi, sur l'onde, en demi-Dieu parut,  
Où le Fleuve goûta, par de visibles marques,  
La gloire de porter le plus grand des Monarques :  
Car tant qu'il en jouit il souleva ses flots,  
Et ne le voyant plus il se tint en repos.

Mais est-il quelque frein pour un peuple fidèle,  
Lorsque sans raisonner il laisse agir son zèle ?  
Par ces bons *Angevins*, d'affection troublés,  
Nous courûmes danger d'être tous accablés :  
Mais coups de pied, de poing & de fouet, nous sau-  
vèrent,

Aux dépens des museaux sur lesquels ils tombèrent.

Un épais Batelier, qui connoissoit le Roi,  
 Moins que toute la France, & beaucoup moins que moi,  
 Le croyant comme lui capable d'épouvante,  
 Lorsque dans les bateaux il faisoit sa descente,  
 Voyant que la tourmente à toute heure augmentoit,  
 Et que la forte vague à son bateau montoit,  
 Le croyant comme lui capable d'épouvante :  
*Sire, ne craignez point?* (dit-il, la voix tremblante.)  
*Aussi je ne crains point*, lui répondit le Roi...

*N. B.* Il manque ici quelques vers.

Dans un assez grand bois, qui *Serrant* environne,  
 Maison digne du Maître, aussi belle que bonne,  
 Dans un vieux chemin creux, un mal-adroit Cocher,  
 Qui ne doutoit de rien; nous fit tous embourber :  
 Accident qui pouvoit devenir plus nuisible,  
 Si Monsieur d'*Armagnac*, avec un air terrible,  
 N'eut pas, heureusement, arrêté l'étourdi.

Mais versa-t-on ! Les uns diront non, d'autres oui :  
 Mais quand ma complaisance au premier voudroit  
 croire \*,  
 Mes bras & mes genoux me diroient le contraire.  
 Aussi ce ne fut pas sans des maux infinis,  
 Que l'on put aborder la ville d'*Ancenis* :

---

\* On prononçoit alors ainsi le verbe *croire*.

Car le Roi vigoureux , ennuyé des carosses ,  
 S'étoit déjà remis à la merci des rosses ;  
 Quand songeant à la nuit , qui déjà s'avançoit ,  
 Et de coucher aux champs bien fort me menaçoit ,  
 J'avifai sur mes pas un homme à longue canne ,  
 Avec grands pistolets & juste-au-corps de panne ,  
 Auquel sans marchander , je dis : « Marche à deux pas ?  
 » Malgré tes pistolets , va , je ne te crains pas :  
 » Car discourtoisement , en lâchant l'escopette ,  
 » Si tu m'allois manquer ? tiens ton affaire est faite ;  
 » Car je te ficherois , je te le dis tout net ,  
 « Le bout de cette épée au défaut du brichet. »  
 Sur quoi le bon Seigneur , ayant pris l'épouvante ,  
 Arrêta son cheval , & fit une descente ;  
 Et moi dans l'aventure aucun tems ne perdant ,  
 Sur ce même cheval je fis un ascendant ;  
 Et pour joindre le Roi je piquai de furie ,  
 Long-tems avant qu'il fut en son hôtellerie.  
 Le souper fut très-bon , l'on s'y divertit fort ,  
 Puis on courut chercher *le pays où l'on dort.*

Sur le minuit , *Fabry* , bien qu'il fût tout malade ,  
 Vers la chambre du Roi fit une barricade ,  
 Formant , faute de mieux , d'un grand banc , deux  
                   fagots ;  
 Et ce fier parapet l'ayant mis en repos ,  
 Comme le mal pressant au remède convie ,  
 Il alla se frotter de suif & d'eau-de-vie ;  
 Et commençoit déjà , lorsqu'un assez grand bruit ,  
 Vous le fit tout-à-coup jeter à bas du lit ;  
 Et nud comme il étoit lorsqu'il vint sur la terre ,

Couvert d'un baudrier & de son cimenterre ,  
 Ayant ouvert la porte ; au point qu'il en fortoit ,  
 Une vieille servante à son grenier montoit ,  
 Et qui dans cet état rencontrant le bon homme ,  
 En reculant d'effroi , pense voir un phantôme ,  
 Pousse des cris perçans que tout le monde ouït ,  
 Se figue en frémissant , tombe & s'évanouit...  
 On la fait revenir ; *Fabry* bat en retraite ,  
 Et dès le point du jour déloge sans trompette.

Après qu'un bon Curé , pensant faire sa cour ,  
 Eut dit Messe à demi , taut il nous parut court !  
 Le Ciel , tout de nouveau , remouilla nos casques ,  
 Et la terre , à l'envi , nous couvrit de ses plaques ,

Maints carosses formoient à *Mauve* un petit cours ,  
 Pour des Couriers mouillés bien consolant concours !  
 Dans ce brillant état , quittant nos *Roffinantes* ,  
 Et n'en piaffant pas moins , nous entraînes dans *Nantes* ,  
 Où des grands & petits on vit avec plaisir ,  
 A l'aspect d'un grand Roi contenter le désir.  
 Tout y parut joyeux ; plusieurs disertes langues  
 Excédèrent le Roi par leurs doctes harangues.  
 L'illustre Maréchal nous y reçut au mieux :  
 Tout y flâta le goût , tout satisfit les yeux.  
 Le Roi vit des remparts tirer dans la prairie ,  
 Deux cents pièces au moins de belle artillerie :  
 En divers lieux , delà , chacun se partagea ,  
 Puis magnifiquement au Château l'on mangea.

Et comme d'obéir je fais toute ma gloire ,  
 Si-tôt que j'eus soupé , j'écrivis cette Histoire ,



Par l'ordre de mon Roi , qui le voulut ainsi.

Et bien que le succès me mette en grand souci ,  
Je le risquai pourtant & sans plaindre mes peines ,  
Pour peu qu'il puisse plaire à nos deux grandes Reines.

---

Quelques négligences , quelques défauts même qu'on puisse remarquer dans cette Relation , on ne pourra du moins disconvenir que , pour un ouvrage de *commande* , & fait , pour ainsi dire , à *l'impromptu* , tel que celui-ci , il ne falloit pas moins qu'un Courtisan zélé , chez lequel la gaîté , la facilité & le bon ton d'alors , se trouvassent réunis. A ces titres , cette Pièce , & sur-tout aux détails intéressans qu'elle renferme ( car tout ce qui a trait à la vie privée des grands Personnages historiques , tels que *Louis le Grand* , a droit d'intéresser ) A ces titres , dis-je , elle aura probablement celui de plaire aux Amateurs de notre Histoire , au plus grand nom-

bre desquels elle est vraisemblablement inconnue : ce qui seul , eu égard au titre de ce Recueil, est , à ce qu'on croit , suffisant pour qu'elle ait semblée digne d'y trouver place.



---

*Extrait d'une Pièce de Théâtre  
Espagnolle , intitulée : Sainte  
Catherine Docteur.*

**L**ES Espagnols (c'est-à-dire les non-Lettrés) croient fermement que *Sainte Catherine* a professé la Théologie dans l'Université d'*Alcala* ; & douter d'un fait si authentique , c'est risquer de se brouiller avec le *Saint-Office* \*.

Le premier acte de cette Pièce est rempli par les funérailles d'un Professeur de Théologie d'*Alcala*. Le Corps de l'Université y vient donner des témoignages publics de sa douleur ; on prononce gravement l'Oraison funèbre du Docteur. Arrive ensuite une calvalcade

---

\* C'est-à-dire , le redoutable Tribunal de *l'Inquisition*.

d'Ecoliers, qui forment un Ballet-Pantomime, où l'on voit figurer les Vertus & les Vices personnifiés : ce qui doit paroître d'autant moins extraordinaire sur ce Théâtre, qu'on y voit danfer, dans une autre Tragédie, les douze Pairs de France & l'Empereur *Charlemagne*, les Cardinaux du Sacré Collège, & quelquefois *Sa Sainteté* même.

Le second acte commence par une scène entre *Sainte Catherine* & le *Sauveur du Monde. Jesus-Christ* paroît dans le cintre, avec tous les instrumens de sa *Passion*. « *Catherine* (dit-il), *Catherine*, » ma fille, me reconnoissez-vous?... » Ah, Seigneur! (répond-elle) quand » mes yeux pourroient ne vous pas re- » connoître, mon cœur ne vous mé- » connoîtroit pas?... *Catherine* (re- » prend le Sauveur) je vous ai choisie » pour être un témoignage authentique » de ma grandeur. C'est dans la foi- » ble même de votre sexe, que je

» veux faire éclater ma puissance. »

Aussi-tôt, par la vertu d'un bonnet divin qu'il lui met sur la tête, il lui infuse la connoissance de la Théologie; il la met au fait de toutes les subtilités scholastiques, lui inspire le talent de disputer cathégoriquement, lui donne l'assurance qu'elle va terrasser le Docteur le plus opiniâtre, ainsi que le Philosophe le plus subtil; & delà disparoît.

*Catherine*, pleine du courage que la présence & les discours du Sauveur viennent de verser dans son âme, & brûlant de se voir aux prises avec tous les Docteurs de l'Université, va demander la Chaire vacante au Gouverneur de la ville.

Voilà, sans doute, des scènes qui jettent un intérêt merveilleux dans le cœur des assistans à ce spectacle!.. Mais attendu que ces détails pourroient ne pas produire le même effet sur nos Lecteurs Français, nous croyons devoir passer

rapidement au dernier acte de la Pièce.

Le lieu de la scène est une Ecole, au milieu de laquelle est une Chaire de Professeur, où *Catherine* dispute vivement envers & contre tous.

Le bonnet opère. Autour d'elle est une bande de Docteurs fourrés, dont l'orgueil, bientôt humilié, fait place, avec regret, à une admiration jalouse... Mais *Catherine* n'est pas encore absolument triomphante.

Arrive un vieux Docteur, dont le visage pâle & le dos voûté, raniment l'espérance dans le cœur des vaincus.

Tous les yeux se fixent sur ce vieux Champion, que personne ne connoît... Quel est-il enfin?... C'est le Diable! le Diable même, jaloux de contrecarrer en tout les desseins & la puissance du Seigneur.

Il s'approche, à pas lents, avec d'immenses lunettes sur le nez, témoignages

très-vraisemblables de sa grande capacité ; il balaie la salle d'une robe à longs plis , trop courte pourtant encore pour dérober absolument à la vue une queue énorme , qu'il s'efforce en vain de cacher. On reconnoît le Pélerin ; & l'on attend avec autant d'impatience que de crainte , l'évènement d'un combat , dont on n'ose se promettre que *Catherine* se tire avec honneur.

Le *cauteleux* Démon s'avance ; on lui présente la Thèse : il s'agit de l'immortalité de l'Ame. Il sonde d'abord le terrain par des argumens captieux , & finit par nier formellement que l'Ame soit immortelle.

Mais *Catherine* , après l'avoir laissé bavarder long-tems , & s'ennuyant enfin du verbiage d'un pareil adverfaire , le terrasse par l'argument suivant : « *Orphée* » est descendu aux Enfers : *Ergò* l'Ame » est immortelle. » Et voilà le Diable à *quia*. L'assemblée applaudit , avec transport :

port : « Il est confondu ! il est confondu ! » répètent mille voix. »

Et le pauvre Diable , honni , berné , vilipendé , a peine à se sauver ( en cachant plus mal encore sa queue ) des mains d'une populace qui le hue & le poursuit avec acharnement.

On procède alors à l'installation de la triomphante *Catherine* dans la glorieuse fonction de Professeur en Théologie ; ce qui est suivi d'un ballet général , où les Citoyens & Citoyennes d'*Alcala* dansent , & forcent les Docteurs & tous les autres suppôts de l'Université , de danser avec eux.





---

LA DIGNE ÉPOUSE,  
 O U  
 LÉONORE D'URGEL \*,  
*Romance Historique & Galante.*

---

*Air noté, N°. 1, à la fin du Volume.*

DANS les jardins d'un Roi d'Afrique,  
 Un Esclave arrosant des fleurs,  
 Chantoit, sur un ton pathétique,  
 Ces mots qu'int interrompoient ses pleurs :



» Triste & sensible *Léonore*,  
 » Hélas ! toujours sourd à tes vœux,  
 » Le Ciel peut-il long-tems encore  
 » Prolonger tes jours malheureux ?

---

\* Fille de *Raymond II*, Comte de *Barcelonne*,  
 qui remporta de grandes victoires sur les *Maures* & sur  
 les *Sarrasins*, en 1008 & 1010.



» Fille de ce Héros célèbre ,  
 » *Raymond* , dont le bras si long-tems ,  
 » Garantit les rives de l'*Ebre*  
 » De la fureur des *Musulmans* ;



» A peine un illustre hyménée ,  
 » A *Don Sanche* \* unissoit ton sort ,  
 » Que d'une flèche empoisonnée ,  
 » On t'apprend qu'il attend la mort !



» Tu cours aux lieux où le carnage  
 » Duroit encor depuis deux jours . . .  
 » *Barcelonne* étoit au pillage ,  
 » Et la flâme embrâsoit ses tours .



» Alors pour dérober ta fuite  
 » A de barbares ennemis ,  
 » D'un jeune *Maure* de ta suite  
 » Tu prends la forme & les habits :

---

\* Cadet de la Maison d'*Arragon*.



» Heureuse au sein de ta misère,  
 » Si dans ton funeste avenir,  
 » D'un tendre Epoux, d'un digne Père,  
 » Le Ciel t'ôtoit le souvenir !



C'est ainsi qu'exprimant sa peine,  
 Cet Esclave attendoit la nuit ;  
 Lorsque d'une grotte prochaine,  
 Quelqu'un sort, le fixe, . . . & s'enfuit.



Le lendemain, avant l'aurore,  
 Le jeune Esclave infortuné,  
 Par un des Gardes du Roi *Maure*,  
 Dans le Palais est amené.



A peine au Palais ils arrivent,  
 Que trois femmes, d'un air soumis,  
 De la part du Roi lui prescrivent  
 De changer de forme & d'habits.



On fait son sexe & son histoire ;

Le Roi lui destine sa main ;  
En l'associant à sa gloire ,  
Prétend la venger du desir.



» Si mon sort est connu du Maître ,  
» Dont ici je subis la loi ,  
( Répond l'Esclave ) « il doit connaître  
» Ce qu'il peut attendre de moi.



» Jamais , quoique dans l'esclavage ,  
» Son pouvoir ne m'avilira ;...  
» Et s'il osoit en faire usage ,  
» Ce poignard m'en garantira.



» Objet de ma flâme éternelle ;  
» Sans toi le jour m'est un fardeau ,  
» cher Epoux !.. je te suis fidelle :  
» Je le serai jusqu'au tombeau.



Un bruit soudain se fait entendre...  
Au vif éclat qui l'éblouit ,  
( Spectacle fait pour la surprendre ! )  
La captive s'évanouit...



Mais à la vie enfin rendue,  
 ( O Ciel, ce sont là de tes coups ! )  
 Quel objet vient frapper sa vue ? ..  
 C'est *Don Sanche*, c'est son Epoux !



De leurs transports, de leur ivresse ;  
 Nous ne peindrons pas le tableau :  
 Les cœurs que leur sort intéresse ;  
 Se le peindront beaucoup plus beaux



» Toi, qui seule occupoit mon âme ;  
 » ( disoit l'Epoux ) je te pleurois !  
 » Cher & tendre objet de ma flâme,  
 » Depuis dix ans je te cherchois !



» C'est par ce Roi \*, dont la puissance ;  
 » dont la Cour frappe ici tes yeux ;  
 » Par sa noble reconnoissance,  
 » Que je te retrouve en ces lieux !

---

\* En lui montrant le Roi Maure, chez lequel il se trouve.



» J'eus le bonheur, sans le connaître ;  
 » De sauver ses jours autrefois :  
 » Et c'est plus un ami, qu'un Maître ,  
 » Que dans l'Afrique je revois.



» C'est lui qui, témoin de ma peine. . .  
 Arrêtez ? ( s'écria le Roi )  
 Je veux qu'une si belle chaîne,  
 Se resserre aujourd'hui par moi.



Vous parlerez , dans *Barcelonne* ,  
 Des maux qu'éprouvèrent vos feux :  
 Je l'ai conquise , & vous la donnez ;  
 Partez , amis ? . . Soyez heureux ?



## M O R A L I T É.

Quand l'Amour est d'intelligence ,  
 Que l'Hymen offre un sort bien doux ,  
 Lorsqu'après une longue absence ,  
 Il rejoint deux tendres époux !

---

LE VIEUX GARÇON,  
MORT EN CESSANT DE L'ÊTRE.

---

*Anecdote Française.*

**L**E Comte de *la Chétardie*, âgé de près de quatre-vingts ans, vivoit dans la dévotion & dans la retraite depuis plus de vingt ans, chez son frère, alors Curé de *Saint-Sulpice* à Paris; lorsqu'ayant un jour pris le Pasteur en particulier :  
» Mon frère (lui dit-il) je vais sans  
» doute vous surprendre ? mais la né-  
» cessité, j'ose même ajouter mon salut,  
» ne me permettent pas de vous diffi-  
» muler plus long-tems que, malgré  
» tous les jeûnes & les macérations que  
» j'ai mis en usage, le *Malin* me tour-  
» mente au point, qu'il faut ou que je

» me damne , ou que vous me trouviez  
 » une femme !

» Quoi ! ( dit le vieux Pasteur , pétri-  
 » fié de ce propos ) pensez-vous bien ,  
 » mon frère ? . . — Abrégeons , mon  
 » frère : je me suis dit & re-dit tout ce  
 » que vous m'allez dire . . . Ou chargez-  
 » vous du soin de me choisir une épouse  
 » honnête , jeune , & s'il se peut bien  
 » née ; ou ne trouvez pas mauvais que  
 » je la cherche moi-même ? car , en un  
 » mot , c'est un parti pris de ma part ;  
 » oui , dis-je , pris après mûre réflexion ,  
 » & dont rien au monde ne me fera  
 » départir . . . Je suis , vous le savez ,  
 » assez passablement à mon aise , &  
 » d'ailleurs trop âgé pour ne pas sentir  
 » que j'aurois tort d'exiger que mon  
 » épouse fût le moins du monde avan-  
 » tagée du côté de la fortune : c'est de  
 » moi qu'elle doit la tenir. Ainsi j'espère  
 » que vous aurez peu de peine à ren-



» contrer l'objet que vous croirez le  
 » plus fait pour me convenir. »

Le bon Curé , après avoir fait à son frère les représentations qu'il croyoit les plus fortes , sentant qu'enfin c'étoit peine perdue , obtient à peine un délai de deux jours , sous prétexte de chercher l'objet qu'il croiroit le plus propre à satisfaire les désirs du vieux galant. Il se détermine enfin , quoiqu'à regret , d'aller au Couvent de \*\*\* consulter une jeune Orpheline , dont il étoit chargé de payer la pension , & dont le goût , ainsi que l'intelligence , lui étoient connus , sur celles des jeunes Demoiselles élevées dans le même Couvent , à qui elle donneroit la préférence pour en faire l'épouse du Comte. Cette Orpheline ( la célèbre *Mademoiselle de Luffan* \* ) lui

---

\* Auteur des *Anecdotes du règne de Philippe-Auguste* , de la *Comtesse de Gondez* , & de plusieurs autres ouvrages agréables.

vante les attraitis & les bonnes qualités d'une amie , âgée de quinze ans au plus , fille de qualité , mais fans fortune , & que , malgré toute fa retenue , la vie qu'on mène dans le cloître commençoit à ennuyer plus qu'elle ne vouloit.

Le Curé demande à la voir , & prévenu en fa faveur dès le premier coup d'œil , la comble de politesses ; puis tirant à part Mademoiselle *de Luffan* , la charge de sonder son amie sur l'alliance dont il s'agissoit , & la prie , en les quittant toutes deux , de lui mander , dès le lendemain , si faire se pouvoit , le succès , quel qu'il fût , de sa négociation.

Ce succès , après lequel on ne fit pas languir long-tems le Curé ni son frère , fut suivi , quelques jours après , du mariage du Comte avec la jeune & charmante Demoiselle *de Monastérolles* ; qui ne fut tirée de son Couvent que pour aller à l'Eglise , & dont la fête se

fit au Presbytaire de *Saint-Sulpice*.

Cette aventure , qui fit alors du bruit dans Paris , en fit beaucoup plus encore , lorsqu'on apprit le lendemain de la solennité , que les nouveaux Epoux étoient à peine au lit depuis une demi-heure , que la jeune Epouse ayant sonné avec beaucoup de vivacité , on avoit trouvé le nouveau marié expirant à ses côtés !

Qu'on juge de la surprise que dût produire sur les conviés un événement de cette espèce ! . . Il étoit minuit au plus. Sur quoi , après avoir délibéré sur ce qu'il étoit plus convenable de faire en pareille circonstance ; l'avis du Curé réunissant la pluralité des voix , fut de remener , dès l'instant même , la jeune Epouse dans son Couvent. Ce qui fut en effet exécuté.

Mais la chose à laquelle on s'attendoit le moins , c'est que neuf mois après , la jeune Epouse mit au monde un gros

garçon , que l'Europe a vu , en qualité de Marquis de *la Chétardie* , jouer un si grand rôle dans son Ambassade de Russie auprès de l'Impératrice *Elisabeth* , fille du fameux Czar , *Pierre I<sup>er</sup>*. \*

---

N. B. C'est de Mademoiselle *de Luffan* même que l'Editeur tient cette Anecdote , qu'elle a racontée plus d'une fois aux personnes qui composoient sa société ; en ajoutant , que la mariée avoit été si piquée de son aventure , qu'on n'avoit jamais pu la résoudre à porter le nom de son mari , & qu'elle s'est fait appeller , tant qu'elle a vécu , Mademoiselle *de Monastérolles*.

---

\* Qu'il eût probablement épousée , s'il eût été moins imprudent.



---

HISTOIRE  
DU FAMEUX PÈRE OTTOMAN,

*Traduite de l'Anglois \*.*

---

**L**E Sultan *Ibrahim* commença à régner en 1640.

Dans les trois premières années de son règne , qui dura neuf ans , il eut un fils nommé *Mahomet* , qui fut son successeur.

Mais avant que d'en dire davantage , on doit informer le Lecteur de quelques

---

\* L'Auteur Anglois , *M. E\*\*\** , dit avoir fait , dans ses différens voyages en Asie , les informations les plus exactes , avant que de faire imprimer cette singulière Histoire , qu'il a dédiée au Lord *Harlington* , alors principal Ministre en Angleterre.

particularités nécessaires à l'intelligence de cette histoire.

Lors de la naissance de *Mahomet*, *Gian-Jaerbo-Cafi*, fameux marchand, né dans la Perse, & descendu d'une illustre famille de Rome, étoit à Constantinople. La réputation qu'il s'étoit acquise par le commerce qu'il faisoit dans la capitale de l'Empire & les autres villes du Levant, lui avoit procuré la connoissance du *Kuslir Agasi*, ou Chef des Eunuques du Serrail du Grand Seigneur. *Tumbel Aga*, c'étoit son nom, avoit déjà possédé cette charge sous le Sultan *Morat*, dont il avoit été Favori, & le Sultan *Ibrahim*, qui lui avoit succédé, la lui avoit continuée.

Elle est une des premières du Serrail, par les occasions qu'elle donne d'approcher à toute heure de la personne du Grand Seigneur, des plaisirs duquel on peut dire, qu'il est l'Intendant & l'Arbitre.

Ce *Kustir Agasi* étoit Eunuque d'une telle manière , qu'on pouvoit lui confier les plus belles femmes du monde , avec toute la sûreté imaginable. Cependant il ne laissoit pas de tâcher à faire croire qu'il les aimoit ; parce que cela fait partie de la grandeur de la Cour Ottomane , & y passe pour une marque d'esprit & de galanterie.

Un jour , ayant fait venir *Casi* , il le pria de lui acheter , à quelque prix que ce fût , une des plus belles filles qu'il pourroit trouver.

*Casi* , qui se faisoit un plaisir de l'obliger , chercha avec soin ce que l'Eunuque demandoit parmi les Esclaves qui se vendoient sur les terres du Grand Seigneur , & en eut bientôt trouvé une, Russe de nation , nommée *Sciabas* , qui plut tellement à l'*Aga* , qu'il fit donner à *Casi* tout ce qu'il lui en demanda. Aussi étoit-elle d'une beauté surprenante , & ayant dans l'air je ne sai quoi de si sim-

ple & de si modeste, que l'*Aga* ne douta point qu'elle n'eût autant d'honnêteté que d'ingénuité & de modestie.

Il ne fut pourtant pas long-tems dans cette erreur : car à peine étoit-elle dans une maison qu'il avoit hors du Serrail, qu'on s'apperçut qu'elle étoit enceinte : nouvelle qui le surprit autant qu'elle le fâcha. Mais quelques efforts qu'il fît pour savoir le secret de cette grossesse, rien ne put l'obtenir de cette Esclave. Ce qui le mit dans une telle colère, qu'il la chassa, après avoir néanmoins donné un ordre secret à son Intendant de la retirer chez lui jusqu'à ce qu'elle fût accouchée.

Cinq ou six mois s'étoient passés depuis ses couches, lorsque l'*Aga* eut la curiosité de voir l'enfant de la belle *Sciabas*.

Il se le fit apporter, & le trouva si fort à son gré, qu'après lui avoir fait donner un habillement superbe & quan-



tité d'autres hardes très-riches, il renouvela l'ordre qu'il avoit donné à son Intendant, d'avoir un extrême soin de la mère & de l'enfant.

Ce fut dans cette conjoncture que le fils du Sultan vint au monde; & que l'indisposition de la Sultane mère ne lui permettant pas de le nourrir elle-même, *Tumbel Aga* eut ordre de lui chercher une nourrice, ce soin faisant partie de sa charge. Dès l'instant même il destina cet emploi à sa belle Esclave, qu'il fit appeler à la Cour, & la présenta au Grand Seigneur, dont elle eut l'agrément sans peine, au point que pendant le séjour de près de deux ans qu'elle fit dans le Serrail, *Ibrahim* conçut une telle amitié pour le fils de cette Esclave, infiniment plus aimable que *Mahomet*, qu'il en faisoit son principal amusement; ce qui inspira tant de jalousie à la Sultane, qu'elle osa chasser du Serrail la nourrice & son fils; & que

depuis cet instant , elle ne vit que de mauvais œil l'*Aga* , qui leur en avoit procuré l'entrée.

Cette violence ayant irrité le Sultan ; le ressentiment de l'outrage qu'elle avoit fait à son petit Favori , l'aigrit contre elle au point , qu'un jour étant allé la voir , il lui arracha d'entre les bras le jeune *Mahomet* , & le jetta dans une fontaine , où il se seroit noyé , s'il n'eût été promptement secouru.

Mais cet emportement ne fit que redoubler la haine que la Sultane avoit déjà conçue contre l'*Aga* , & la détermina à se défaire , de quelque façon que ce pût être , d'un homme qu'elle regardoit comme l'ennemi le plus dangereux qu'elle eût auprès de son mari.

Aussi les entreprises qu'elle commença dès-lors de faire sur sa vie , & dont il eut le bonheur d'être instruit , jointes à la foiblesse & à l'inconstance de son maître , dont il avoit eu plus d'une preuve ,

l'engagèrent enfin à le supplier de lui accorder la liberté de faire le voyage de l' *Mecque* ; ainsi que de ne pas trouver mauvais , sur-tout attendu la vieillesse de son Esclave , qu'il se démit de sa charge entre ses mains.

*Ibrahim* connoissoit la sagesse & la discrétion de l' *Aga* , & favoit avec quel zèle & quelle fidélité cet Eunuque avoit servi l'Empereur son frère : ce qui l'obligea de s'opposer d'abord à cette demande , prévoyant bien que s'il l'accordoit , il alloit perdre un serviteur nécessaire , & pour qui il avoit la plus grande considération : car c'est une des coutumes de la Cour Ottomane , que la seule permission de faire ce saint voyage rend libres ceux à qui le Grand Seigneur l'accorde.

Le premier refus d' *Ibrahim* ne rebuta pourtant point l' *Aga*. Il renouvela tant ses instances , qu'il obtint enfin ce qu'il demandoit , sous condition de ne faire ce

pèlerinage que comme Esclave, & de rentrer à son retour dans l'exercice de sa charge. Sur quoi l'*Aga* se disposa aussitôt à s'embarquer sur la caravane d'*Aléxandrie*, qui étoit prête à partir, n'y ayant point alors de vaisseaux armés dans le port de *Constantinople*.

Cette caravane étoit composée de huit bâtimens, commandés par huit Capitaines. Le *Kuslir Agasi* monta sur le premier, avec sa belle Esclave, le jeune *Ottoman* & le reste de sa suite. En suivant la route d'*Aléxandrie*, on mouilla à l'île de *Chio*. Pendant le séjour qu'on y fit, un Religieux Dominicain, accusé d'avoir parlé contre la Religion des Turcs, étoit persécuté par les habitans de l'île, qui le pressoient de renoncer au Christianisme, & seroit peut-être parvenu à leur adoucir l'esprit, si l'Eunuque *Aga*, irrité de sa résistance, qu'il traitoit d'opiniâtreté & de mépris, n'eût ordonné qu'on le brûlât vif : ce qui fut exécuté, sur l'heure, en 1644.

Après avoir quitté cette île , la caravanne fut battue d'une si furieuse tempête , qu'elle se vit contrainte de relâcher à l'île de *Rhodes*.

Le tems devenu plus favorable , elle se remit en mer. Mais à peine avoit-elle fait quinze lieues , qu'on apperçut six galères , que leur éloignement ne permettoit pas de reconnoître ; & l'assurance avec laquelle ceux de la caravanne voyageoient, leur persuada que c'étoient celles des Officiers commis à la garde de l'*Archipel* , qui venoient au-devant d'eux.

Leur surprise fut d'autant plus extrême , lorsqu'ils les reconnurent pour des galères de *Malthe* ; & l'épouvante d'autant plus grande , que leurs navires étant séparés les uns des autres , & le calme les empêchant de se rejoindre , ils ne savoient quel parti prendre.

Il falloit pourtant se déterminer ; & l'*Aga* reprenant courage , se disposa à combattre vaillamment.

Le combat fut pendant quelque tems auffi rude qu'opiniâtre de part & d'autre ; la perte même étoit égale , & l'eût été davantage , fi l'Eunuque n'eût pas été emporté d'un coup de canon parti d'une des galères *Malthoises*. Ceux qui reftoient fur le vaiffeau baifsèrent auffi tôt les voiles & fe rendirent à difcrétion. Mais la belle *Sciabas* fut trouvée morte fur le tillac , fans aucune apparence de plaie : ce qui fit croire qu'elle étoit morte de frayeur.

L'étonnement des Malthois fut très-grand , lorsqu'après avoir abordé leur prife , ils virent le grand nombre de femmes & d'Eunuques qui fe trouvoient dans le vaiffeau.

La première chofe dont ils s'enquirent , fut de la qualité du jeune *Ottoman* , dont la magnificence & la beauté les rendoient très-curieux de favoir fa naiffance. Sur quoi ces pauvres prifonniers , dans l'efpérance d'un traitement plus favora-

ble, imaginèrent devoir leur dire qu'il étoit fils du Sultan *Ibrahim*, & qu'on le menoit à la *Mecque* pour le faire circoncire.

On peut aisément concevoir quelle fut la joie des *Malthois*, en apprenant cette nouvelle ! Aussi se hâtèrent-ils de remettre à la voile, & de publier en arrivant à *Malthe*, la prise qu'ils venoient de faire, *de la Grande Sultane, & du fils aîné du Grand Seigneur.*

Le bruit s'en répandit même bientôt dans toute la Chrétienté, & ne manqua pas d'y être reçu comme une vérité constante.

Les Chevaliers les plus éclairés de l'Ordre y furent également si bien trompés, que sur ce fondement, ils ne se flattoient de rien moins que d'un échange de cet illustre Captif avec l'île de *Rhodes*, leur ancienne demeure.

Le Grand-Maître & les Grand-Croix écrivirent en conséquence à *Constantinople*,

nople , *Smyrne* , & en plusieurs autres villes du Levant , pour informer les Turcs du lieu où ils pourroient retrouver leur jeune Prince & sa mère : car bien qu'elle eût été retrouvée morte après le combat , il y a grande apparence que pour cacher sa mort , on revêtit de ses habits quelqu'une de ses plus aimables Esclaves.

Ce qu'il y a de sûr , c'est qu'on fit graver en taille-douce les portraits de la mère & du fils , qui se vendirent publiquement en Italie , en France , & dans l'Europe entière.

Voyant pourtant enfin qu'il s'étoit passé un tems considérable sans qu'ils eussent reçu de réponse à tous les avis qu'ils avoient donnés de cette capture , ils commencèrent à concevoir quelques doutes sur la naissance de leur prisonnier ; & ne furent défabusés de leur erreur qu'en 1649 , de la façon suivante :

En cette année , le *Signor Pietro*  
Tome IV. C



ayant achevé ses études à Rome , passa par *Malthe* pour retourner dans la Perse , où il étoit né , & y fit quelque séjour. Son nom , son esprit & son mérite personnel , le firent bientôt connoître & accueillir de *Jean Lascharis* , Grand-Maître de l'Ordre , du Commandeur de *Helle* , de *M. de Beauchamp* , Général des Galères , du Trésorier & autres Principaux de l'Ordre.

Un jour qu'ils s'étoient assemblés pour délibérer sur les moyens de savoir précisément si l'enfant qu'ils avoient pris en mer étoit en effet fils du Sultan *Ibrahim* , tous convinrent unanimement que personne n'étoit plus propre à remplir leur objet que le Seigneur *Pietro* ; & avec d'autant plus de raison , que son intelligence & sa probité étoient également connus , & qu'il savoit la Langue Turque. Sur quoi il fut déterminé de l'inviter à passer à *Constantinople* , avec trois Esclaves Turcs qui venoient de se racheter eux-mêmes.

La commission acceptée , & arrivé dans cette Capitale de l'Empire Ottoman , le Seigneur *Pietro* songea d'abord à s'acquérir des amis dans le Serrail , & par s'informer sous main du nombre des enfans du Grand Seigneur ; s'il en manquoit quelqu'un , & s'il étoit vrai que la Grande Sultane allant à la *Mecque* , avec son fils , eût été prise par les Galères de *Malthe* ?

Mais loin de retirer quelque fruit de ses recherches , il apprit au contraire , & à n'en pouvoir douter , que ce qui s'étoit répandu à ce sujet dans l'Europe , étoit absolument faux ; & que les Chevaliers , trompés par de mauvais rapports , avoient , sans le vouloir , trompé sur ce sujet l'Europe entière. Ce dont il les convainquit par un récit appuyé de différentes attestations de personnes en place non suspectes , & en formes légales.

La peine qu'ils eurent à renoncer aux

grandes espérances que cet événement leur avoit fait concevoir , leur rendirent d'abord ces nouvelles tout au moins douteuses. Mais le tems , joint à d'autres éclairciffemens , ayant achevé de les éclairer , ils commencèrent à traiter insensiblement le prétendu fils d'*Ibrahim* avec moins d'égards & de soins , & se bornèrent à laisser au fils de la belle *Sciabas* le nom d'*Ottoman* , qu'il a toujours continué de porter.

Telle est la véritable histoire de ce prétendu Prince *Ottoman* , dont a tant retenti la Chrétienté , & sur laquelle on a très-mal à propos fondé le prétexte de la guerre que le Grand Seigneur a faite aux *Vénitiens* : supposition d'autant plus absurde , que les intérêts de cette République & ceux des Chevaliers de *Malthe* , sont entièrement opposés ; les derniers étant obligés par serment de faire une éternelle guerre aux *Turcs* , tandis que les autres n'eurent jamais rien plus

à cœur que de vivre en paix avec eux. Mais ce qui achève de prouver qu'il est absolument impossible que le jeune *Ottoman* pût être le fils du Sultan *Ibrahim*, c'est qu'il est constant que cet Empereur n'a jamais eu que trois fils ; que celui qui lui a succédé a toujours été l'aîné ; & que les deux autres, par une bonté extraordinaire de leur frère, ou par l'adresse & le crédit de la Sultane mère, sont restés pleins de vie dans le Serrail, d'où ils ne sortirent jamais qu'avec leur frère, ou sous une bonne & sûre garde. Comment d'ailleurs, a-t-on pu long-tems croire, que, contre l'usage & le faste de cette Cour, on eût hasardé la Grande Sultane & l'héritier présomptif du Thrône dans une caravane de Marchands si peu digne de la mère & du fils ? Et que depuis leur prise par les *Malthois*, on se fût si peu mis en peine de les racheter ?

On peut ajouter à ceci, que si les

Chevaliers de *Malthe* eussent conservé l'ombre même de l'espérance de tirer quelque rançon de ce prétendu Prince , ils auroient eu peine à consentir qu'en se faisant Chrétien il eût pu ne vouloir pas abjurer cette Religion pour retourner à celle de son pays. Mais la vérité du fait est que trompés dans les grandes spéculations qu'ils avoient faites , & que jugeant à propos d'éviter la dépense à laquelle les obligeoit l'équipage qu'ils entretenoient à ce Prince imaginaire , ils prirent le parti , tant par cette raison que pour ménager leur réputation , de l'envoyer en Italie , & de souffrir qu'il s'y fît Religieux , sous le nom du *Père Ottoman*.



---

ORIGINE

DE LA FORTUNE DU BISAYEUL

DU LORD \*\*\*.

---

*Anecdote Irlandoise.*

VERS le commencement de ce siècle, un jeune Soldat étant, un jour de fête, entré avec sa compagnie, dans l'Eglise de \*\*\* en Irlande, pour y entendre l'Office; après s'être écarté de ses camarades, tire de sa poche un jeu de cartes, l'étalle gravement devant lui, & le considère avec toute l'attention & le recueillement d'un Citoyen pieux remplissant les devoirs d'un vrai Paroissien.

Le Sergent, qu'on avertit de cette action, que quelqu'un avoit remarquée, & que les spectateurs jugeoient être, tout

au moins, un trait de folie, s'approche de *Richard* (c'étoit son nom) & lui représente l'indécence de son procédé. Mais le jeune homme, tout entier à son objet, semble n'entendre ni voir le Sergent; qui, aussi scandalisé que piqué de l'aventure, prend le ton menaçant, mais avec aussi peu de succès... Nouveau sujet de surprise, tant pour le Sergent que pour l'assemblée!

L'Office fini, *Richard* rassembloit ses cartes & les remettoit dans sa poche; lorsque le Sergent lui ordonna de le suivre chez le Maire, ou Juge de Paix, de la petite ville où passoit la Compagnie.

Le Juge, déjà instruit de la prétendue impiété ou extravagance du Soldat, l'interroge, d'un ton sévère, en lui demandant quels pouvoient en être les motifs?

« Monsieur (lui dit, sans se déconcerter, *Richard*) « vous voyez un

» infortuné, que ses parens, honnêtes  
 » Militaires, mais victimes de nos  
 » guerres civiles, ont en mourant au  
 » service du Roi, laissé sans biens &  
 » sans autre ressource que l'éducation,  
 » à peine commencée, que leur inten-  
 » tion étoit de lui donner. Sur quoi,  
 » préférant le service de la Nation à la  
 » nécessité de me voir à charge à ma  
 » Paroisse, je me suis enrôlé dans le  
 » Régiment de \*\*\*, qui traversoit, il  
 » y a trois mois, notre village... Telle  
 » est, en deux mots, mon histoire.

» Quand au motif de l'action pour  
 » laquelle je me vois conduit par mon  
 » Sergent à votre Tribunal, faute par  
 » lui d'avoir osé me maltraiter dans  
 » cette ville, ainsi qu'il a fait plus d'une  
 » fois, très-brutalement, en pleins  
 » champs; je vais tâcher, par la fran-  
 » chise de mon récit, d'effacer de  
 » votre esprit les soupçons que ma  
 » conduite, indécente, en apparence,



» peuvent avoir eu droit de faire naître.  
 » Le Sergent doit d'abord convenir,  
 » & s'il le nioit, j'invoque le témoi-  
 » gnage de l'assemblée assistant à l'Of-  
 » fice, & de la Compagnie entière, que  
 » je m'étois écarté, le plus qu'il m'avoit  
 » été possible, avant que de mettre au  
 » jour le jeu de cartes dont je désirois  
 » faire usage...

» Eh ! qu'importe, mon ami (inter-  
 rompit le Juge, qui étoit pressé d'aller  
 se mettre à table avec quelques amis con-  
 viés) « qu'importe que vous vous foyez  
 » éloigné des témoins ?... Vit-on jamais  
 » jouer, & même seul, aux cartes dans  
 » l'Eglise ?

» Pardon, Monsieur ! (reprit Ri-  
 » chard) mais daignez entendre mon  
 » excuse ?... Je vous ai dit que j'étois  
 » pauvre... & peut-on l'être davan-  
 » tage, puisque toute ma fortune con-  
 » siste dans les cinq sous par jour que  
 » me vaut mon titre de Soldat ?... Je

» vous ai dit également avoir eu quel-  
 » que éducation , & j'ose ajouter les  
 » premières semences des sentimens  
 » religieux que doit avoir tout Citoyen  
 » honnête. Faute d'argent , je me trou-  
 » vois sans *Livre de Prières* ! Je suis  
 » jeune & distrait , par conséquent ,  
 » malgré moi-même , bien moins  
 » attentif que je ne voudrois l'être à  
 » l'Office divin. En partant des regrets  
 » que j'en avois conçus , & en cher-  
 » chant , de bonne-foi , le moyen d'y  
 » fixer convenablement mes idées , j'ai  
 » cru pouvoir y réussir , au moyen d'un  
 » vieux jeu de cartes , que le hasard a  
 » fait tomber dans mes mains . . .

« Il est , parbleu , bon là ! (interrom-  
 pit , de nouveau , le Juge , en éclatant  
 de rire) « Voici un pieux expédient ,  
 » auquel je ne me ferois jamais atten-  
 » du ! . . . Voyons pourtant quelle espèce  
 » d'analogie ou de parité , vous avez pu  
 » trouver , entre un jeu de cartes & un

» livre d'Eglise ?.. Mais songez à vous  
 » en tirer d'une façon satisfaisante ? sans  
 » quoi !.. Vous m'entendez ?.. Ainsi ,  
 » dépêchons : car mon dîner se gâte.

— « Voici , Monsieur , mon pro-  
 » cédé...

Tirant alors son jeu de cartes de sa poche , il présente un *as* au Juge , en lui disant : « Cette carte me rappelle  
 » qu'il est un Dieu , seul créateur &  
 » conservateur de toutes choses. Un  
 » *deux* , l'Annonciation de la *Sainte-*  
 » *Vierge* , par le ministère de l'Ange  
 » *Gabriel*. Le *trois* , le Mystère de la  
 » *Sainte Trinité*. Un *quatre* , les quatre  
 » *Evangelistes*. Un *cinq* me retrace l'idée  
 » des cinq *Vierges Sages* , & des cinq  
 » *Vierges Folles* , qui n'ont point été  
 » admises au *Festlin de l'Epoux*. En con-  
 » sidérant le *six* , je me rappelle l'*Ou-*  
 » *vrage de la Création* , auquel l'*Eternel*  
 » a employé six jours. Arrivant au *sept* ,  
 » je vois avec plaisir qu'il se repose ; &

» qu'à son imitation , nous devons aussi  
 » nous reposer le septième jour , pour  
 » le prier , avec plus de recueillement.  
 » Le *huit* & le *neuf* me peignent la  
 » guérison des neuf *Lépreux* , dont un  
 » seul en remercia le *Sauveur* ; & le  
 » *dix* me remet en mémoire les dix  
 » Commandemens de Dieu.

Lorsque *Richard* eut ainsi parcouru  
 toutes les basses cartes , & qu'il eut pris  
 le *Valet* : « Celui-ci est un maraud  
 (dit-il) en le mettant de côté.....  
 » Cette *Dame* (poursuivit-il) est pour  
 » moi l'emblème de la Reine de *Sabba* ,  
 » arrivant des extrémités de l'Orient ,  
 » pour admirer la sagesse de *Salomon*.  
 » Un *Roi* me représente celui du Ciel  
 » & de la Terre , que je dois adorer ,  
 » non-seulement en Irlande & en An-  
 » gleterre , mais par-tout où sa Provi-  
 » dence voudra me conduire.

» Fort bien ! fort bien , mon ami !  
 (s'écria le Juge) « Mais que signifie ce

» *valet*, que tu as rejeté, en le traitant de  
» maraud ? — « Je ne puis vous le dire,  
» Monsieur, à moins que vous ne m'ac-  
» cordiez votre protection pour me dé-  
» fendre contre la personne que je pour-  
» rois offenser en m'expliquant mieux ?  
« — Tu peux y compter mon enfant ; car  
» dès à présent, je la devine . . . C'est ce  
» Sergent, n'est-il pas vrai, dont les  
» mauvais traitemens ont eu droit de  
» t'indisposer contre lui ? — « Vous  
» l'avez dit, Monsieur ! . . . Sur quoi,  
» comptant, ainsi que je le dois, sur  
» votre promesse, j'ajoute à l'explication  
» de mon jeu de cartes, que j'y trouve,  
» en en comptant les points, les 365  
» jours de l'année ordinaire ; de façon  
» qu'il me sert à la fois, de *Livre de*  
» *Prières & d'Almanach* ; ce qui n'est  
» pas à dédaigner pour un pauvre  
» homme !

« Tu m'enchantes au point (s'écria  
» le Juge avec transport), que sans

» examiner si c'est bien sérieusement  
 » que tu me parles , il me suffit de voir  
 » en toi le jeune homme le plus ingé-  
 » nieux & le plus intéressant que je  
 » connoisse ?.. & pour te le prouver ,  
 » reçois ceci , ( en lui donnant une *gui-*  
 » *née* ) non pas comme un salaire pour  
 » m'avoir si bien amusé , mais comme  
 » un prêt , que tu ne me rendras que  
 » lorsque tu auras fait la fortune dont  
 » je te trouve digne... Et vous , Mon-  
 » sieur le Sergent , dont le Colonel  
 » m'est fort connu , je vous charge  
 » d'avoir pour *Richard* tous les égards  
 » qu'il mérite , non-seulement par sa  
 » naissance & ses malheurs , mais sur-  
 » tout par la crainte des plaintes que  
 » je pourrois porter contre vous à vos  
 » supérieurs , au cas où vous le missiez  
 » à l'avenir dans celui d'en avoir à faire.

Le Juge , alors , appella son Maître-  
 d'hôtel , le chargea de leur donner bien  
 à dîner , prit le nom de famille de

*Richard*, à qui il enjoignit de lui écrire au cas qu'il eût besoin de lui, & alla se mettre à table avec la compagnie, qui depuis long-tems l'attendoit.

Après la première faim appaisée, le Juge de Paix crut enfin n'avoir rien de mieux à faire pour répondre aux reproches qu'il avoit effuyés, eu égard à la durée de son Audience, qu'en faisant part de l'aventure, qui l'avoit occupé si long-tems. Et ce récit fit une telle fortune, que l'un des convives, parent & ami du fameux Docteur *Swift* \*, qui aimoit

\* Surnommé *le Rabelais d'Angleterre*, né à *Dublin* en 1667, & Doyen de *Saint-Patrice*, bénéfice de 30000 livres de rente. Il étoit fort lié avec les Lords *Oxford*, *Bolingbrocke*, & autres Ministres d'Etat. Il a fait différens Ouvrages célèbres en Angleterre, dont les plus connus en France, sont le *Gulliver*, qui a été traduit par l'Abbé *Desfontaines*, & le *Conte du Tonneau*. Il mourut en 1743. Il répétoit souvent cette belle maxime : *Tout*

fort à rire , se promet , lorsqu'il dîneroit au premier jour chez lui , à *Dublin* , de lui en faire le conte ; & en effet n'y manqua pas.

Mais ce que ni lui , ni les autres , n'avoient pas prévu , c'est que le bon Docteur , après avoir entendu cette

*SAGE qui refuse des conseils , tout GRAND qui ne protège point les talens , tout RICHE qui n'est pas libéral , tout PAUVRE qui fuit le travail , sont des membres inutiles & dangereux à la Société.*

*Swift* mourut en 1745. Né pour la joie , ce fut une passion malheureuse qui le plongea dans la tristesse. Son Epitaphe , ainsi que les détails de la cause de sa mort , se trouvent dans *le Recueil des Epitaphes* , par *M. D. L. P.* Tome I , page 177 ; chez *Barrois l'aîné* , quai des Augustins.

*Epitaphe du Docteur Swift.*

Rival de *Rabelais* , sans être son copiste ,  
 Ci gît , qui né pour plaire aux plus graves esprits ,  
 Fut toujours gai , même dans ses écrits ,  
 Et sans qu'on sût pourquoi , tout-à-coup devint triste.



scène avec le plus grand plaisir, n'ayant rien eu de plus pressé que de demander si l'on savoit le nom de ce jeune & plaisant original ; il s'écria, fitôt qu'on l'eut nommé, qu'il avoit eu des parens de ce nom, & qu'il avoit depuis long-tems perdu de vue, dans le Comté de \*\*\*. Sur quoi il écrivit, dès le lendemain, au *Juge de Paix de \*\*\**, pour le prier d'écrire au jeune Soldat de lui envoyer sur sa famille tous les renseignements qu'il pourroit se rappeler. Ce qui ayant été fait, il se trouva qu'effectivement *Richard* étoit assez proche parent du Docteur *Swift* ; lequel vivant, comme l'on fait, avec la plupart des Ministres & des grands Seigneurs Anglois, demanda & obtint le congé de son nouveau parent, qu'il fit venir chez lui, dont il acheva l'éducation, & qu'il mena bientôt après à Londres ; où *Richard* ayant prévenu tout le monde en sa faveur, obtint par le crédit du Doc-

teur , une place aussi honnête que lucrative aux Indes ; d'où , après avoir fait un grand mariage & une grande fortune , étant revenu au bout de douze ou quinze ans en Angleterre , avec un fils & une fille , il fit les recherches nécessaires pour constater l'ancienne noblesse de sa famille , fut en conséquence remis en possession des biens confisqués sur elle pendant les troubles du Royaume , maria sa fille au fils d'un Ministre en faveur , & son fils à celle du Comte \*\*\* , d'où descend directement le Lord \*\*\* , actuellement vivant.



---

 LA PRÉSENCE D'ESPRIT.
 

---

*Anecdote Espagnolle.*

A U temps où l'humaine folie ,  
 Etoit plus noire qu'aujourd'hui ;  
 Où l'homme , atroce en sa manie ,  
 Ne croyoit assurer sa vie ,  
 Qu'aux dépens de celle d'autrui ;  
 Souvent , sur-tout en *Italie* ,  
 Les Têtes d'une Faction ,  
 Par intérêt ou par crainte inhumaine ,  
 De génération en génération ,  
 Léguoient leur vengeance & leur haine .

De *Guelfes* & de *Gibelins* \* ,

---

\* Il y a différentes opinions sur l'origine , ainsi que sur la dénomination de ces deux Factions fameuses , dont les fureurs , qui commencèrent vers l'an 1228 , sous le Pontificat de *Grégoire IX* , & l'Empire de *Frédéric II* , décelèrent l'*Italie* & l'*Allemagne* pendant deux ou trois siècles. Voici celle de *Maimbourg* , dans son *Histoire de la décadence de l'Empire Romain* , & qui est la plus généralement adoptée.

» Il y avoit (dit-il) sur les confins de l'*Allemagne*  
 » & de l'*Italie* , vers la source du *Rhin* , deux Mai-

Deux races , dès long-tems , en Espagne établies ,  
 Quoique eussent fait leurs Souverains ,  
 N'en étoient pas moins ennemies ;  
 Lorsqu'un jeune *Guelfe* surpris  
 Par les attraits & la taille divine  
 D'une charmante *Gibeline* ,  
 Pour qui *Mars* eût quitté *Cypris* ,  
 Loin d'elle , en frémissant , à fuir se détermine.

Inutile projet ! car déjà trop épris ,  
 En vain son âme se mutine  
 Contre l'attrait qui la domine :  
 Sûr de sa chute , en vain il veut la retarder ;

» sons très-illustres & très-anciennes ; l'une des *Henris*  
 » de *Guibelins* , & l'autre des *Guelfes d'Ardorf* , qui  
 » par une émulation de gloire & une jalousie d'ambi-  
 » tion , étoient presque toujours en querelle , & cau-  
 » soient souvent par leurs dissensions , un grand dé-  
 » sordre dans l'Empire. Les Empereurs *Conrad le*  
 » *Salique* , & les trois *Henris* ses successeurs , étoient  
 » de la première Maison ; & la seconde a produit les  
 » Ducs de *Bavière* , fort connus sous le nom de  
 » *Guelfes*.

Ces deux Factions partagèrent toute l'Italie depuis  
 le douzième siècle , entre les Papes & les Empereurs.  
 Ceux qui tenoient pour les derniers étoient appelés  
*Gibelins* , & ceux qui suivoient le parti du Pape ,  
 prenoient le nom de *Guelfes* , qui étoient les ennemis  
 déclarés de la Maison de *Suabe* , d'où étoient ces  
 Empereurs.

Dût-il y trouver sa ruine,  
L'Amour commande... il faut céder!

De quel front cependant proposer le remède  
Aux tourmens dont il gémissoit,  
Au sévère Tuteur dont son sort dépendoit?

A l'Archevêque de *Tolède*,  
Ame implacable, en qui contre tout *Gibelin*,  
Toujours de ses ayeux fermentoit le venin;  
Et qui, par ce Neveu, sa dernière espérance,  
Croyoit de sa Maison rétablir la puissance?..

C'étoit braver la foudre!.. Et malgré lui constant,  
Victime de la crainte & du trait qui le blesse,

Le jeune homme visiblement,  
S'acheminoit au monument;  
Quand l'Oncle, instruit de sa foiblesse,  
Crut ne pouvoit trop promptement,  
Aux vœux que formoit sa tendresse,  
Accorder son consentement.  
Et dès là, tout Lecteur devine,  
Quel bonheur goûta notre amant,  
Dans les bras de sa *Gibeline*.

» Dormez en paix, pauvres maris!  
» De vos exploits, vantez la gloire:  
» Goûtez le prix d'une victoire,  
» Dont souvent plus d'un autre a recueilli les fruits!

Il ne se doutoit pas, le crédule *Fabrice*,  
Que celle qu'il croyoit novice  
Au jeu d'Amour qu'il lui montrait,  
Depuis long-tems, sous l'ombre du secret,

D'un jeune *Gibelin* discret,  
En avoit appris l'exercice !

Mais l'oncle, qui point ne dormoit,  
( Car la haine, qui toujours veille  
De l'œil, ainsi que de l'oreille )  
Sur la *Gibeline* veilloit. . .

Mais l'oncle, informé ( Dieu fait comme )  
Et très-pleinement convaincu,  
Qu'à *Madrid* son pupile étoit aussi C. . . ,  
Qu'un autre pouvoit l'être à Rome,  
Regrettoit d'avoir trop vécu.  
Tremblant, d'ailleurs, que son antique Race,  
Quoiqu'il projette, & quoiqu'il fasse,  
De cet hymen, objet de son chagrin,  
Ne recrutât qu'un *Gibelin* ;  
Le Prélat, fidèle à sa haine,  
Brûlant de prévenir un malheur trop certain,  
N'épargnoit rien pour obtenir enfin,  
Du crime de sa Nièce une preuve certaine.

C'est dans ces dispositions,  
Que se rendant un beau soir chez la Reine,  
En sa qualité d'Aumônier ;  
Dans le recoin d'un obscur escalier,  
Croyant entrevoir une femme,  
Que sembloit avec soin cacher un Cavalier ;  
Le Pontife s'approche : il reconnoît la Dame ;  
Et bien sûr que c'est elle, il passe, en se hâtant  
De monter au Palais.

La coupable, sentant  
S'il y parvenoit avant elle,

Tout ce qu'en cet instant, de cette âme cruelle,  
 Il falloit redouter ! . . Par un secret détour,  
 Se hâte, vole, en invoquant l'Amour ;  
 Et malgré sa frayeur mortelle,  
 (Grace, sans doute, à ce divin appui !)  
 Gagne l'antichambre avant lui.

D'un mal subit, alors, en prétextant l'atteinte,  
 Mettant même à profit son trop d'émotion,  
 Par plus d'une convulsion,  
 Remplissant l'assemblée & de trouble & de crainte,  
 On la croyoit au moment d'expirer ;  
 Quant, voyant l'Archevêque entrer :  
 » Ah, Monseigneur ! (s'écria-t-elle)  
 » Prête à voir terminer mes jours,  
 » En m'accordant votre secours,  
 » Préservez-moi, du moins, d'une mort éternelle ?

A cet aspect inattendu ;  
 A ce propos, le Prélat confondu,  
 D'un coup d'œil, perce le mystère ! . .  
 Mais, comme Prêtre, il est perdu  
 Dans l'esprit indigné de ce monde éperdu,  
 S'il ose refuser son Sacré Ministère ? . .  
 Sur quoi, soudain, en tombant à ses pieds,  
 D'un air mourant, les yeux de pleurs baignés,  
 La Dame dit : « Ecoutez-moi, mon Père ? . .  
 » Je fais de quoi vous pouvez m'accuser :  
 » Je sens, de plus, combien je dois vous craindre ;  
 » Et qu'au silence on ne peut vous contraindre,  
 » A moins que de s'en confesser ? . .  
 » Eh bien, Seigneur, je m'en acquitte,  
 » Avec

- Avec franchise; en vous jurant pourtant ,
- » Qu'en moi vous verrez , dans la fuite ,
- Un cœur honnête & repentant !..

Du Confesseur , à ce langage ,  
 On présume , à peu près , quel fut le sentiment.  
 Mais ce que je fais davantage ,  
 C'est , qu'à dater de ce moment ,  
 La belle , aussi tendre que sage ,  
 N'eut que son mari pour amant ;  
 Et que , bientôt , rongé par son ressentiment ,  
 Le bon Prélat mourut de rage.





---

## MÊLANGES HISTORIQUES.

---

UN Ouvrage qui est encore à faire , & qui probablement seroit aussi curieux que piquant , c'est celui qui traiteroit de l'origine de plusieurs Proverbes , Adages & comparaisons vulgaires.

On dit tous les jours de quelqu'un qui se trouve dans l'embarras d'un choix à faire : *Il en est de lui comme de l'Ane de Buridan* ; & peu de personnes font instruites de l'origine de ce dicton , ou , pour mieux dire , de cette comparaison. La voici :

*Jean Buridan* , né à *Béthune* , en Artois , vers la fin du treizième siècle , Recteur de l'Université de Paris , & fameux Dialecticien , se rendit moins célèbre par ses *Commentaires sur Aristote* , que par son sophisme de l'Ane.

Il supposoit un de ces animaux stupides, également pressé de la soif & de la faim, entre une mesure d'avoine & un seau d'eau, faisant une égale impression sur ses organes. Le Docteur demandoit ensuite : *Que fera cet Ane ?* Si ceux qui vouloient bien discuter avec lui cette importante question, répondoient : *Cet Ane, Monsieur le Docteur, ne sera pas assez Ane pour se laisser mourir. Donc (continuoit-il) il se tournera plutôt d'un côté que de l'autre ? donc il a le franc arbitre ?*

Ce sophisme embarrassâ les plus grands Personnages de son tems ; & son *Ane* devint fameux parmi ceux de ses Ecoles.

La Dialectique de *Buridan* lui coûta cher : comme il étoit de la secte des *Nominaux*, il fut persécuté par celle des *Réaux*, & obligé de se réfugier en Allemagne, dans le quinzième siècle, où il fut (dit-on) le fondateur de l'Université de *Vienne*.



*Richard I*, dit *Cœur de Lion*, Roi d'Angleterre, à qui un Ecclésiastique recommandoit de se défaire incessamment de trois méchantes filles qu'il entretenoit, l'*Ambition*, l'*Avarice* & la *Luxure*. *Richard* se retourne vers ses Courtisans : « Vous avez entendu (leur » dit-il) ce que m'a dit cet hypocrite?.. » Eh bien, pour suivre son avis : je » donne mon ambition aux *Templiers*, » mon avarice aux *Moines*, & ma » luxure aux *Prélats*.

Ce Prince étoit brave, mais féroce ; ferme, mais opiniâtre ; passionné pour la gloire, mais jaloux de tous ceux qui pouvoient la lui disputer.

Ayant appris qu'il y avoit un trésor dans une ville du *Limoufin*, il alla l'attaquer, & y reçut une blessure, dont il mourut en 1199, âgé de quarante-deux ans.



Au tems où le cruel Duc d'*Albe* massacroit les Protestans des *Provinces-Unies*, un *Memnonite*, qui auroit été brûlé vif, s'il eût été pris, fuyant devant un Sergent Espagnol qui le poursuivoit, avoit franchi un fossé gélé, sans que la glace se fût rompue, lorsque ce Sergent la vit rompre sous ses pieds, en passant après lui. Ce fanatique s'étant mis à crier au secours, le bon *Memnonite* fut assez charitable pour retourner sur ses pas, & pour l'aider à se tirer de ce précipice.

Ne croiroit-on pas, après ce trait de générosité, que l'Espagnol reconnoissant, dût au moins laisser échapper ce pauvre homme? Point du tout: il ne fut pas sitôt hors de danger, qu'il traîna le *Memnonite* en prison, d'où il ne sortit que pour aller à l'échafaud.

*Quantum Religio! &c.*



On admire ce que fit *Alexandre le Grand*, à qui l'on avoit écrit que son Médecin vouloit l'empoisonner dans un remède que ce héros alloit prendre ; & qui, en avalant le breuvage, lui donna à lire la lettre qui lui donnoit cet avis. Le flegme que fit paroître le Duc de *Guise* dans une occasion toute semblable, égale assez celui d'*Alexandre*. Dans les troubles de *Naples*, où ce Prince commandoit, un homme fut plus que soupçonné de vouloir l'empoisonner ; il alloit être mis en pièces par la populace, lorsque le Prince courut au quartier de l'Officier accusé, lui demanda du pain, du vin, des confitures ; puis mangea & but avec lui devant tout le monde, pour convaincre l'assemblée par ce procédé, que c'étoit à tort qu'on avoit accusé cet Officier : qui depuis lui fut très-fidèlement attaché.



Un Cordonnier désirant d'avoir son portrait de la main d'*Apelle*, craignoit fort que cet artiste ne le refusât. Mais tout Cordonnier qu'il étoit, le Peintre ayant appris que cet homme excelloit dans son métier, ne dédaigna pas de le fatisfaire. Le portrait fini, cet artisan ayant trouvé quelque défaut dans la chaussure; *Apelle* écouta ses raisons, s'y rendit, & corrigea ce qu'il y avoit de défectueux. Mais le critique s'étant avisé de censurer la jambe: *Oh! mon ami* (lui dit le Peintre) *pour le coup vous vous oubliez! ceci passe vos connaissances.*

Que de gens ressemblent à ce Cordonnier!



On trouve dans un Recueil des Poésies d'un Archidiacre d'*Oxford*, qui

vivoit dans le quatorzième siècle , les quatre vers suivans :

*Mihi est propositum in Tabernâ mori.  
Vinum sit appositum morientes ori,  
Ut dicant , cùm venerint , Angelorum Chori :  
Deus sit propitius huic Potatori !*



L'infortuné *Henri* , Maréchal-Duc de *Montmorenci* , décapité à *Toulouse* , à l'âge de 37 ans , l'homme de France le mieux fait , le plus aimable , le plus brave & le plus magnifique , avoit été dangereusement blessé près de l'île de *Rhé* , qu'il venoit de reprendre sur les Anglais. Sa femme , qui l'aimoit passionnément , part de Paris ; après avoir courru jour & nuit , arrive , s'enferme avec lui , & ne le quitte pas pendant toute sa maladie , sans permettre que qui que ce fût , excepté les Chirur-giens , approchât de l'appartement du malade.

Arrive la Comtesse D\*\*\*, sa parente & son amie ; qui ayant appris que le Duc étoit à peu près hors de danger , force la porte , & dit , en entrant à la Duchesse : « Eh quoi , mon amie ! votre » époux est ( dit-on sauvé ) & vous gé- » missez encore ?

*Hélas !* ( répondit la tendre épouse )  
*il parle déjà de retourner à l'armée.*



On remarque assez souvent dans la vie des plus grands hommes , des traits de foiblesse qui , bien qu'ils nous étonnent , ne nous déplaisent pourtant pas autant qu'ils sembleroient devoir le faire , sur-tout en partant de la haute idée que leur nom , & leur caractère connu , avoient droit de nous inspirer.

D'où vient cela , dira-t-on ?... Ne seroit-ce pas que ces mêmes foiblesse , en les rapprochant un peu de nous , consolent tacitement notre amour-pro-



pre de cette extrême supériorité, qui jusques-là n'avoit produit qu'un sentiment d'admiration, lequel, bien que sincère, n'en est pas moins (osons le dire) un peu humiliant pour bien plus de gens qu'on ne pense !

Quoi qu'il en soit, on trouve un exemple de cette espèce dans la vie d'un de nos Héros Français, (c'est-à-dire, de ce même *Henri de Montmorenci*) dont le courage intrépide nous dispofoit d'autant moins à l'imaginer susceptible, qu'il est plus fait pour surprendre le Lecteur.

« Le siège de *Privas* (dit l'Historien  
 » de ce Prince \*) fut remarquable par  
 » la perte de quelques personnes de  
 » commandement : deux Maréchaux  
 » de camp y moururent, à favoir le  
 » Marquis d'*Uxelles*, d'une blessure

---

\* *Ducros*, pages 175 & 176, de l'édition in-12, Paris, 1666.

» qu'il reçut aux approches , & le  
 » Marquis de *Portes*, d'une mousque-  
 » tade à la tête. Le jour même qu'il  
 » fut tué , il devoit être fait Maréchal  
 » de France , &c.

» Environ le moment de sa mort ,  
 » le Duc de *Montmorenci* , qui dormoit  
 » dans sa tente , fut éveillé par une  
 » voix semblable à celle du Marquis ,  
 » qui lui disoit , tristement , adieu.  
 » L'amour qu'il avoit pour une per-  
 » sonne qui lui étoit si-proche , fit qu'il  
 » attribua l'illusion de ce songe à la  
 » force de son imagination ; & le tra-  
 » vail de la nuit qu'il avoit passée ,  
 » selon sa coutume , dans les tranchées ,  
 » fut cause qu'il se rendormit sans au-  
 » cune crainte. Mais la même voix  
 » qui avoit troublé son sommeil , l'in-  
 » terrompit encore un coup ; & le  
 » fantôme , qu'il n'avoit vu qu'en dor-  
 » mant , le contraignit de s'éveiller de  
 » nouveau , & d'ouïr distinctement les

» mêmes mots qu'il avoit prononcés ,  
 » & qu'il répéta avant que de dispa-  
 » roître. Le Duc , alors , se reffouvint  
 » qu'un jour qu'ils entendoient discou-  
 » rir le Philosophe *Pitart* , sur la sépa-  
 » ration de l'âme d'avec le corps , ils  
 » s'étoient promis de se dire adieu l'un  
 » à l'autre , si le premier qui viendrait  
 » à mourir en avoit la permission. Sur  
 » quoi ne pouvant s'empêcher de crain-  
 » dre la vérité de cet avertissement ,  
 » il envoya promptement un de ses  
 » domestiques au quartier du Marquis ,  
 » qui étoit assez éloigné du sien. Mais  
 » avant que son homme fût de retour ,  
 » on vint le querir , de la part du Roi ,  
 » qui lui fit dire par des personnes  
 » propres à le consoler , l'infortune  
 » qu'il avoit appréhendée.

» Je laisse ( continue l'Historien ) à  
 » disputer aux doctes sur la raison de  
 » cet événement , que j'ai ouï plusieurs  
 » fois réciter au Duc de *Montmorenci* ,

» & dont j'ai cru que la merveille &  
 » la vérité, étoient également dignes  
 » d'être rapportées.



Le Baron *des Adrets* (*François de Beaumont*) si connu dans l'Histoire de nos guerres de Religion, par ses énormes cruautés, tant contre les Catholiques, que contre les Calvinistes, dans le parti desquels il servit alternativement, dont l'âme atroce se vançoit de n'avoir jamais fait grace à un ennemi, qu'à un Soldat qui l'avoit fait rire\* ; ce montre

---

\* On fait qu'après avoir pris *Pierrelate* & *Mont-briffon*, il avoit condamné les prisonniers de guerre à sauter du haut des tours sur les piques de ses soldats ; & qu'ayant reproché à l'un de ces malheureux de s'être déjà présenté *deux fois*, sans avoir osé faire le saut : *Parbleu ! M. le Baron* (lui dit le soldat) *tout brave que vous êtes, je vous le*

enfin , plus qu'octogénaire , & retiré , comme jadis le barbare *Sylla* , dans sa Province , se promenoit un jour , seul , & très-finement mis , dans un grand chemin , n'ayant pour toute arme défensive qu'un bâton , lorsqu'un Ambassadeur de *Savoie* , qui venoit à *Grenoble* , le rencontra.

Cet Ambassadeur , qui le connoissoit , s'arrêta , mit pied à terre pour le saluer & lui demander de ses nouvelles : « Je n'ai rien à vous dire , répondit , froidement , *des Adrets* , « sinon , que » vous rapportiez à votre Maître , que » vous avez trouvé le Baron *des Adrets* , » son très-humble serviteur , dans un

---

*—donne en trois.* Réponse qui le fit rire & sauva la vie au soldat.

L'Amiral *de Coligny* disoit de ce Baron , qui en effet étoit très-brave , qui savoit & faisoit bien la guerre : *Qu'il falloit se servir de lui , comme d'un lion furieux , & que ses services devoient faire passer ses cruautés.*

» grand chemin , avec un bâton blanc  
 » à la main , & sans épée ; & que per-  
 » sonne ne lui dit rien.

L'un de ses fils se trouva enveloppé dans le massacre de la *Saint-Barthelemy*. Il avoit été Page du Roi , qui lui avoit un jour ordonné d'aller appeller son Chancelier. A quoi ce Magistrat , qui étoit à table , lui ayant répondu , qu'après avoir diné , il iroit recevoir les ordres de Sa Majesté : « Comment ! ( lui dit » le Page ) osez-vous retarder d'un mo- » ment , lorsque le Roi commande ? . . » Vîte ; qu'on marche sans délai ? Sur quoi il prit l'un des coins de la nappe , & jetta tout le dîner par terre.

L'histoire rapportée à *Charles IX* par le Chancelier , ce Prince n'en fit que rire , en disant qu'il voyoit par ce trait , que le fils seroit tout aussi emporté & aussi violent que le père.

Ce méchant homme , si l'on en croit les Mémoires de son tems , pour rendre

ses enfans auffi cruels que lui , les força , un jour , de se baigner dans le fang des Catholiques , dont il venoit de faire une boucherie , après un avantage remporté fur eux.

Et cet homme étoit François ! . . Mais auffi , dans quel tems vivoit-il ?



Le Comédien - Auteur , *Dancourt* , demandoit quelquefois , fur ses Pièces , le sentiment de fa fille *Mimi* \* , qui jeune encore , joignoit à un goût sûr , des connoiffances que l'expérience feule peut donner. Quand il ne réuffiffoit pas , conduit par les amis de fa femme , qui craignoit fa mauvaife humeur , il alloit avec eux chez *Chéret* , fameux marchand de vin , à l'enfeigne de la *Corne-mufe* , noyer fon chagrin dans fon verre ;

---

\* *Mimi Dancourt* , célèbre par les grâces de fon esprit & de fa figure.

& *Chéret* le voyoit souvent. Un jour qu'on répétoit une de ses Pièces : « *Mimi* (dit-il à sa fille) que penses-tu » de ceci ?.. *Ah, mon papa!* (répondit-elle) *vous irez souper à la Cornemuse.*



La bravoure n'est pas toujours le partage des Gens de Lettres ; à remonter du plus chétif Ecrivain jusqu'au Chantre du *Pieux Enée*, on en trouvera peu qui se soient avisés d'aller chercher la gloire jusques dans les combats : témoin un grand Poëte de nos jours, que la curiosité avoit conduit au siège de *Philipsbourg*. « *M. de Voltaire* (lui dit le *Maréchal de Barwick*) « *vous viendrez,* » *sans doute, avec nous, voir la tran-* » *chée? — Nenni, M. le Maréchal! je* *me charge du soin de chanter vos exploits,* *sans avoir l'ambition de les partager.*



*La Thorilliere* le père, jouoit un jour



le rôle de *Mercur*e dans *Amphitrion*.  
 Au moment que , prêt à fendre les airs ,  
 il disoit au pauvre *Sofie* :

Je te donne , à présent , congé d'être *Sofie* :  
 Je suis las de porter un visage si laid ;  
 Et je vais dans les Cieux , avec de l'*Ambroisie* ,  
 M'en débarbouiller tout-à-fait.

Le ressort joue ; & *la Thorillière* , qui  
 étoit attaché à contre sens , se trouve  
 enlevé par les pieds , la tête en bas.

La nouveauté de ce spectacle , excite  
 les ris de l'assemblée. Le patient jettoit  
 les hauts-cris ; & les spectateurs , qui  
 les croyoient un *lazzi* de sa façon ,  
 riant d'autant , admiroient le naturel  
 avec lequel ce grand Comédien savoit  
 rendre les contorsions d'un homme ,  
 dont la vie ne tient , pour ainsi dire ,  
 qu'à un fil. Le désastreux *Mercur*e , qui  
 enrageoit de tout son cœur , le témoi-  
 gnoit par des mots dont on lui pardon-  
 noit la grossière énergie , en faveur de

la nécessité d'exprimer toute son agitation. Il disparoît enfin, & va dissiper ses craintes chez un de ses meilleurs amis, c'est-à-dire, chez le Cabaretier le plus voisin.



Le Maréchal *de Villars*, à l'issue de l'Opéra de \*\*\* , remercioit de son mieux *Mademoiselle* \*\*\* , qui venoit de jouer le rôle de la Victoire, & qui en conséquence lui avoit présenté une couronne. Le Marquis *de* \*\*\* entre tout-à-coup dans la loge, apparemment mal-fermée, de l'Actrice; il voit le Maréchal, & demeure pétrifié. « Eh quoi ! Marquis (lui dit, sans se déranger, le héros) « êtes-vous étonné de voir *Villars* » dans les bras de la Victoire ?



*Malherbe* & *Racan*, étant un jour chez la Duchesse *de Bellegarde*, ils tra-

vaillèrent tous les trois à la composition d'une chanson, dont l'idée leur avoit paru plaisante, & dont voici le premier couplet :

Qu'autres que vous soient désirées,  
Qu'autres que vous soient adorées,  
Cela se peut facilement.

Mais qu'il soit des Beautés pareilles,  
A vous, Merveille des Merveilles,  
Cela ne se peut nullement.

Les deux Auteurs en firent tout l'honneur à la Dame ; l'on en rit beaucoup, & les choses en restèrent là.

Cependant, comme la chanson courut bientôt sous le nom de *Malherbe* seul, un nommé *Bertelot* s'avisa, assez mal-à-propos pour lui, d'en faire la parodie suivante, & à laquelle *Malherbe* fut très-sensible :

Avoir le cœur tout plein de flâmes,  
Et faire les doux yeux aux Dames,  
Cela se peut facilement.

Mais de pouvoir, en sa vieillesse,  
 Jouir d'une belle Maîtresse,  
 Cela ne se peut nullement.



Dire par-tout qu'on est habile,  
 Et reprendre *Homère & Virgile*,  
 Cela se peut facilement.  
 Mais bien qu'il soit d'avis contraire,  
 De croire qu'il puisse mieux faire,  
 Cela ne se peut nullement.



Exalter en tous lieux sa race \*,  
 Plus que celle des Rois de *Thrace*,  
 Cela se peut facilement.  
 Mais que pour les armes d'Hermine,  
 Il en ait bien meilleure mine,  
 Cela ne se peut nullement.



Etre six ans à faire une Ode,

---

\* Il étoit de l'illustre & ancienne Maison de *Malherbe de Saint-Aignan*, qui a porté les armes en *Angleterre* sous *Guillaume Robert*, Duc de Normandie.

Et faire des loix à sa mode ,  
 Cela se peut facilement.  
 Mais qu'il nous charme les oreilles ,  
 Par sa *Merveille des Merveilles* ,  
 Cela ne se peut nullement.

Pour réponse à l'honnêteté de ce  
 procédé, *Malherbe* fit donner des coups  
 de bâton au Parodiste , qui les reçut  
 avec docilité.

Ce remède , quand on l'applique ,  
 Mille fois mieux qu'une réplique ,  
 Range la rime à la raison.



Il y a dans l'Hôpital des *Incurables* ,  
 des appartemens très-commodes qu'on  
 loue à des personnes au-dessus du com-  
 mun , qui y prennent leur logement.

Un Duc\* qui avoit ruiné sa santé, &  
 même un peu sa bourse, par l'abus trop  
 fréquent qu'il en avoit fait , s'y étoit

---

\* Le Duc de *Vantadour*.

retiré , dans la double espérance de s'y refaire , & n'y réussissoit pas trop.

La Duchesse sa femme , étoit attachée au Roi , en qualité de Gouvernante , & vivoit à la Cour.

Lorsque ce Prince eut atteint l'âge auquel il devoit être confié aux soins d'un Gouverneur , la Duchesse remit son emploi au Maréchal *de Villeroi*.

Le même jour , comme le Duc sortoit de la Messe , un pauvre , assez bien mis , lui ayant demandé l'aumône : « Parbleu ! ( lui dit-il , mon ami , ) tu » prends bien ton tems. Ma femme est » aujourd'hui sortie de condition ; & tu » me vois à l'Hôpital ? . . Adresse - toi » mieux , je t'en prie ! »



Il se commettoit à *Madrid* une infinité d'abus dans la perception des droits d'Entrée : les Marchands faisoient passer leurs ballots sous le nom des principaux

Seigneurs, avec les Officiers desquels ils s'arrangeoient. *Philippe V*, averti de ce désordre, fit un Edit, par lequel il étoit expressement défendu aux Commis de rien laisser passer sans être visité par eux.

Le fils d'un des plus puissans Seigneurs de la Cour, comptant cet Edit pour rien, entreprit de faire entrer quelques balots sans visite; sur quoi le Commis tenant ferme, en alléguant les ordres du Roi, fut tué par le jeune homme.

Le Monarque informé du fait, dans l'instant même, fit appeller le père, qu'il savoit être dans l'anti-chambre, lui conta l'aventure sans nommer le coupable, & lui demanda son avis sur la peine qu'il devoit lui infliger. *La mort, Sire.* (répondit le Duc) *Il faut un exemple, sans quoi...* « Vous ignorez, sans » doute (dit le Prince, en l'interrompant) « quel est celui dont vous pro-  
noncez

» noncez la Sentence? . . Si c'étoit votre  
 » fils? » *dusse être moi-même, Sire,*  
 (replique le père, en sanglottant) *je*  
*n'ai rien dit que de juste, & ne chan-*  
*gerois point d'avis.* « Eh bien, (reprit  
 le Roi) « puisque vous avez jugé en Roi,  
 » c'est à moi de juger en père. Votre  
 » fils est jeune & à besoin de grace. Je  
 » la lui donne. Dédommagez la famille  
 » de l'homme qu'il a tué; & qu'il  
 » voyage pendant quelques années, jus-  
 » qu'à ce qu'il ait appris à respecter les  
 » loix de son pays. »



Un Duc de *Nevers* avoit fait rude-  
 ment fouetter un Page, qui n'étoit plus  
 un enfant, pour une légère faute, qu'il  
 protestoit n'avoir pas commise. Ce jeune  
 homme, indigné d'un pareil traitement,  
 quitta son service, alla passer cinq ou  
 six ans en Italie, & revint en France.

Après avoir cherché l'occasion de  
*Tome IV.* E



rencontrer le Duc seul, il la trouva ;  
la faisit un jour , à la chasse , & lui de-  
manda s'il le reconnoissoit ? . . « Je suis  
(poursuivit-il , en voyant l'embarras de  
ce Seigneur ,) « je suis un tel , que vous  
» fites , il y a quelques années , si cruel-  
» lement & si injustement fastiger ,  
» lorsque j'étois votre Page. » A ces  
mots , prenant le Duc par la basque du  
juste-au-corps , il la perça deux ou trois  
fois avec un poignard , en lui disant :  
« Vous voyez bien que je pourrois  
» vous percer le corps , aussi aisément  
» que l'habit ? je m'en abtiens , parce  
» que j'ai mangé votre pain. Mais  
» apprenez à traiter les Gentilshommes  
» avec plus de ménagement. »

A peine eut-il achevé ces mots , qu'il  
se retira , au grand galop , en laissant le  
Duc aussi effrayé que consterné d'une si  
vive leçon.



*Antoine de Lève*, entretenant un jour *Charles-Quint* sur les Affaires d'Italie, lui conseilloit de se défaire successivement de plusieurs Princes de ce pays, & de s'emparer de leurs États. « Et » l'âme ? (répondit l'Empereur) « Bon, » l'âme ! (repartit *Lève*) Votre Majesté » en doit-elle avoir une ? . . En ce cas, » qu'elle renonce à l'Empire. »

C'est dommage que *Charles-Quint* n'ait pas toujours eu tant d'attention pour son âme : par exemple, dans l'acquisition du *Milanois*, au préjudice de *François Premier* ; dans l'usurpation de *Plaisance* ; dans l'assassinat de *Pierre-Louis*, Duc de *Parme*, dont il ne se lava jamais bien ; dans la prise de Rome, qu'il fit saccager par des troupes *Luthériennes* ; dans le siège du Château *Saint-Ange*, où il tenoit le Pape enfermé, pendant qu'il faisoit exposer le *Saint-Sacrement*

dans les Eglises d'Espagne , & ordonnoit les *Prières de quarante heures* dans tous ses États , pour demander à Dieu la délivrance du *Saint-Père* , &c. &c.



L'Auteur des *Causes Célèbres* y a inséré le Procès qu'eut le fameux *Le Noble* contre l'Epicier , avec la femme duquel il avoit eu une intrigue amoureuse. La partie n'étoit pas égale : l'Epicier se ruinoit en écritures , *Le Noble* composoit les siennes , & les vendoit bien cher à un Libraire. Les Rieurs , rarement disposés en faveur d'un pauvre mari qui se plaint , étoient tous pour le *Le Noble* , qui les réjouissoit par ses *Factums*. Il fut pourtant banni de Paris : mais il s'y tint seulement un peu plus caché qu'il ne faisoit avant l'Arrêt.

Il composa , à l'occasion de ce bannissement , les vers suivans , qui n'ont été imprimés , ni dans ses *Ouvrages* ,

ni dans aucun Recueil que nous sachions :

Quel affreux désert seras-tu ,  
 Pauvre *Paris* ! Tu vas devenir *Rome* ,  
 Si *Thémis* de tes murs bannit tout galant homme ,  
 Dès qu'il aura fait un C...



Grands Porteurs de bonnets à cornes ,  
 A ce zèle mettez des bornes ,  
 Ou vous dépeuplerez cette auguste Cité.  
 Consultez l'intérêt de l'Etat & du Maître :  
 Punissez qui détruit , protégez qui fait naître  
 Des sujets à Sa Majesté.



Mais je vois d'où vient la tempête :  
 Chacun craint pour son atelier :  
 Et l'on dit , qu'en jugeant , vous vous frottez la tête  
 Contre celle de l'Epicier.



Quelque illustres qu'aient été nos  
 ayeux , on ne peut guères se flatter que  
 leurs vertus aient toujours passé de  
 père en fils , sans quelque flétrissure  
 plus ou moins remarquée. L'Empereur  
*Charles-Quint* ne put s'empêcher de

rougir , lorsqu'arrivant un jour à *Nu-remberg* , & jettant les yeux sur le fronton d'une cheminée du fallon d'un appartement qu'on avoit préparé pour lui , il y lut les vers suivans :

Qui peut dire que dans sa race ,  
 Il ne fut Larron , ni Catin ,  
 A droit d'effacer ce quatrain ,  
 Et d'en mettre un à la place .

Il sentit , probablement , que ceci pouvoit avoir trait à une femme du plus haut rang , qui lui appartenoit de très-près , & que l'on prétendoit être la vraie mère de *Don Juan d'Autriche* , fils naturel de ce Monarque , & non pas *Catherine Bloemberg* , qui n'avoit , dit-on , fait que prêter son nom pour couvrir cet important & très-scandaleux mystère .



On fait quelle étoit l'opulence de la ville d'*Anvers* , avant l'établissement de

la République de Hollande & la fermeture de l'*Escaut*, au moyen duquel cette ville étoit devenue l'entrepôt du commerce de l'univers.

Un fameux Négociant de cette ville, nommé *Jean Daëns*, & qui devoit en partie son immense fortune aux bontés qu'avoit eu pour lui *Charles-Quint*, lui avoit donné des marques de sa reconnaissance, en lui prêtant quelques millions dans un moment où les finances de ce Monarque ne pouvoient suffire à quelque entreprise aussi considérable qu'importante.

Ce bon Négociant, après une longue absence de l'Empereur, le voyant de retour à *Anvers*, va saluer Sa Majesté Impériale, & la supplie de lui faire l'honneur d'accepter un dîner chez lui. *Charles-Quint* étoit populaire, & cette qualité lui avoit gagné le cœur des Flamands; il accepta la proposition.

Le dîner fut on ne peut plus splen-

dide ; & au point, qu'au deffert, *Daëns* ayant fait mettre dans fon feu un gros fagot de canelle , y jetta la reconnoiffance de fa dette que lui avoit donnée l'Empereur , en difant : *Permettez, Sire, que je vous tienne quitte de cette obligation ?*



*Philippe II*, Roi d'Espagne, curieux de voir un Concile, étant arrivé à *Trente*, en 1562, le Cardinal *Hercule de Mantoue*, qui y préfidoit, affembla les Pères, pour fe confulter fur la façon dont ce Prince y feroit reçu. Sur quoi un Bal de cérémonie fut délibéré à la pluralité des voix.

Le jour pris, les Dames les plus qualifiées y furent initiées ; & après un grand feftin, le Cardinal de *Mantoue* ouvrit le Bal, où le Roi *Philippe* (dit le Cardinal *Palavicini*) & les Pères, dansèrent avec autant de modestie que de dignité.



Lorsque par l'avidité des Espagnols , autant que par sa nonchalance , *Jean d'Albret* , Roi de *Navarre* , se vit dépouillé de son Royaume , & forcé de chercher en France un azyle : « Ah ! » Sire ! ( lui dit , par une espèce d'esprit prophétique , la brave *Catherine* son épouse ) « vous avez été Roi : mais » jamais ni vous , ni vos héritiers , ne » le seront de la *Navarre*. Et cette » Couronne n'eût point été perdue , si » le Ciel vous eût fait naître femme & » moi Roi. »



Discours du Supérieur des *Carmes de Toulouse* , à M. le Maréchal de *Richelieu* , à son retour de *Mahon* :

MONSEIGNEUR ,

Le bruit de vos exploits a pénétré jusques dans notre sombre retraite. Nous

E v



en sommes fortis pour venir admirer  
le Grand Homme. Nous allons y ren-  
trer pour prier le Tout-Puissant qu'il  
vous rende aussi grand dans le Ciel que  
vous l'êtes sur la Terre.



---

LA VICTIME DE L'AMOUR  
ET DE LA PROBITÉ.

*Anecdote très-moderne \**.

---

UN jeune homme de \*\*\* , riche & bien né , étoit depuis long-tems passionnément amoureux d'une jeune personne de la même ville , dont la naissance , ainsi que la fortune , étoient égales à la sienne , & avoit lieu de se flatter de ne lui point déplaire. Une alliance si sortable , à tous égards , trouvoit les deux familles également disposées à en désirer le succès. Cependant le jeune homme trouvoit toujours quelque prétexte spécieux pour en retarder l'accomplissement.

Les parens de la Demoiselle , après

---

\* Arrivée vers la fin de 1784.

s'être prêtés plus d'une fois aux différens prétextes de l'amant pour éluder les instances que témoignoit les amis de part & d'autre pour voir enfin fixer le jour que lui-même sembloit en apparence désirer autant qu'eux, s'étant enfin lassés de ces différentes remises ; & lui ayant déclaré, qu'un rival, qui le valoit à tous égards, pourroit, au cas qu'il ne se décidât point, obtenir sur lui la préférence ; il crut enfin devoir céder à leur empressement.

Après les conventions préliminaires stipulées, & le jour pris pour la cérémonie, les deux familles & leurs amis rassemblés, n'attendoient plus que le futur pour aller au Temple ; lorsqu'un domestique arrivant de sa part, leur annonça que son maître se trouvant fort incommodé, il les supplioit tous de vouloir bien remettre, ne fût que pour deux ou trois jours, cette solennité. Sur quoi deux de ses amis, témoins

de la surprise, & même de l'indignation qui se manifestoit sur toutes les physionomies, volent chez lui, & lui peignent si fortement ce qui peut s'en ensuivre, au cas qu'il se fasse, en quel-  
qu'état qu'il fût, plus long-tems attendre, qu'il les renvoie, en les assurant qu'il va se faire habiller, & ne tardera pas à les suivre.

Mais une heure au moins s'étant écoulée, fans qu'on le vît paroître, & les deux amis s'étant de nouveau détachés pour savoir la cause d'un procédé aussi étrange; ils arrivoient à peine au pied de son escalier, qu'un coup de pistolet, parti de l'intérieur de l'appartement du jeune homme, leur annonça tout ce qu'en y entrant ils pouvoient attendre de sinistre.

Il expiroit en effet, au moment qu'ils entrèrent; & ce spectacle les émut au point, que hors d'état d'aller eux-mêmes annoncer cette affreuse nou-

velle , ils en chargèrent un domestique du défunt.

Ce qu'une telle catastrophe dut produire , se présume aisément ; & sur-tout la situation de la jeune future , qui non-seulement perdoit un amant aimé , prêt à devenir son époux , mais qui sentoit que cet infortuné jeune homme pouvoit avoir reçu quelques avis calomnieux , qui lui avoient fait préférer la mort à la nécessité de la prendre pour femme !

Cet affreux mystère ne fut éclairci que quelques jours après , lorsqu'à la levée des scellés , l'on trouva dans le secrétaire de l'Amant , l'écrit ci-dessous , daté de huit jours avant sa mort :

« J'adore & j'adorerai toute ma vie ,  
 » *Mademoiselle* \*\*\* : ses vertus sur-  
 » passent , s'il se peut , ses charmes ; &  
 » je verserois sans regret tout mon  
 » sang , pour lui sauver la moindre  
 » peine : j'ose même quelquefois me

» flatter que notre mariage projeté,  
 » & qui combleroit tous mes vœux, ne  
 » trouveroit rien de contraire aux siens.  
 » Mais le cruel & dangereux penchant  
 » à la jalousie qui, malgré toute la jus-  
 » tice que j'aime à lui rendre, me  
 » possède à tel point, que l'ombre  
 » même d'un rival suffit à mon sup-  
 » plice. Ce funeste poison, que tous  
 » mes efforts, joints à la voix de la  
 » raison, n'ont jamais pu, non-seule-  
 » ment éteindre, mais même affoiblir  
 » dans mon cœur : cette affreuse &  
 » déchirante maladie de l'âme (que je  
 » n'ai que trop lieu de croire incurable  
 » chez moi!) ne me peint à mes pro-  
 » pres yeux que comme un barbare,  
 » qui, s'il cédoit à son penchant pour  
 » elle au point de devenir son époux,  
 » au lieu de l'amant le plus tendre, &  
 » tel enfin qu'elle est si digne d'en  
 » trouver un, ne feroit pour elle qu'un  
 » vrai tyran, dont l'aveugle frénésie

» rendroit probablement son supplice  
» aussi déchirant que le mien même.

» On me presse pourtant pour l'ac-  
» complissement de notre union ; c'est-  
» à-dire , de mes vœux les plus chers ?  
» On me menace même d'un concur-  
» rent , qui sans doute la mérite mieux  
» que moi ? Mais ce seroit m'arracher  
» la vie ! . . . Comment faire , malheu-  
» reux ! pour parer à ce que je frémis  
» d'envisager ? . . . Jusqu'à ce jour j'ai su ,  
» je me flatte du moins d'avoir su ca-  
» cher à ma digne Amante le vice  
» d'un cœur qui , bien que tout à elle ,  
» ne peut réprimer la méprisable pas-  
» sion qui le domine . . . Il faut pourtant  
» enfin me décider ? . . . Ciel ! juste Ciel !  
» daigne venir à mon secours ? Faut-il  
» que je risque à la rendre malheu-  
» reuse ? . . . Puis-je me résoudre à la voir  
» passer dans les bras d'un autre ? . . .  
» Non ! jamais ! . . . Non ! . . . Mourons  
» plutôt cent fois . . .

Le malheureux Amant n'en avoit pas écrit davantage , mais cependant assez pour prouver qu'il s'étoit sacrifié au bonheur de son Amante.





---

LE CORBEAU,  
ANCIENNE LÉGENDE,  
OU HISTOIRE  
DU VÉNÉRABLE *BÉDE*.

---

AVERTISSEMENT.

SANS prétendre avoir dessein , ni de confondre , ni d'assimiler deux genres d'Ouvrages , au premier coup d'œil , si différens entr'eux , ne pourroit-on pas présumer qu'il en est de nos anciennes & pieuses Légendes , à peu près comme de nos vieux Romans ? & que le *Merveilleux* qu'on y voit toujours répandu , ne tendoit probablement qu'à la même

fin : dans les unes , celle de rendre les hommes plus justes & plus religieux ; dans les autres , plus galans & plus braves ?

Ces deux espèces de productions , en les envisageant de ce côté , seroient donc également précieuses pour la vraie Philosophie , qui doit toujours tendre à la connoissance intime de l'Esprit humain , sous les différentes époques par lesquelles il a successivement passé avant que de parvenir au point où nous le voyons aujourd'hui.

Cette conjecture , d'ailleurs , semble en effet d'autant plus raisonnable , que les Législateurs de toutes les nations semblent s'être accordés pour employer ces mêmes moyens (louables , à plus d'un égard ) pour arriver au même but : c'est-à-dire , en partant de l'empire que le *Merveilleux* eut toujours , plus ou moins , dans tous les tems sur l'esprit des hommes , de les rendre

insensiblement plus sociables , dès là meilleurs , & dès là plus heureux \*.

---

\* En effet , M. de Fleury , dans son *Histoire Ecclésiastique* , & M. du Pin , dans sa *Bibliothèque* , ( Ouvrages non-suspects , & toujours imprimés avec Privilége ) conviennent , ainsi que M. Baillet , que plusieurs des Ecrivains sur ces matières faisoient prévaloir l'amour des Fables & des prodiges à celui de la vérité , sans se soucier même d'observer les époques des tems & des lieux qui auroient été nécessaires à leurs desseins , pour y donner du moins de la vraisemblance ; qu'ils feignoient des miracles en grand nombre , & d'autres événemens au plus merveilleux , publiés sur des bruits populaires. Qu'il n'étoit pas jusqu'aux Saints mêmes , qui ne se mêlassent de pareilles falsifications ; & que *Saint-Prix* , qui vivoit au milieu du septième siècle , ne se contentoit pas de recueillir les anciens Actes des Martyrs ; mais qu'il s'exerçoit aussi quelquefois à en composer de nouveaux. L'Art de feindre enfin , selon M. Baillet , paroissoit si important dans ces tems-là , & même chez les Latins , depuis le dixième siècle , qu'on crut

Envisagés de ce côté, si les monumens qui nous restent de ces deux espèces d'Ouvrages échappés au ravage des temps, doivent sembler précieux aux yeux faits pour en connaître la valeur; on nous fera peut-être quelque gré de leur offrir l'espèce de traduction

---

le devoir réduire en Méthode; que *Métaphraste* entreprit d'en donner des Règles; & que nombre d'Auteurs des *Vies des Saints* aspirèrent à l'envi à la gloire de *Métaphraste*, & représentèrent assez bien son génie & son goût.

M. de Tillemont remarque même que le fameux *Claude d'Espence* fut taxé d'irréligion, pour avoir parlé contre la *Légende Dorée*; & que par-là, (selon M. de Thou) il perdit le Chapeau de Cardinal qui lui étoit destiné.

Les tems changent, comme on le voit, à une infinité d'égards. Et plût au Ciel que la Critique pût se perfectionner jusqu'à ramener toutes choses au point de vérité où elles devroient être!

suivante d'un petit Poëme trouvé dans une ancienne Abbaye de la Province de *Northumberland*, lors de sa dissolution sous *Henri VIII*, Roi d'Angleterre, & dont le manuscrit est (dit-on) conservé dans la Bibliothèque de l'Université d'*Oxford*:

AU Royaume de *Northumbrie* \* ,  
 Dans ces tems où la barbarie  
 Régnoit encor, quoiqu'on y fût Chrétien;  
 Certain Hermite, homme de bien,  
 Et faisant presque des miracles,  
 Quoique ennemi des macérations,  
 Aux plus grandes conversions, †  
 Chez les femmes sur-tout, rencontroit peu d'obstacles.

Aussi, Dieu fait quelles Processions  
 De bonnes gens, de tout rang, de tout âge,  
 Attiroit le renom de ce saint Personnage,  
 D'ailleurs, grand, frais, dispos, œil noir & blanches dents,  
 Et comptant, tout au plus, trente ans!

Séxe charmant! si la voix d'un Apôtre,  
 Trouvant une âme en vous plus tendre que la nôtre,  
 De Piété vous assignant le lot,

---

\* *L'un des sept de l'Eptarchie Anglaise.*

Vous nomma le *Séxe dévot* ?

Paroîtra-t-il invraisemblable,

Que de ces lieux l'objet le plus aimable,

La jeune *Emma*, l'exemple de la Cour,

Qui des preux Chevaliers désespéroit l'élite,

Pour son salut consultât chaque jour

*Frère Roger* ? (c'est le nom de l'Hermite.)

Tant cependant fut consulté, qu'enfin

La Reine, un jour étant au bain,

(Comme *Diane*, avec ses neuf Pucelles)

En portant, au hasard, un coup-d'œil sur les Belles

Qui la servoient; d'abord crut voir, & vit bientôt,

(O scandale ! O surprise extrême !)

Que la taille d'*Emma*, nouvelle *Calisto*,

Avait cessé d'être la même.

La Reine étoit prude... Aussi-tôt

*Emma*, de la Cour la merveille,

Objet d'horreur & de mépris

Pour qui la jalousoit la veille;

En attendant l'aveu requis

Du nom de l'auteur de son crime,

Que la loi du Pays exigeoit pour victime,

Se vit livrée aux châtimens secrets

Des vieilles *Duègnes* du Palais.

Que faire, en telle conjoncture ?

Quels que soient les maux qu'elle endure,

De dénoncer son cher *Roger* :

Elle frémiroit d'y songer !

- » Femme (dit-on) tant légère soit-elle ,
- » Fût-il ingrat, fût-il absent ,
- » Garde toujours un cœur reconnoissant ,
- » Pour celui qui la rendit telle!..

Plus l'embarras étoit pressant ,  
 Plus son sort étoit déplorable ;  
 Lorsqu'un beau matin , sur sa table ,  
 Emma vit le billet suivant :

- » Menacé d'un supplice infâme ;
- » Si vous n'aimez point à demi ,
- » Que *Béde* soit chargé des torts de notre flâme :
- » En sauvant votre amant , perdez son ennemi.

— Quel étoit *Béde* \* ? — Amis, vous allez le connaître :  
 Jeune , pieux , savant , aimable , Anglais , & Prêtre ,  
 Sa naïve candeur , ses talens , son esprit ,  
 Chez tout Etre pensant l'avoit mis en crédit ;  
 La Cour même l'aimoit. . . Mais mauvais Politique ,

---

\* Né en 673 , dans le territoire d'un Monastère d'*Ecosse* , où il fut élevé dans l'étude des Sciences , des Belles-Lettres , & principalement dans celle de l'Ecriture Sainte , au point qu'il s'acquit la réputation de l'un des plus savans hommes de son tems. Il mourut en 725 , à l'âge de soixante-trois ans. On a huit volumes , *in-folio* , de ses Ouvrages , imprimés à *Basle*. Son style a de la clarté & du naturel , mais sans élégance & sans politesse , défauts que l'on ne peut attribuer qu'à son siècle.

Et voyant par trop clair dans l'esprit Monastique ,  
*Béde* , par-tout *Frocard* cent fois le jour maudit ,  
 N'étoit qu'un brûlable hérétique ;  
 Et chez *Roger* , bien plus Moine encor qu'eux ,  
 Jugez si *Béde* étoit moins odieux !

Dès lors , en cette grande affaire ,  
*Roger* , trouvant double profit à faire :  
 Son bien , premièrement , & puis le mal d'autrui ;  
 Sûr , dans *Emma* , d'un immanquable appui ,  
 Bénissoit Dieu , le Sexe , & son Rofaire.

*Emma* , remise de sa peur ,  
 Ne pouvoit , toutefois , penser qu'avec horreur ,  
 Que pour sauver l'objet de sa confiance ,  
 Il fallût accuser , opprimer l'Innocence !..

Mais l'Amour effrayé , gémissant dans son cœur ;  
 Mais l'Amour , à ses yeux , présentant le supplice ,  
 Qui de sa faute attendoit le complice :  
 Ce fier tyran , qu'irrite le devoir ,  
 Aux remords impose silence ,  
 Et livre *Béde* à la vengeance  
 Du Monarque indigné d'un forfait aussi noir.

Malheureux *Béde* ! envain , pour ta défense ,  
 La Vérité , mère de l'Eloquence ,  
 Croit pouvoir dédaigner les prestiges de l'Art :  
 Le Préjugé prononce ta Sentence ;  
 Tu vas subir les destins d'*Abailard*.

A cet Arrêt cent Moines applaudissent ,  
 Tome IV.

F



En *faux-bourdon* ; mille Amans en gémissent ;  
 Le sort de *Béde* est déploré par-tout ,  
 Des bons Chrétiens . . . des Chrétiennes sur-tout !

Mais revenons à notre *Emma* . . . La vue  
 De l'Innocent , que son mensonge tue ,  
 Après avoir rappelé dans son cœur  
 Ces sentimens , qu'envain on s'évertue  
 D'en exiler , quand on connut l'honneur :  
 Ces sentimens , qu'aujourd'hui plus d'un Sage ,  
 Ou soi-disant , traitent d'*enfantillage* ;  
 Dès que la nuit qui précédoit le jour ,  
 Où victime immolée à son coupable amour ,  
*Béde* , ( l'innocent *Béde* ) en proie à l'infamie ,  
 Pour elle , alloit perdre . . . plus que la vie ! . . .  
 Ce crime atroce , à travers ses terreurs ,  
 A cette amante & coupable & sensible ,  
 Peint l'Enfer même , & toutes ses horreurs ! . . .  
 \*Quand , tout à-coup , un cri terrible ,  
 D'*Emma* , tremblante , & se signant ,  
 En arrache un , tellement effrayant ,  
 Que ses Confœurs , en tumulte accourues  
 A son secours , arrivent presque nues.

*Ciel ! sauvez-moi ?* sont les uniques mots  
 Qu'articuloit , à travers ses sanglots ,  
 La malheureuse créature ,  
 Qui déjà , des Enfers se croyant la pâture ,  
 Ne sentit calmer sa terreur ,  
 Qu'à l'aspect de son Confesseur ,  
 Très-étonné de l'aventure !  
 Et qui ( comme on le pourra voir )

Fit ce qu'exigeoit son devoir.

Le jour suivant, fixé pour le supplice,  
 Sous les fenêtres du Palais :  
 Car le Monarque, ami de la Justice,  
 Ne pouvoit la voir de trop près.  
 De plus, c'est un spectacle ; & j'ai connu des âmes,  
 ( Même de femmes ! )  
 Qui très-tendres, d'ailleurs, ( expliquez-moi cela ? )  
 Avoient un certain goût pour ces spectacles-là.

Le jour suivant, vous dis-je, à peine la lumière,  
 Du père des saisons annonçoit la carrière,  
 Qu'un peuple immense de badauts,  
 De Moines, de Catins, de Prêtres en étole,  
 De Fripons, de Docteurs, la chauffe sur l'épaule,  
 De Juges, d'Algouazils, arrivant à grands flots,  
 En moins de rien comblent l'espace,  
 Les fenêtres, & les tréteaux,  
 Que du Palais offre la place.

La Cour, sous un riche balcon,  
 Etant placée ; arrive le coupable,  
 Pâle, & tout accoutré pour l'opération,  
 Qui désormais le doit rendre incapable  
 De succomber à la tentation  
 Qui mène à faire son semblable !

Mais bientôt, d'un autre côté,  
 Aux yeux surpris de l'assemblée,  
 Paraît une femme voilée ;

Et qui , d'un pas précipité,  
 Par un bon vieux Prêtre escortée,  
 Levant son voile d'une main ,  
 Etend l'autre ; & très-haut , s'adresse au Souverain :

« C'est *Emma* : Sire , lui dit-elle ,  
 » C'est *Emma* , qui se vient avouer criminelle !  
 » Qui , cédant aux remords de son cœur éperdu ,  
 » ( Duffiez-vous prononcer sa sentence mortelle )  
 » Pleurera seulement l'honneur qu'elle a perdu !...  
 » Pour peu qu'à l'innocent votre cœur s'intéresse ,  
 » J'ose ici réclamer ses droits :  
 » Vous connaîtrez bientôt la victime des Loix...  
 » Que l'on épargne *Béde* ?... & que *Roger* paroisse ?

Qu'on juge de l'étonnement ,  
 De l'intérêt , & de la crise ,  
 Que dût produire un tel événement ?  
 Et des Moines , sur-tout , peignez vous la surprise !..

Mais tandis que chacun en raisonne , à sa guise ;  
 Sur l'ordre , par le Roi donné ,  
 Déjà sur l'échafaud *Roger* est amené.

» Le voilà , Sire , le coupable ! .  
 S'écrie , en le montrant , *Emma* :  
 » Lui , dont la doctrine damnable ,  
 » ( Et qu'à mon cœur réduit il fut rendre agréable ! )  
 » Dans le vice me confirma.

» C'est lui qui , d'abîme en abîme ,  
 » A son gré me précipitant ,

- » Pour couvrir l'horreur de son crime,
- » M'a fait accuser l'innocent...
- » Pardonne à ma flâme inhumaine;
- » Pardonne au crime détesté,
- » Aux aveugles erreurs où l'Amour nous entraîne,
- » L'affreux péril où je t'avois jetté,
- » O respectable *Béde* ! & je saurai , sans peine ,
- » Subir le sort , que j'ai trop mérité.

A ce discours , à ce touchant spectacle ,  
 Et la Ville & la Cour , de ce pressant danger ,  
 Pensent que pour sauver *Roger* ,  
 Il ne faut pas moins qu'un miracle?...  
 Il va le faire , il est Moine... Ecoutez ?

- » Sire , ( dit il ) dans sa colère ,
- » Pour me punir de mes iniquités ,
- » Le Ciel , sans doute , aujourd'hui bien sévère ,
- » Sur les forfaits qui me sont imputés ,
- » M'expose à la douleur de ne pouvoir me taire ?...  
 » Je ne dirai pourtant qu'un mot ,  
 » Pour confondre la calomnie ,
- » Qui prétend me noircir d'un trop affreux complot ,  
 » Et ce mot est... que je le nie.

- » Quoi ! ( s'écrie *Emma* ) quoi , méchant ?
- » Quoi ! la crainte du châtiment ,
- » Ou plutôt ton audace extrême ,
- » Te fait-elle oublier , que dans cet instant même ,
- » Je puis de ce complot , aussi vil qu'inhumain ,
- » Montrer la preuve écrite de ta main !

» — Montrez- là donc ? ( dit , froidement le Père ) . . .

Alors *Emma* se fouille , & cherche . . . & cherche envain . . .

Point de billet ! . . . La Moinaille respire ;

*Roger* triomphe , en cachant un sourire ;

Et *Béde* , en soupirant , frémit de son destin !

Déjà les *Algouazils* autour de lui se rangent ;

Déjà l'Exécuteur , à qui les mains démangent ,

Repassoit son rasoir . . . lorsqu'un cri , tout pareil

A celui qui d'*Emma* , la veille ,

Avoit écarté le sommeil ,

Eclate , frappe son oreille ,

Et l'épouvante tellement ,

Qu'*Emma* succombe & perd tout sentiment.

Mais tandis que du Fourbe on chante la victoire ,

Et qu'on livre *Béde* au Bourreau ,

Prêt à rendre fut lui l'arrêt exécutoire ;

Tout-à-coup . . . O prodige , étonnant & nouveau !

( La Légende l'atteste , Amis , il faut l'en croire )

Du haut des Cieux , descend un gros Oiseau ,

Qui , planant sur tout l'Auditoire ,

Sous l'uniforme d'un Corbeau :

» C'est moi , ( dit-il ) levant sa patte noire ,

» C'est moi , qui viens produire ce billet ,

» Cette preuve à jamais notoire ,

» Que dément l'auteur du forfait !

» Celui par qui *Roger* l'avoit fait rendre ,

» ( De ses plaisirs participant secret )

» Hier , adroitement , avoit su le reprendre .

» Mais , pour les confondre aujourd'hui ,

» Ce matin , à mon tour , je l'ai repris de lui.

» Tiens , ( cria-t-il , en volant au Monarque )

» Lis ? Sois juste . . . Et puisse la Parque ,

» En te filant des jours heureux ,

» Te rendre cher encore à tes derniers Neveux !

A ce prodige , où l'œil humain discerne

Le doigt de Dieu , le bon Roi se prosterne . . .

Puis , tout-à-coup , se relevant ,

D'un air auguste , & d'un front imposant ,

Tel que , jadis , le vieux Censeur de Rome \* ,

Ne fait qu'un signe . . . & Roger n'est plus homme.

Alors , le céleste Corbeau ,

En revolant sur l'échafaud ,

Tandis qu'Emma , par son vieux Prêtre instruite ,

Revient du trouble qui l'agite ;

Du peuple , par un cri , fixant l'attention :

» Pour vous prouver ( dit-il ) ma Mission ,

» Digne d'éternelle mémoire ,

» Chez tous les peuples d'Albion ;

» Peuple ! préparez-vous à célébrer la gloire

» Et les bontés du Souverain des Cieux ?

» C'est lui seul qui , dans ces bas lieux ,

» Pour faire , avec éclat , triompher l'innocence ,

» Sous ce plumage , a voulu qu'à vos yeux ,

» Se dérobât ma réelle existence . . .

---

\* Caton.

- » C'est moi qui, dans le cœur de la séduite *Emma*,
- » Par un cri salulaire ai fait passer la crainte,
- » Et ce prompt repentir, qui bientôt ralluma
- » La flâme des vertus qu'un traître avoit éteinte...
- » Ouvrez les yeux, méchans ! qui croyez les forfaits
- » Impunis, quand ils sont secrets ?
- » Si quelquefois le Ciel en suspend la vengeance,
- » Que ce prodige, au moins, vous prouve sa puissance !..

A ces mots, au lieu d'un Corbeau,  
 L'œil surpris ne voit plus qu'une fille charmante,  
 Jeune, ingénue, intéressante,  
 Ce que le Ciel enfin fit jamais de plus beau !

- Béde*, ébloui des charmes de la Dame,  
 Hors de lui-même, en cet heureux moment,  
 Peut à peine suffire aux transports de son âme...  
 Mais en regardant mieux cet objet si charmant :
- » Ciel ! (dit-il est-ce vous ?.. vous que, dans un Couvent,
  - » Qu'illustroit à la fois votre vertu suprême
  - » Et vos divins attraits, je vis un jour ? — Moi-même.
  - » — Dieu ! — Oui *Béde* : c'est moi, dont s'est servi le Ciel,
  - » Quand me voyant tremblante pour ta vie,
  - » Que menaçoit l'affreuse calomnie,
  - » Il voulut te soustraire au sort le plus cruel.
  - » C'est lui, dont le pouvoir ne connoît point d'obstacle,
  - » Qui voulant préparer mon triomphe & le tien,
  - » Sous le masque d'un corps si différent du mien,
  - » Crut devoir à mes vœux cet éclatant miracle !
- » C'est moi-même, en un mot, si je plais au mortel,  
 » Qu'il a cru digne de lui plaire,

» Que pour épouse accorde l'Eternel ,  
 » Et qui de ses vertus est le moindre salaire \*.

*Bède* , à ces mots , l'interrompant ,  
 Tombe à ses pieds , lui jure une éternelle flâme.  
 En la dotant , très-richement ,  
 Le Roi la lui donna pour femme ;  
 Et le Peuple , à grands cris , solemnise & proclame  
 Un si célèbre événement !

---

*N. B.* La fête du *Corbeau* ( dit-on ) se  
 solemnise encore dans quelques villages  
 du *Northumberland* ; & des mauvais  
 Plaisans Anglais prétendent que l'espèce  
 de croacement , ou d'articulation guttu-  
 rale que l'on remarque dans le langage  
 des naturels de ce pays , est une imita-  
 tion , passée de père en fils , de celui de  
 cet Oiseau si renommé chez eux.

*P. S.* l'Auteur du Manuscrit gothique  
 d'où nous avons tiré cette ancienne &

---

\* Le mariage , alors , n'étoit pas inrerdit aux Prêtres.



mémorable Légende , a négligé de nous apprendre ce que devint la repentante & intéressante *Emma*. Nous aurions pu supposer , pour satisfaire nos Lecteurs , & même avec assez de vraisemblance , qu'elle s'étoit , quelque mois après , retirée dans un Monastère. Mais ce qu'on doit aux monumens de la pieuse Antiquité , ne nous a pas permis d'ajouter la moindre conjecture à un Texte si respectable.



---

COMBIEN LES AUTEURS DRAMATIQUES  
SONT QUELQUEFOIS DANGEREUX.

SUR SHAKESPEARE.

A partir d'*Aristophane*, qui avoit rendu *Socrate* même ridicule aux yeux des *Athéniens*, on pourroit citer plus d'un autre exemple, tant chez les Anciens que chez les Modernes, d'Auteurs qui n'ont pas rougi de faire violence à l'Histoire, en la déguisant presque totalement, pour tourner les louanges dues à certains Personnages en traits satyriques, propres à flatter la malignité de leur Auditoire.

Le caractère que donne le fameux *Shakespeare* à Sire *John Falstaf*, dans plusieurs de ses Pièces \*, en est une

---

\* Dans les deux Tragédies de *Henri IV*, dans celles de *Henri V* & de *Henri VI*, pre-

preuve aussi cruelle qu'évidente. Il représente ce *Chevalier Baronet*, comme énormément replet, sottement amoureux, vain, poltron, ivrogne, vieux, & comme le corrupteur de la jeunesse du Roi *Henri V*, tandis qu'il étoit Prince de *Galles*. Déterminé enfin, sans qu'on ait jamais su pourquoi, à en faire un modèle de dérision & de mépris, on ne peut pourtant disconvenir que le Poëte a rempli son objet d'une façon aussi originale & aussi ingénieuse qu'inimitable.

Cependant, pour peu que l'on consulte les Historiens Anglais, on trouvera que ce même *Sir Falstaff* étoit un homme vraiment courageux, qui jouissoit d'un haut grade & d'une réputation supérieure dans l'armée; qu'il étoit Chevalier de l'Ordre de la Jarretière;

---

mière Partie; & sur-tout dans sa fameuse comédie *des Commères de Windsor*.

& que loin d'être aussi âgé que nous le peint le Poëte , avant que *Henri V* parvînt au trône , ce même *Sir Falstaf* avoit , au plus , trente-quatre ans.

Ainsi , la flétrissure qu'il a plu à *Shakespeare* de jeter sur la mémoire de ce Chevalier , ne peut être justifiée : car l'homme honnête & vertueux préférera toujours la vérité à la satyre , quelque piquante & enjouée qu'elle puisse être ; ainsi que le plaisir réel à celui que la fiction peut nous faire goûter au Théâtre.

Ajoutons à ceci , que les faits propres à réhabiliter la mémoire de *Sir John Falstaf* , sont consignés dans l'Histoire , au point de ne pouvoir être contestés.

Ce fut l'un des Généraux Anglais qui se signala le plus à la bataille d'*Azincourt* , & qui fit même prisonnier le Duc d'*Alençon* ; qui fit , en 1420 , le siège de *Montreau en Brie* , & qui , dans la septième année du règne de *Henri VI* , se signala en France par une action de

bravoure & de conduite, dont l'Histoire ancienne & moderne auroient peine à fournir de plus beaux exemples ; puisque , avec quinze cents soldats fatigués & mourans de faim , il en battit neuf ou dix mille qui l'attaquoient avec le plus grand avantage.

Tel étoit pourtant le guerrier estimable que *Shakespeare* ne cesse de nous présenter comme un vil bouffon , & comme un homme sans courage ! . . . Est-ce caprice de la part du Poëte ? Est-ce vengeance contre un homme qui vivoit . . . ans plus d'un siècle avant lui ? Est-ce pure méchanceté ? C'est ce que l'on auroit peine à imaginer. Mais ce que l'on conçoit encore moins , c'est qu'aucun des critiques de son tems n'ait réclamé contre le procédé de *Shakespeare*.



LE DÉNOUUMENT IMPRÉVU,

*Anecdote historique Anglaise.*

---

LE célèbre Historien *Burnet*\*, en revenant de visiter son Diocèse, pressé d'une opération qui n'exigeoit pas de

---

\* *Gilbert Burnet*, Evêque de *Salisbury*, né en 1643, mort en 1715, étoit savant, charitable & Pasteur vigilant. Il étoit regardé en Angleterre, comme *Bossuet* en France, quoiqu'il eût beaucoup moins de génie que le célèbre Evêque de *Meaux*. Son emportement contre l'Eglise Romaine a déshonoré sa plume. Cependant malgré son aversion pour Rome & sa doctrine, il ne négligea rien pour sauver la vie au Lord *Stafford*, ainsi qu'à plusieurs Catholiques, & ne fut jamais d'avis d'exclure le Duc d'*Yorck* (depuis *Jacques II*) du trône. Le Comte de *Rochester*, si fameux par la facilité, la malignité & les agrémens

témoin, fait arrêter son carrosse au coin d'un petit bois, ordonne au Cocher & à son monde d'avancer lentement, & se tapit derrière un buisson.

A peine y est-il entré, qu'un voleur, en lui montrant un pistolet, lui ordonne de se taire, demande la bourse, delà la montre; & finalement, trouvant l'habit du Prélat mieux étoffé que le sien, lui propose un échange, auquel l'éloquence redoutable du coquin ne permet pas de

---

de son génie, dont les mœurs & les sentimens étoient si licencieux, lui dut sa conversion, qui fut vraiment sincere.

L'Evêque de *Salisbury* a laissé beaucoup d'Ouvrages d'Histoire & de Controverse. Ceux du premier genre, que les Savans consultent encore, sont ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Grande Bretagne*, sous *Charles II* & *Jacques II*; son *Voyage de Suisse & d'Italie*; & son *Histoire de la Réformation de l'Eglise d'Angleterre*, dont nous avons des Traductions Françaises.

se refuser; & cela fait, disparoît comme un éclair.

L'Evêque, de son côté, craignant quelques fâcheuses réflexions de la part de cet homme, se hâte de se rajuster, & de crier au Cocher de l'attendre. Mais la voiture n'alloit pas moins, & le bon Prélat enrageoit d'autant.

Cependant son épouse\*, inquiète de ne pas voir revenir le Prélat, ordonne à un laquais d'en aller savoir la raison. » Madame, (répond-il) un homme » vient à nous, à toutes jambes; mais » ce ne peut être Mylord, car il n'est » pas habillé comme lui. » Sur quoi la Dame, ayant fait arrêter la voiture, l'Evêque arrive. Mais quelle surprise, à la vue de son accoutrement!.. Après

---

\* On fait que le célibat des Prêtres n'est point observé en Angleterre. Et le Héros de notre Histoire avoit déjà usé trois fois de la dispense.



avoir repris haleine , il raconte son aventure ; & sans penser qu'il a changé d'habit , voulant tirer son mouchoir de sa poche , la première chose qui lui tombe sous la main , c'est sa montre ! Il se fouille de nouveau : c'est sa tabatière & sa bourse ; & finalement un rouleau de cinquante *Guinées* !

» Puiffe-t-on me voler de même !



## RELATION

De la mort du Marquis de *Monaldeschi*,  
grand Ecuyer de la Reine *Christine*  
de *Suède*.

*Par le Révérend Père le Bel, Ministre  
de l'Ordre de la Sainte - Trinité,  
du Couvent de Fontainebleau, son  
Confesseur. Le 26 Novembre 1657 \*.*

---

**L'**EXÉCUTION du Marquis de *Monaldeschi*, grand Ecuyer de la Reine *Christine de Suède*, faite à *Fontainebleau*, dans la galerie des *Cerfs*, par

---

\* Cette Relation, qui porte un caractère de vérité auquel on auroit peine à se refuser, se trouve dans un petit volume, intitulé: *Recueil de Pièces curieuses servant à l'Histoire*, imprimé en 1664, à *Cologne*, chez *Jean du Châtel*, & qui n'est pas commun.

L'ordre & commandement de cette Reine même, a donné sujet à beaucoup d'esprits de mettre en contestation, si le Souverain, hors de ses Etats, a droit de faire punir ses domestiques de son autorité. Et quoique la considération que la France ait toujours eue pour l'alliance de *Suède* ait empêché que cette dispute ne se soit portée plus loin; le silence du Roi, en cette occasion, a fait voir que la Royauté étoit un caractère indélébile; que son pouvoir & son autorité accompagnoit par-tout la personne qui en avoit été revêtue; & qu'ainsi, en quelque endroit qu'elle se trouvât, elle conservoit toujours le droit de souveraineté sur tous ceux de sa suite, soit domestiques, soit autres qui ne sont point sujets du Prince dans les Etats duquel cet autre Prince est retiré.

Quoiqu'il en soit, & comme je n'ai pas le dessein de pénétrer dans cette question, ni la témérité d'en vouloir porter

un jugement décisif ; je me contenterai de rapporter fidèlement toutes les circonstances de cette action , pour laisser au Lecteur la liberté d'en juger.

Le 6 de novembre 1657, à neuf heures & un quart du matin, la Reine de *Suède* étant à *Fontainebleau* , logée à la conciergerie du Château , m'envoya querir par un de ses Valets de pied. Il me dit, qu'il avoit ordre de Sa Majesté de me mener parler à elle , en cas que je fusse le Supérieur du Couvent. Je lui répondis que je l'étois , & que j'allois partir avec lui pour savoir la volonté de *Sa Majesté Suédoise*.

Ainsi, sans chercher de compagnon, de crainte de faire attendre cette Reine, je suivis ce Valet de pied, jusqu'à l'antichambre. On m'y fit attendre quelques momens. A la fin le Valet de pied étant revenu, il me fit entrer dans la chambre de la Reine. Je la trouvai seule ; & lui ayant rendu mes respects

& mes foumiffions très-humbles , je lui demandai ce que *Sa Majesté* défireoit de moi , fon très-humble ferviteur. Elle me dit que , pour parler avec plus de liberté , j'euffe à la fuivre. Et étant entrée dans la galerie *des Cerfs* , elle me demanda fi elle ne m'avoit jamais parlé ? Je lui répondis que j'avois eu l'honneur de faire la révérence à *Sa Majesté* , de l'affurer de mes très-humbles obéiffances , qu'elle avoit eu la bonté de m'en remercier , & non autres chofes. Sur quoi cette Reine me dit que je portois un habit qui l'obligeoit à fe fier en moi , & me fit promettre , fous le fceau de la Confeflion de Gardien , de tenir le fecret qu'elle m'alloit découvrir.

Je fis réponfe à *Sa Majesté* , qu'en matière de fecrets , j'étois naturellement aveugle & muet ; & que l'étant à l'égard de toutes fortes de perfonnes , à plus forte raifon je devois l'être pour une

Princesse comme elle ; & j'ajoutai que l'Écriture Sainte dit que : *sacramentum Regis abscondere bonum est.*

Après cette requête , elle me chargea d'un paquet de papiers , cacheté en trois endroits , sans aucune souscription ; & me commanda de le lui rendre en présence de qui elle me le demanderoit : ce que je promis à *Sa Majesté Suedoise.* Elle me recommanda ensuite de bien observer le tems , le jour , l'heure & le lieu qu'elle me donnoit ce paquet ; & je laissai cette Reine dans la galerie.

Le samedi , dixième jour du même mois de novembre , à une heure après midi , la Reine de *Suède* m'envoya querir par un de ses Valets de chambre ; lequel m'ayant dit que *Sa Majesté* me demandoit , j'entrai dans un cabinet pour prendre ce dont elle m'avoit chargé , dans la pensée que j'eus qu'elle m'envoyoit querir pour le lui rendre. Je suivis ce Valet de chambre , lequel

m'ayant mené par la porte du donjon , me fit entrer dans la galerie *des Cerfs* ; & aussi-tôt que nous fûmes entrés , il ferma la porte avec tant d'empressement , que j'en fus un peu étonné. Ayant apperçu , vers le milieu de la galerie , la Reine qui parloit à un de sa suite , qu'on appelloit *le Marquis* ( j'ai su depuis que c'étoit le Marquis de *Monaldeschi* ) je m'approchai de cette Princesse , après lui avoir fait la révérence.

Elle me demanda , d'un ton de voix assez haut , en la présence du Marquis & de trois autres hommes qui y étoient , le paquet qu'elle m'avoit confié. Deux des trois étoient éloignés de la Reine , de quatre pas , & le troisième \* assez près de *Sa Majesté*. Elle me parla en ces termes : « Mon père , rendez-moi » le paquet que je vous ai donné ? »

---

\* Son Capitaine des Gardes.

Je m'approchai , & le lui présentai. *Sa Majesté* l'ayant pris & considéré quelque tems , l'ouvrit , & prit les lettres & écrits qui étoient dedans. Elle les fit voir & lire à ce Marquis , lui demandant , d'une voix grave & d'un port assuré , s'il les connoissoit bien ? Ce Marquis les dénia , mais en pâissant. « Ne voulez-vous pas reconnoître ces lettres & ces écrits ? (lui dit-elle.)

N'étant , à la vérité , que des copies , que cette Reine elle-même avoit transcrites ; *Sa Majesté* ayant laissé songer quelque - tems ledit Marquis sur ces mêmes copies , tira de dessus elle les originaux , & les lui montrant , l'appella *traître* , & lui fit avouer son écriture & son seing. Elle l'interrogea plusieurs fois , à quoi le Marquis s'excusant , répondoit du mieux qu'il pouvoit , rejetant la faute sur diverses personnes. Enfin , il se jetta aux pieds de cette Reine , lui demandant pardon ; & en



même - tems les trois hommes , qui étoient là présens , tirèrent leurs épées hors du fourreau. Alors il se leva , tira la Reine tantôt dans un coin de la galerie, & tantôt à un autre , la suppliant toujours de l'entendre & de le recevoir dans ses excuses. *Sa Majesté* ne lui dénia jamais rien , mais l'écouta avec une grande patience , sans que jamais elle témoignât la moindre importunité , ni aucun signe de colère. Aussi , se tournant vers moi , lorsqu'il la pressoit le plus de l'écouter & de l'entendre patiemment : « Mon » Père , ( me dit-elle ) voyez & soyez » témoin ( approchant du Marquis & appuyée sur un petit bâton d'ébène , à poignée ronde ) « que je ne projette » rien contre cet homme , & que je » donne à ce traître , à ce perfide , » tout le tems qu'il veut , & plus qu'il » n'en sauroit désirer d'une personne » offensée , pour se justifier , *s'il le* » peut ? »

Le Marquis enfin , pressé par cette Reine , lui donna des papiers & deux ou trois petites clefs liées ensemble , qu'il tira de sa poche , de laquelle il tomba deux ou trois petites pièces d'argent. Et après une heure au plus de conférence , ne contentant pas cette Reine par ses réponses , *Sa Majesté* s'approcha un peu de moi , & me dit , d'une voix assez élevée , mais grave & modérée : « Mon Père , je me retire , » & vous laisse cet homme ; disposez le » à la mort , & prenez soin de son » âme. »

Quand cet arrêt eût été prononcé contre moi , je n'aurois pas eu plus de frayeur. Et à ces terribles mots , le Marquis , se jettant à ses pieds , & moi de même , en lui demandant pardon pour ce pauvre homme , elle me dit : « Qu'elle ne le pouvoit pas : que ce » traître étoit plus coupable que ceux » qui sont condamnés à *la rouë*. Qu'il

» favoit bien qu'elle lui avoit comuni-  
» qué , comme à un fidèle sujet , ses  
» affaires les plus importantes & ses  
» plus secrettes pensées. Outre qu'elle  
» ne lui vouloit point reprocher tous  
» les biens qu'elle lui avoit faits , qui  
» excédoient ceux qu'elle eût pu faire  
» à un frère , l'ayant toujours regardé  
» comme tel ; & que sa conscience  
» seule lui devoit servir de bourreau. »

Après ces mots , *Sa Majesté* se retirant , me laissa avec ces trois hommes qui avoient toujours l'épée nue , dans le dessein d'achever cette exécution.

Après que *Sa Majesté* fut sortie , le Marquis se jetta à mes pieds , & me conjura , avec instance , d'aller auprès de la Reine , pour tâcher d'obtenir son pardon. Cependant ces trois hommes le pressoient vivement de se confesser , avec l'épée contre les reins , sans pourtant le toucher ; & moi , avec les larmes à l'œil , je l'exhortois à demander par-

don à Dieu. Alors le chef des trois partit pour aller vers *Sa Majesté* lui demander pardon, & implorer sa miséricorde pour le pauvre Marquis. Lequel revenant triste de ce que sa maîtresse lui avoit commandé de *le dépêcher*, lui dit, en pleurant : « Marquis, songez » à Dieu & à votre âme ; il faut » mourir ! »

A ces paroles, comme hors de lui-même, le Marquis se jette une seconde fois à mes pieds, me conjurant de retourner encore une fois vers la Reine, pour tenter la voie du pardon & de la grace. Ce que je fis.

Et ayant trouvé seule *Sa Majesté* dans sa chambre, avec un visage serein & sans aucune émotion ; je m'approchai d'elle, me laissant tomber à ses pieds, les larmes aux yeux & les sanglots au cœur. Je la suppliai, par les douleurs & les plaies de *Jesus-Christ*, de faire miséricorde & grace à ce pauvre Marquis.

Elle me témoigna être fâchée de ne me pouvoir accorder ma demande , après la cruauté & la perfidie que ce malheureux lui avoit voulu faire endurer en sa personne : après quoi il ne devoit jamais espérer ni remission ni grace ; & me dit que l'on en avoit envoyé plusieurs sur la roue , qui ne l'avoient pas tant mérité que ce traître.

Voyant que je ne pouvois rien gagner par mes prières sur l'esprit de cette Reine , je pris la liberté de lui représenter qu'elle étoit dans la maison du Roi de France ; qu'elle prît bien garde à ce qu'elle alloit faire exécuter , & si le Roi le trouveroit bon. Sur quoi *Sa Majesté* me répondit : « Qu'elle avoit » cette justice auprès de l'autel ; & » qu'elle prenoit Dieu à témoin , si elle » en vouloit à la personne de ce Mar- » quis ; & si elle n'avoit pas déposé » toute haine , ne s'en prenant qu'à son » crime & à sa trahison , qui n'auroient

» jamais de pareils , & qui touchoient  
 » tout le monde : outre que le Roi de  
 » France ne la logeoit pas dans sa mai-  
 » son comme captive réfugiée ; qu'elle  
 » étoit maîtresse de ses volontés , pour  
 » rendre & faire justice à ses domesti-  
 » ques , en tous lieux & en tous tems ,  
 » & qu'elle ne devoit répondre de ses  
 » actions qu'à Dieu seul ; ajoutant ,  
 » que ce qu'elle faisoit n'étoit pas sans  
 » exemple. »

Et quoique je repartisse à cette Reine ,  
 qu'il y avoit quelques différences ; que  
 si les Rois avoient fait des choses sem-  
 blables , ç'avoit été chez eux , & non  
 ailleurs.

Mais je n'eus pas sitôt dit ces paroles ,  
 que je m'en repentis , craignant de  
 l'avoir trop pressée. Sur quoi je lui dis  
 encore : Madame , par l'honneur &  
 l'estime que vous vous êtes acquises en  
 France , & par l'espérance qu'ont tous  
 les bons François de votre négociation ,

je supplie très-humblement *Votre Majesté* d'éviter que cette action (quoique à l'égard de *Votre Majesté*, Madame, elle soit de justice) ne passe néanmoins dans l'esprit des hommes pour violente & pour précipitée. Faites plutôt encore un acte généreux de miséricorde envers ce pauvre Marquis : ou du moins mettez-le entre les mains de la justice du Roi, & lui faites faire son procès dans les formes requises. Vous en aurez toute la satisfaction, & conserverez, Madame, par ce moyen, le titre d'Admirable, que vous portez en toutes vos actions parmi tous les hommes.

« Quoi, mon Père ! (me dit cette  
» Reine) moi, en qui doit résider la  
» justice absolue & souveraine sur mes  
» sujets, me voir réduite à solliciter  
» contre un traître domestique, dont  
» les preuves de son crime & de sa  
» perfidie sont en ma puissance, écrites  
» & signées de sa propre main ? . . . .

» Non , non , mon Père : je le ferai  
 » favoir au Roi. Retournez & ayez soin  
 » de son âme ; je ne puis , en conscience,  
 » accorder ce que vous demandez. »

Et ainsi me renvoya. Je compris pourtant , au changement de sa voix en ces dernières paroles , que si cette Reine eût pu différer l'action & changer de lieu , qu'elle l'eût fait indubitablement ; mais que l'affaire étoit trop avancée pour prendre une autre résolution , sans se mettre en danger de laisser échapper ce Marquis , & peut-être mettre sa propre vie au hasard.

Dans ces extrêmités , je ne savois que faire , ni à quoi me résoudre. De sortir , je ne pouvois ; & quand je l'aurois pu , je me voyois engagé par un désir de charité & de conscience , à secourir ce Marquis , pour le disposer à bien mourir.

Je rentrai donc enfin dans la galerie , en embrassant ce pauvre malheureux , qui



se baignoit en ses larmes. Je l'exhortai dans les meilleurs termes & les plus pressans qu'il me fut possible & qu'il plût à Dieu de m'inspirer , de se résoudre à la mort , & de songer à sa conscience , puisqu'il n'y avoit plus dans ce monde d'espérance de vie pour lui ; & qu'offrant & souffrant sa mort pour la justice , il devoit en Dieu seul jeter ses espérances pour l'éternité , où il trouveroit ses consolations.

A cette triste nouvelle , après avoir jetté deux ou trois grands cris , il se mit à genoux à mes pieds , m'étant assis sur un des bancs de la galerie , & commença sa confession. Mais l'ayant fort avancée , il se releva , tout-à-coup , en poussant des cris douloureux. Je parvins à le remettre , & lui fis faire des actes de foi , en renonçant à toutes pensées contraires. Alors il acheva sa confession , en Latin , François & Italien , ainsi qu'il pouvoit mieux

s'expliquer , dans le trouble où il étoit.

L'Aumônier de la Reine arriva, comme je l'interrogeois sur un doute. Dès que le Marquis l'apperçut , il courut à lui, fans attendre l'absolution, espérant encore grace de sa faveur.

Ils parlèrent bas long-tems ensemble , se tenant les mains , & retirés en un coin de la galerie. Leur conférence finie , l'Aumônier sortit , & emmena avec lui le chef des trois , commis pour l'exécution. Peu de momens après , l'Aumônier étant demeuré dehors , l'autre revint seul , & lui dit : « Marquis , » demande pardon à Dieu ; il faut mourir : ès-tu confessé ? . . » Et lui disant ces mots , le presse contre la muraille du bout de la galerie , où est la peinture de *Saint - Germain* ; & je ne me pus si bien détourner , que je ne visse qu'il lui porta un coup dans l'estomac , du côté droit ; & que le Marquis , le voulant parer , prit l'épée de la main droite ,

dont l'autre , en la retirant , lui coupa trois doigts , & l'épée demeura faussée. Pour lors , il dit à un autre : « qu'il étoit armé en dessous : » comme en effet , il avoit une cotte de maille , qui pesoit neuf à dix livres. Et le même , à l'instant , redoubla le coup dans le visage ; après lequel le Marquis cria : « Mon » Père ! mon Père !..

Je m'approchai de lui , & les autres se retirèrent un peu à quartier. Le Marquis , un genoux en terre , demanda pardon à Dieu , & me dit encore quelques choses , où je lui donnai l'absolution , avec la pénitence de souffrir la mort patiemment pour ses péchés , & de pardonner à tous ceux qui le faisoient mourir. Laquelle reçue , il se jeta sur le carreau , & en tombant , un autre lui donna un coup sur le haut de la tête , qui lui emporta des os.

Le Marquis étant sur le ventre , faisoit signe , & marquoit qu'on lui coupât

le col, & le même lui donna deux ou trois coups sur le col sans lui faire grand mal, parce que la cotte de maille, qui étoit montée avec le col du pourpoint, para & empêcha la force des coups. Cependant je l'exhortois de se souvenir de Dieu & d'endurer avec patience pour la remission de ses péchés. Sur quoi le chef m'ayant demandé, s'il ne le feroit pas achever, je le rembarrai rudement, en lui disant que je n'avois pas de conseils à lui donner là-dessus ; que je demandois sa vie, & non pas sa mort. Sur quoi il me demanda pardon, en confessant d'avoir eu tort de m'avoir fait une telle demande.

Sur ce discours, le pauvre Marquis, qui n'attendoit qu'un dernier coup, entendant ouvrir la porte, reprit courage, se retourna, & voyant que c'étoit l'Aumônier qui entroit, il se traîna du mieux qu'il pût, s'appuyant contre le

lambris de la galerie , & demanda à lui parler. L'Aumônier passa à la gauche de ce Marquis , moi étant à la droite ; & le Marquis se tournant vers l'Aumônier , en joignant les mains , lui dit tout bas quelque chose , comme se confessant. Après quoi l'Aumônier lui dit : « de-  
» mandez pardon à Dieu ; » & après m'en avoir demandé permission , il lui donna l'absolution. Il me dit ensuite de demeurer auprès du Marquis , & qu'il s'en retournoit vers la Reine.

Au même instant , celui qui avoit frappé sur le col dudit Marquis , & qui étoit près de l'Aumônier à sa gauche , lui perça la gorge d'une épée assez longue & étroite , duquel coup le Marquis tomba sur le côté droit , & ne parla plus , mais demeura plus d'un quart-d'heure à respirer , durant lequel je lui criois & l'exhortois de mon mieux. Et ainsi , ayant perdu son sang , il finit

sa vie , à trois heures & trois quarts après midi \*.

Je lui dis le *Deprofundis* , avec l'Oraison ; & après , le chef des trois lui remua un bras & une jambe , déboutonna son haut-de-chauffe & son caleçon , fouilla dans son gousset , & ne trouva rien , sinon en sa poche un petit livre d'*Heures de la Vierge* , & un petit couteau. Après quoi ils partirent tous les trois , & moi après pour recevoir les ordres de *Sa Majesté*.

Cette Reine , assurée de la mort dudit Marquis , témoigna du regret d'avoir été obligée de faire faire cette exécution. Mais qu'il étoit de justice de le faire pour son crime & sa trahison ; & qu'elle prioit Dieu de lui pardonner.

Elle me commanda d'avoir soin de le faire enlever delà , de l'enterrer , &

---

\* Ainsi le supplice de ce malheureux a duré à peu près trois heures.

& me dit qu'elle vouloit faire dire plusieurs Messes pour son âme.

Je fis faire une bière , & la fis mettre dans un tombereau , à cause de la pesanteur du corps , de la brune , & du mauvais chemin ; puis la fis conduire à la Paroisse , par mon Vicaire & Chapelain , assisté de trois hommes , avec ordre de l'enterrer dans l'Eglise , près du bénitier. Ce qui fut fait & exécuté à cinq heures trois quarts du soir , le lundi , 12 novembre.

Cette Reine envoya cent livres par deux de ses Valets de chambre , au Couvent , pour prier Dieu pour le repos de l'âme dudit Marquis ; duquel , le mardi , treizième dudit mois , on publia le service par le son des cloches , qui fut célébré le mercredi quatorze , avec toute solemnité & dévotion , dans l'Eglise paroissiale d'Avon , où ce Marquis est enterré. Et continuâmes un *Credo* & les Messes que cette Reine

avoit ordonnées , pour supplier la bonté divine , qu'il lui plaise mettre l'âme de ce pauvre défunt dans son Paradis.

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR.

---

ON a dit & écrit dans le tems , que *Monaldeschi* fut accusé d'avoir composé secrettement un Libelle contre sa Souveraine , où il dévoiloit ses intrigues galantes ; *Christine* , charmée d'avoir trouvé cette occasion de se défaire d'un amant qu'elle n'aimoit plus , l'avoit fait traîner à ses pieds ; & que l'ayant interrogé & confondu , elle avoit ordonné au Capitaine de ses Gardes & à deux nouveaux Favoris , d'égorger le coupable. Que le malheureux Marquis , après une vaine défense , étoit enfin tombé sous ses bourreaux ; & que la Reine , qui le croyoit mort , s'en étoit appro-



ché, l'avoit contemplé & insulté. Que *Monaldeschi*, à cette voix, s'étant réveillé, & ayant tendu les bras vers elle : « Quoi ! s'écria-t-elle, tu respires » encore ? » Que les affassins l'ayant achevé, & traîné de nouveau aux pieds de *Christine* : « Non, (ajouta-t-elle) » non, ma fureur n'est point satisfaite. » Apprends, traître, que cette main, » qui versa tant de bienfaits sur toi, te » frappe le dernier coup, &c. »

Sur quoi l'on fit cette Epigramme latine, dont voici la traduction :

En punissant, dans ta fureur,  
Un Amant indiscret, qui devient ta victime,  
Cruelle Reine ! par ce crime,  
L'un perd la vie, & l'autre perd l'honneur.

Mais comment accorder tout ceci avec la lettre que l'on vient de lire ?.. N'est-il pas croyable que l'horreur qu'inspira l'atrocité de cette vengeance à une nation dont les mœurs plus tolé-

rantes ne pouvoient en être que très-révoltées , a produit tout naturellement ces exagérations , & les a accréditées dans le public ? A moins qu'on ne suppose , pour les justifier , que la relation du Père *le Bel* , n'ait été un Ouvrage de commande de la part de cette Souveraine , auquel ce Religieux n'a pu se refuser , soit par intérêt , soit par la crainte des conséquences.

Et voilà comme l'histoire , souvent la plus vraie , offre presque toujours quelque chose , ou de douteux , ou de louche , aux yeux de la critique !

On ne fera peut-être pas fâché , que pour terminer cet article , nous rapportions ici la Lettre , aussi curieuse que piquante , qu'écrivit sur ce sujet *Christine* , au Cardinal *Mazarin* , en répondant à celle dans laquelle il lui mandoit :  
 « qu'une action si horrible devoit éloi-  
 » gner pour toujours *Sa Majesté* de la  
 » Cour de *LOUIS* , qui en étoit révolté ,

» ainsi que lui-même & tous les gens  
» de bien. »

MONSIEUR *MAZARIN*,

CEUX qui vous ont appris le détail de la mort de *Monaldeschi*, mon Ecuyer, s'étoient très-mal informés.

Je trouve fort étrange que vous commettiez tant de gens pour vous éclaircir de la vérité du fait. Votre procédé ne devoit pourtant point m'étonner, tout fou qu'il est. Mais je n'aurois jamais cru que ni vous, ni votre jeune Maître orgueilleux, eussiez osé m'en témoigner le moindre ressentiment.

Apprenez, tous tant que vous êtes, Valets & Maîtres, Petits & Grands, qu'il m'a plu d'agir ainsi. Que je ne dois, ni ne veux rendre compte de mes actions à qui ce soit, sur-tout à des fanfarons de votre sorte.

Vous jouez un singulier personnage,

pour un homme de votre rang ! Mais quelques raisons qui vous aient déterminé à m'écrire , j'en fais trop peu de cas pour m'en intriguer un seul instant.

Je veux que vous sachiez & que vous disiez à qui voudra l'entendre : que *Christine* se soucie peu de votre Cour , & encore moins de vous. Que pour me venger , je n'ai pas besoin d'avoir recours à votre formidable puissance. Mon honneur l'a voulu ainsi : ma volonté est une loi , que vous devez respecter. Vous taire , est votre devoir ; & bien des gens , que je n'estime pas plus que vous , feroient très-bien d'apprendre ce qu'ils doivent à leurs égaux , avant que de faire plus de bruit qu'il ne convient.

Sachez enfin , *Mons le Cardinal* , que *Christine* est Reine par-tout où elle est ; & qu'en quelque lieu qu'il lui plaise d'habiter , les hommes , quelques fourbes

qu'ils soient, vaudront encore mieux que vous & vos affidés.

Le Prince *de Condé* avoit bien raison de s'écrier, lorsque vous le reteniez prisonnier inhumainement à *Vincennes* :  
« Ce vieux Renard , qui jusqu'ici a  
» trompé Dieu & le Diable , ne se  
» laissera jamais d'outrager les bons Ser-  
» viteurs de l'État , à moins que le  
» Parlement ne congédie ou ne punisse  
» sévèrement cet illustrissime faquin de  
» *Piscina*. »

Croyez-moi donc , *Jules* , comportez-vous de manière à mériter ma bienveillance : c'est à quoi vous ne sauriez trop vous étudier. Dieu vous préserve d'aventurer jamais le moindre propos indiscret sur ma personne ! Quoique au bout du monde , je serai instruite de vos menées. J'ai des amis & des Courtisans à mon service , qui sont aussi adroits & aussi surveillans que les vôtres, quoique moins bien soudoyés.

ON sent qu'après une missive de cette espèce, la Reine de *Suède* ne tarda guères à quitter la France.

Quelques personnes ont prétendu que le Père *le Bel*, qui avoit lu les lettres infamantes que *Monaldeschi* avoit écrites contre cette Reine, avoua que l'amour & la jalousie avoient porté ce Favori à diffamer sa Souveraine, pour plaire à une Dame de Rome, qu'il aimoit éperdument. Un jeune Cardinal, ennemi de *Monaldeschi*, & Favori de *Christine*, découvrit ce mystère galant, & envoya à cette Princesse les lettres de son Ecuyer, qu'il avoit surprises entre les mains de *Monaldeschi*; ce qui déterminâ *Christine* à se venger si cruellement.

Les différens jugemens portés sur cette fameuse Reine, fourniroient matière à plus d'un volume: c'est probablement ce qui a empêché jusqu'à présent que quelqu'un entreprît de nous donner son histoire, qui, si elle étoit

bien faite , seroit vraiment intéressante :

Les inégalités de sa conduite , de son humeur & de ses goûts , ont fait dire à *M. d'Alembert* : « Le peu de décence » qu'elle mit dans ses actions ; le peu » d'avantages qu'elle tira de ses con- » noissances & de son esprit , pour » rendre les hommes heureux ; sa fierté » souvent déplacée ; ses discours équi- » voques sur la Religion qu'elle avoit » quittée , & sur celle qu'elle avoit » embrassée ; enfin la vie , pour ainsi » dire , errante qu'elle a menée parmi » des Etrangers qui ne l'aimoient pas : » tout cela justifie plus qu'elle ne l'a » cru la briéveté de son Epitaphe : *Vixit* » *Christina* , *Ann.* 72.

L'Editeur de ce Recueil a essayé de la peindre dans la suivante \* :

---

\* Qui se trouve dans le Recueil , déjà cité , en trois volumes in-12 , & qui se vend chez *Barrois l'aîné* , quai des Augustins.

Ici gît, qui, légère & vaine,  
 Fille du plus grand Roi du Nord,  
 En abdiquant, se croyant plus que Reine,  
 Toujours dans ses vœux incertaine,  
 Ne put fixer son cœur, son culte, ni son sort :

Femme à la fois tendre & barbare,  
 Singulière par vanité :  
 Dans ses goûts, absurde & bizarre,  
 Et docte sans sagacité.  
 Esclave enfin d'un mauvais Prêtre\*,  
*Christine*, qui vouloit tout être,  
 De tout ce qu'elle crut paraître,  
 Finit par n'avoir rien été !

---

\* Le Cardinal *Azolini*.





---

---

**F R A G M E N T**

D'UNE ANCIENNE CHRONIQUE  
ESPAGNOLLE \*.

---

**D**ON PÈDRE, Comte de *Barcelonne*, qui fut septième Roi d'*Arragon*, eut en mariage Dame *Marie*, fille du Comte de *Mont-Pélulin*, nepveu de l'Empereur de *Constantinople*, assez belle & honneste. Ce néantmoins le Roy s'estoit fort adonné aux autres femmes, & n'aimoit gueres la Royne, & ne luy faisoit telle compagnie qu'il estoit tenu faire : dont elle se contristoit fort, pource que le Roy n'avoit aucun enfant

---

\* Nous avons cru ne devoir point toucher au style de l'ancien Traducteur, dans la crainte d'en altérer la naïve simplicité.

à lui succéder au Royaume. Par quoy , avec l'ayde d'un sien Chambellan , qui (peut-estre en telles affaires avoit déjà servi son Maistre ) trouva moyen que sous le nom d'une des Favorites , il l'introduisît à coucher une nuit avec le Roy. Où estant avec luy secrettement conjointe , & sentant que le jour approchoit , il voulut , pour son honneur , la faire retirer. Mais elle lui dit : « M  
 » Seigneur & mari , je ne suis pas celle  
 » que vous pensez : ains sâchez que  
 » vous avez eu cette nuit votre femme  
 » auprès de vous. Faites-moi endurer  
 » tel mal qu'il vous plaira ; si est-ce  
 » que je ne bougeray d'icy , ni de votre  
 » présence , jusqu'à ce que quelque  
 » homme digne de foy soit témoin ,  
 » que cette nuit j'ay couché avec  
 » vous : afin que si Dieu me fait la  
 » grace que j'aye de vous le fruit  
 » que je desire , le monde sache qu'il  
 » est vostre. »

Le Roy, voyant l'honneste tromperie de sa femme, fut content, & fit venir deux de ses Gentilshommes pour tesmoins de cette vérité. Si plut à Dieu que, à tems convenable, la Royne se sentit grosse; & au bout du terme enfanta un fils, le premier jour de février de 1196. Lequel, fitost qu'il fut né, la mere fit porter à l'Eglise, & (fait digne de mémoire!) tout ainsi que ceulx qui le portoient dans ladicte Eglise y entrèrent, le hazard voulut que les Prestres chantoient *Te Deum laudamus*. Et delà qu'estant porté (suivant la coustume) dans une autre Eglise, le mesme hazard voulut que ies Prestres commençoient le Psalme *Benedictus Dominus Deus Israël*, ce qui estoit grand prognostication & bonne espérance de la grand bonté qui devoit estre un jour en cet Enfançon. Et ne sachant le pere, ni la mere, quel nom ils lui debvoient donner, firent allumer

douze torches esgales , portant chacune le nom d'ung Apoftre , avec délibération que le nom de la torche quy premiere faudroit , feroit donné à l'enfant. La premiere quy faillit , fut celle *Sainã-Jacques* : Par ainfi on le nomma *James*, pource que c'est le nom que les *Arragonnois* donnent à cet Apoftre.

Il fut Prince excellent , & de bon gouvernement en paix & en guerre ; fit cruelle invafion aux Maures , & eftoit fort libéral aux Soldats , qui le fervoient bien. Il conquit l'ifle *Minorque* fur les *Sarrasins* , contre lefquels il eut de grandes batailles , & fit grand nombre de conquettes. Il eut plufieurs enfans , tant fils que filles , auxquels , pendant fa vie , il donna grands biens & Eftats. Il vefquit foixante-douze ans , & mourut catholiquement. A fa mort , il prit l'habit de Moine , renonçant au Sceptre Royal , avec propos délibéré , s'il efchappoit de cette maladie , d'em-

ployer le reste de son aage au service de Dieu. Mais renforçant son mal d'heure à autre, il mourut en la ville de *Valence*, en l'an 1266, au commencement du mois d'Aouft.



CONVERSATION  
INTÉRESSANTE\*;  
ENTRE *MOLIERE*  
ET SON AMI *CHAPELLE*\*\*.

---

CE créateur de la bonne Comédie ,  
ce Philosophe aussi profond qu'enjoué ,  
cet homme unique enfin , dont le talent  
suprême a fait tant d'honneur à la  
France , après avoir pardonné plusieurs  
écarts devenus trop publics , à une

---

\* *Tirée d'un petit Livre , devenu très-rare ,  
intitulé : LES INTRIGUES AMOUREUSES DE  
M.\*\*\* (Molière) ET DE SON EPOUSE , à  
Dombes , 1690 , in-12.*

\*\* *Fils naturel de FRANÇOIS LUILLIER ,  
Conseiller au Parlement , connu par des  
Poésies légères , aussi originales qu'agréables.*

H iv

épouse qu'il avoit encore la foiblesse d'aimer ; enfin , trop cruellement vaincu des vices d'un cœur gâté par les exemples qu'elle avoit reçus de sa mère , avoit enfin pris le parti de se séparer amiablement d'avec elle.

Un jour que se livrant , dans son jardin d'*Auteuil* , aux regrets involontaires que lui inspiroit cette rupture ; arrive son ami *Chapelle* \* , qui le trou-

---

\* *On fait ses liaisons intimes avec MO-LIERE , RACINE , BOILEAU , LA FONTAINE , & tous les autres Ecrivains distingués de son tems. C'est en partant delà , que l'Editeur , dans son RECUEIL D'EPITAPHES , a dit de lui :*

A ses plaisirs toujours fidelle ;  
 Ci gît l'ingénieux *Chapelle* ,  
 Le plus aimable débauché  
 Que jamais ait produit la France ,  
 Et qui ne connut de Pêché ,  
 Que celui de la Tempérance.

*Cet aimable Epicurien vécut sans engage-*

vant plus sombre que de coutume, & lui en ayant demandé la cause ; *Molière*, qui avoit quelque honte de se sentir si peu de fermeté contre un malheur si fort à la mode, résista autant qu'il put aux instances de son ami. Mais comme il étoit alors dans une de ces plénitudes de cœur si connues par les gens qui ont aimé, il céda à l'envie de se soulager, & avoua de bonne-foi que la manière dont il étoit forcé d'en user avec sa femme, étoit la cause de cet abattement où il le voyoit.

*Chapelle* débuta par le railler sur ce qu'un homme comme lui, qui savoit si bien peindre les foiblesses des autres, tomboit précisément dans celle qu'il frondoit si bien tous les jours, en lui faisant observer que la plus ridicule de

---

*mens, content de huit mille livres de rente viagère, & mourut à Paris, en 1686, âgé d'environ soixante-dix ans.*



toutes , étoit d'aimer encore une femme qui répondoit si mal à la tendresse qu'on avoit pour elle. Quant à moi , ( ajouta-t-il ) si j'avois le malheur de me trouver en pareil cas , & sur-tout aussi convaincu qu'elle accordât ce qu'elle me devoit exclusivement , à d'autres ; j'avoue , mon cher ami , que le mépris qu'elle m'inspireroit , me guériroit infailliblement d'une passion dont j'aurois trop à rougir , même à mes propres yeux. Ajoutons à ceci , mon ami , que vous avez un avantage qui vous manqueroit s'il s'agissoit d'une Maîtresse ; puisque la vengeance , si légitime pour un cœur outragé , peut vous consoler , en la faisant enfermer , de tous les chagrins dont elle empoisonne vos jours \*.

---

\* Nous avons cru , dans ce qui va suivre , ne devoir rien changer aux expressions du Dialogue , ne fût que pour montrer ce que le courant d'un siècle peut apporter de diffé-

*Molière*, après avoir écouté quelques instans *Chapelle*, avec tranquillité, l'interrompit, tout-à-coup, par cette question : — Fûtes-vous jamais amoureux, mon ami ? — Oui : mais comme un homme de bon sens doit l'être. — Vous n'avez donc encore rien aimé : vous avez pris la figure de l'Amour pour l'Amour même. Je ne vous rapporterai point un grand nombre d'exemples du pouvoir de cette passion ; je vous ferai seulement un fidèle récit de ce qui m'arrive, pour vous prouver combien on est peu maître de soi-même, quand elle a une fois pris sur nous un certain ascendant, que le tempérament lui donne d'ordinaire.

Pour vous répondre donc sur cette connoissance parfaite que vous dites que

---

rence dans le style d'une nation dont la langue étoit regardée comme irrévocablement fixée.

j'ai du cœur de l'homme , par les portraits que j'en expose tous les jours ; je demeure d'accord que je me suis étudié autant que je l'ai pu à connoître ses foibleſſes. Mais ſi cette connoiſſance m'a appris qu'on pouvoit fuir le péril , mon expérience ne m'a que trop prouvé qu'il eſt impoſſible de l'éviter. Je ſuis né tendre ; & croyant , en conſéquence , que mes efforts pourroient inſpirer à mon épouſe des ſentimens que le tems ne pourroit altérer , je n'ai rien négligé pour y parvenir . . . Elle étoit ſi jeune encore lors que je l'épouſai , que je ne m'apperçus nullement de ſes méchantes nclinations. Auſſi le mariage ne rallentit-il point mes empreſſemens & mes ſoins pour lui plaire. Mais ſon indifférence me convainquit bientôt que ce qu'elle ſentoit pour moi étoit bien éloigné d'être ce que j'aurois ſouhaité pour être heureux ! Il eſt vrai que cet excès de délicateſſe ( car l'amour-propre , ſans

doute, me suggéra cette idée) me sembla viser au ridicule dans un mari; & que, dès-lors, je n'attribuai qu'à sa jeunesse & sa froideur naturelle, son peu de tendresse pour moi. Mais l'extravagance de sa passion pour le Comte de *Guiche*, ne tarda pas à me tirer, & bien douloureusement pour moi, de cette erreur!

Que ne fis-je point, alors, mon ami, pour me vaincre moi-même?... Après mille combats entre ce qu'exigeoit l'honneur & le fatal penchant qui m'entraînoit toujours vers elle, j'eus le mortel chagrin de voir, qu'une coquette sans beauté, qui ne doit le peu d'esprit qu'on lui connoît qu'à l'éducation que je lui ai donnée, détruisoit en un instant toute ma Philosophie; que sa présence seule me faisoit oublier toutes mes résolutions; que quatre mots d'excuse de sa part, me convainquoient si bien de l'injustice de mes soupçons, que je finissois par la supplier de me pardonner

les torts de mon trop de crédulité. . . .  
Tant de bonté , pour ne pas dire tant  
d'aveuglement de ma part , ne l'ayant  
pourtant point changée , je me déter-  
minai finalement à ne vivre désormais  
avec elle , que comme si elle n'eût point  
été ma femme.

Mais si vous saviez , si vous soupçon-  
niez seulement ce que je souffre , ( &  
sans oser m'en plaindre ! ) je vous ver-  
rois , mon cher ami , quelque insensible  
que vous paroissiez être à des malheurs  
de cette espèce ; je vous verrois , dis-je ,  
avoir pitié de moi . . . Apprenez même ,  
que ma passion pour elle est aujourd'hui  
parvenue au point d'entrer avec une  
espèce de compassion dans ses intérêts !  
Qu'en voyant combien il m'est impossi-  
ble de vaincre mon penchant pour elle ,  
je cherche à me persuader qu'en faisant  
de son côté les mêmes efforts pour  
surmonter le goût qu'elle a pour la  
coquetterie , elle est peut-être à plaindre

autant que je le suis moi-même ! . . . .  
C'est le comble de la démence , me direz-vous ? Mais tel est mon malheur : je ne vois rien , mon ami , qui n'ait quelque rapport avec elle ; mon âme en est tellement occupée , que rien en son absence n'a droit de m'occuper ni de me plaire ; que dès l'instant que je la vois , des mouvemens intérieurs qu'on peut sentir , mais qu'on ne sauroit exprimer , m'ôtant toute espèce de réflexion , je n'ai plus d'yeux pour ses défauts , & ne vois rien que ce qu'elle a pour moi d'aimable ! Dès là , ce qui me reste de raison ne sert qu'à me montrer l'excès de ma foiblesse , & l'impossibilité d'en triompher.

Touché de son état : Je vous avoue (lui dit son ami) que je vous trouve infiniment plus à plaindre que je ne pensois. Il faut néanmoins tout attendre du tems. Continuez tous les efforts qui peuvent être en vous , pour insensible-

ment vous distraire , & détourner vos idées d'une passion si funeste à votre repos ; & comptez , quand vous l'espérerez le moins , que probablement un autre goût... Mais (dit-il , en s'interrompant tout-à-coup) j'apperçois *Jonsac & Desbarreaux* \* , qui nous arrivent ?.. Allons nous mettre à table , mon ami ; & commencez par ce qui vous a déjà quelquefois réussi : c'est - à - dire , par vous relâcher sur l'austérité de votre triste & maudit régime \*\*. Imitez-nous enfin , quoique de loin ; & parlons de choses plus gaies.

---

\* Qui joignoient la Volupté & la Philosophie.

\*\* Témoins ces vers d'une Epitre du même *Chapelle* :

*Molière* , que bien connoissez ,  
 Et qui vous a si bien farcés ,  
 Messieurs les Coquets & Coquettes ,  
 Le suivoit , & buvoit assez ,  
 Pour , vers le soir , être en goguettes.

*N. B.* On fait que pour suivre le conseil de *Chapelle*, & chercher tous les moyens d'amuser sa douleur, après avoir pris en amitié le jeune *Baton*, devenu depuis si fameux Comédien, il s'en vit également payé d'ingratitude, & même conjointement avec son indigne épouse, qui, jusqu'au moment de la mort précipitée de son célèbre & trop malheureux époux, empoisonna constamment les plus beaux instans de sa vie.





---

---

R E C U E I L  
DE QUELQUES PIECES  
DE POÉSIE,

*Qui ne se trouvent point dans les Œuvres  
imprimés de leurs Auteurs.*

---

MADRIGAL DE RACINE.

*Mis à la tête d'un petit Ouvrage de  
M. le Duc du Maine, presque encore  
enfant.*

---

NE pensez pas, Messieurs les Beaux-esprits,  
Que je veuille, par mes Ecrits,  
Prendre une place au Temple de Mémoire.  
Vous savez de qui je suis fils ?  
Donc il me faut une autre gloire,  
Et des lauriers d'un plus grand prix.

*Cette Pièce ne se trouve pas même*

INTÉRESSANTES. 187  
dans l'édition que M. Luneau de Boisgermain a enrichie de Commentaires.

---

FRAGMENT D'UN SONNET  
SUR COLBERT.

Impromptu de Boileau.

---

ENVAIN mille jaloux qu'offense ta vertu,  
Et dont on voit l'orgueil à tes pieds abattu,  
De tes sages exploits veulent souiller la gloire :

L'Univers qui les fait aime à les publier.  
Contre tes ennemis laisse parler l'Histoire :  
C'est au Ciel, qui te guide, à te justifier.

---

LETTRE DE BOILEAU  
A M. BROSSETTE.

Du 15 Juin 1704.

---

J'AI naturellement peu d'inclination  
pour la Science du Droit Civil. Il m'a  
paru, étant jeune, & voulant l'étudier,

que la raison qu'on y cultivoit , n'étoit point la raison humaine , & celle qu'on appelle le bon sens ; mais une raison particulière , fondée sur une multitude de Loix qui se contredisent les unes les autres , & où l'on se remplit la mémoire sans se perfectionner l'esprit.

Je me souviens même que dans ce tems là , je fis , sur ce sujet , des vers Latins iambes , qui commençoient par :

*O mille nexibus non desinentium  
Fecunda rixarum parens ,  
Quid intricatis retibus jura impedis !*

J'ai oublié le reste. Il m'est pourtant encore demeuré dans la mémoire , que j'y comparois les loix du *Digeste* , aux dents de Dragon que sema *Cadmus* , & dont il naissoit des gens armés , qui se tuoient les uns & les autres.

La lecture du Livre de M. *Domat* \*

---

\* En 1704 , Brossette envoya à Boileau un Livre de Jurisprudence , dans la Préface duquel il faisoit l'éloge de l'Auteur des Loix Civiles.

m'a fait changer d'avis, & m'a fait voir dans cette Science une raison que je n'y avois pas vue jusques-là. C'étoit un homme admirable que ce M. *Domat* !.. Vous me faites trop d'honneur de mettre en parallèle un misérable faiseur de Satyres, avec le restaurateur de la raison dans la Jurisprudence. On me dit qu'on le cite déjà, tout haut, dans les Plaidoiries, comme *Balde & Cujas*; & on a raison: car, à mon sens, il vaut mieux qu'eux.

---

## ÉLOGE DU VAUDEVILLE,

PAR *PANARD*.

---

**E**H! que faire dans un repas,  
 Lorsque la Chanson n'en est pas?  
 Dans une langueur insipide,  
 Sur l'assiette baissant les yeux,  
 Chacun garde son sérieux;  
 Les hommes sont pesans, le beau Sexe timide;  
 Point de gaieté: cela dure jusqu'au dessert.

Mais aussi-tôt que l'on le fert,  
Le joyeux Vaudeville arrive...

Quel changement ! sa voix récréative,  
Des Convies excite les transports,  
Rend la Prude moins fière, & l'*Agnès* moins craintive ;  
La liberté renaît, on s'épanche au-dehors :  
Plus de contrainte... C'est alors,  
Que l'hôte plus aimable, & l'hôtesse plus vive,  
Font couler à longs traits les liquides trésors  
Que la *Seine* pour nous conduit sur cette rive.

C'est alors qu'un joyeux Convive,  
Saisissant un flacon scellé,  
Qui de *Rheims* & d'*Ay* tient la liqueur captive,  
Fait sauter jusqu'à la solive,  
Le liège déficellé.

Tout le cercle attentif, porte un regard avide,  
Sur cet objet qui le ravit :  
Chacun présente un verre vuide ;  
Le nectar pétillant aussi-tôt le remplit.

On boit, on goûte, on applaudit :  
On redouble ; & par l'assemblée,  
La mousse Champenoise, à plein verre, est sablée.

Delà, naissent les ris, les transports éclatans :  
La sève & la vapeur, jusqu'au cerveau montant,  
Font naître des débats, des querelles polies,  
Qui réveillent l'esprit de tous les assistans.  
On attaque, on répond ; les traits & les faillies,

L'un à l'autre enchaînés , partent à tous instans.

On voit paraître alors ces fornettes jolies ,  
 Ces Contes amusans , ces riens dits à propos ,  
 Badinage , impromptu , fleurettes , petits mots ;  
 Enfin , tout ce Recueil d'agréables Folies ,  
 Qui du Temps fugitif semblent fixer le cours ,  
 Prolongent les repas , & les font trouver courts \*.

## DIALOGUE

### SUR LA SOCIÉTÉ NÉCESSAIRE DES DEUX SEXES.

*Par le même.*

D A M I S.

Où l'on ne voit point de chapeaux ,  
 L'ennui se mêle , à tout propos :  
 Sans nous , que feriez-vous , Mesdames ?

\* *La décence , sous le manteau de la dignité qu'inspire la Philosophie moderne , à qui l'on doit sans doute , à plus d'un égard , de vraies obligations , a remplacé ces mœurs beaucoup plus gaies. Mais le PLAISIR, mais la vive CANDEUR du caractère national , n'y ont-ils rien perdu ?*

T H É M I R E.

Où l'on ne trouve point de femmes,  
Ce n'est que langueur & dégoûts :  
Sans nous, Messieurs, que feriez-vous ?

D A M I S.

Cet esprit fin, ces mots flatteurs,  
Dont vous savez charmer nos cœurs :  
Sans nous, les auriez-vous, Mesdames ?

T H É M I R E.

Ces Madrigaux, ces Epigrammes,  
Que vous chantez à nos genoux :  
Sans nous, Messieurs, les feriez-vous ?

## M O R A L I T É,

*Du même Auteur.*

L'HUMBLE & modeste *Violette*,  
Cache sous l'herbe ses appas :  
C'est l'image d'une Brunette,  
Qui plaît, & ne s'en doute pas !

SUR

SUR LA DIFFÉRENCE  
DES DEUX OPÉRA.

*Par le même.*

---

AU grand Opéra l'on demande  
Du grave & du beau, qui soit bon.  
On y va pour la Sarabande:  
Chez l'autre, pour le Cotillon.

---

COUPLET

SUR MADAME DE POMPADOUR.

*Par le C... de B...*

---

LES Nymphes, dans Cythère,  
Faisoient, un jour,  
Un éloge sincère  
De Pompadour.

Le Trio des Graces sourit,  
Tome IV.



L'Amour applaudit,  
 Et *Vénus* bouda.  
 O gué lan la , la lère,  
 O gué lan la.

---

TRIOLET  
 DU PERE DU CÉRCEAU,

J É S U I T E,  
 CONTRE *BOILEAU*.

---

**C**E *Boileau* qui fut autrefois,  
 Le chaste coquin du *Parnasse*,  
 N'est plus sur l'*Hélicon* Français,  
 Ce *Boileau*, qui fut autrefois.

*Phœbus* le voyant aux abois ,  
 A dit aux Muses : « Que l'on 'chasse  
 « Ce *Boileau*, qui fut autrefois ,  
 « Le Chasse-coquin du *Parnasse* »



V E R S

DE LA MOTTE-HOUDART,

Sur le Mariage du Comte de *Beuvron* &  
de Mademoiselle de *Saint-Aulaire*.

On lui avoit donné ce mot : *C'est un Plant*  
*de Vertus.*

---

LES mœurs tous les jours dépérissent ,  
Les droits sentiers ne sont guères battus ;  
Mais aujourd'hui *Beuvron* , *Saint-Aulaire* s'unissent :  
Pour nos neveux c'est un *Plant de Vertus.*

Delà naîtront , & presque sans culture ,  
L'inviolable honneur , la Vertu la plus pure ,  
La modeste sagesse , & les prudens conseils...

Qu'on fasse encor beaucoup de *Plants* pareils ,  
Et je réponds de la Race future,



---

D U M Ê M E,  
S U R L' A B B É D E P O N S.

---

I M P R O M P T U.

Air : *De Blot.*

A M I S , on dit que la Nature,  
De cette aimable Créature  
Ayant fait le corps si petit ;  
Pour dédommager la Matière,  
Fit un paquet tout plein d'esprit,  
Qu'elle lui mit sur le derrière.

*L'Abbé de Pons étoit bossu , & si  
attaché à l'Auteur ci-dessus , qu'il se  
nommoit lui-même , le Bossu de M. de la  
Motte.*



TRADUCTION

D'une Epigramme Latine de l'Abbé d'Olivet,  
contre l'Abbé Desfontaines.

PAR PANARD.

---

DE trente Couleuvres glacées,  
Du limon du *Stryx* engraisées,  
Le vorace Portier de l'infemale Cour,  
S'étant régalé certain jour,  
Sentit sous ce mets indigeste,  
Plier son e'tomac glouton,  
Et fit par-tout l'*Averne* écouler une peste,  
Qui jusqu'au thrône de *Pluton*,  
Exhala son odeur funeste.

*Mégère* & sa sœur *Alecton*,  
Recueillant l'infeste matière,  
La paîtrissent trois fois, hurlant sur d'affreux tons,  
De magiques accens une légende entière.  
Trois fois, pour animer le fétide excrément,  
Du souffle impur de leur derrière,  
Echauffant ses esprits, excitent son ferment;  
Et par les flots brûlans de leur urine immonde,  
Trois fois chaque *Euménide*, en le tournant l'inonde.

Soudain , de cet enchantement  
 Il éclot une masse & nerveuse & charnue ,  
 Qui dans une mesure égale & continue ,  
 Et palpite & se meut *périodiquement*.

Observateur de la métamorphose ,  
 Un Démon s'en saisit , & la mit dans son sein.

Depuis ce tems , de l'horrible levain ,  
 Qui lui tient lieu de cœur , ce noir Démon dispose.

*Panard ne savoit pas le Latin. Il a fait cette imitation d'après l'explication littérale que lui en donnèrent , à table , l'Abbé Péreau & Querlon.*

## A N A L Y S E

DU G U S T A V E D E P I R O N .

P A R B O I S S Y .

**L'**AN que du fond du Nord un Héros sortira ,  
 Il effacera tout par sa clarté suprême ;  
 Le grand *Gustave* étonnera ,  
 Par ses beautés , & par ses défauts même :  
 Jusques à son habit , tout en lui charmera.

Grand Dieu ! quelle riche abondance  
**D**e situations contre la vraisemblance !  
**E**t que de lieux-communs , adroitement coufus  
**A** des événemens qu'on n'aura jamais vus !

Un songe , une reconnoissance ,  
 Des monologues tant & plus ,  
 Une longue Oraison funèbre ,  
 D'un Prince vivant qu'on célèbre ;  
 Des travestissemens , des conspirations ,  
 Des emprisonnemens , & des proscriptions ;  
 Une sédition subite  
 Qui change tout-à coup les décorations ,  
 Un enlèvement , une fuite ,  
 Un combat sur la glace , où faisant le plongeon ,  
 Par un prodige heureux , la fille de *Sténon*  
 Disparoîtra sous l'eau , toute habillée ,  
 Puis reviendra sous l'horison ,  
 Pour nous en informer , sans en être mouillée.

Puis , par un dernier trait , digne d'être vanté ,  
 Après tant de périls , de tracas , de furie ,  
 La Pièce finira dans la tranquillité ;  
 Et , hors un Confident , qui seul perdra la vie ,  
 Les Acteurs de la Tragédie  
 Se retireront tous en fort bonne santé !



---

**VERS DE DUCLOS,****Secrétaire de l'Académie Française, &c.***à Mademoiselle \*\*\*.***Au nouvel An.**

---

**H**ASTE-TOI, diligente Aurore,  
De tirer les rideaux du jour ;  
Mes vœux, à l'objet que j'adore,  
Veulent aller faire leur cour.

Allez au berceau de l'Amour,  
Volez, enfans de ma tendresse ;  
Les Ris, les Grâces, tour à tour,  
Y bercent ma jeune Maîtresse.

Sur-tout, modérez votre ivresse :  
Embrassez-là légèrement ;  
Et d'un baiser plein de tendresse,  
Réveillez-là, mais doucement !

Du bon-jour d'un fidèle Amant,  
Pour moi, chargez-vous auprès d'elle :  
Dites-lui que je suis constant,  
Plus que l'An qui se renouvelle.

Reposez-vous sur cette Belle ;  
 Admirez ces aimables lieux ,  
 Que l'Amour couvre de son aîle ,  
 Séjour où reposent les Dieux.

Hélas ! que je serois heureux ,  
 Si dans les transports de ma flâme ,  
 Je pouvois , à l'instant , y déposer mon âme ! . .  
 Mais le tems presse : Allez , partez , volez , mes vœux ?

*Les personnes qui ont vécu avec  
 Duclos , & qui n'ont point connu ces  
 vers , seront moins étonnées de leur cha-  
 leur que de leur délicatesse : on sait qu'il  
 n'étoit rien moins que doucereux. Mais  
 indépendamment de ce que l'Amour a  
 fait de plus grands miracles , l'Editeur  
 a d'autres raisons pour être sûr que ces  
 vers sont en effet de lui.*





---

LETTRE DE *MARIVAUX*,  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,  
A MADemoISELLE *SILVIA*,  
*Célèbre Actrice de la Comédie Italienne,*  
Pour sa Fête.

---

**V**ous me disiez, hier, Mademoiselle,  
& bien naïvement : « C'est demain ma  
» fête, *M. de Marivaux*... Vous,  
» qui vous mêlez de Bel-esprit, est-ce  
» que vous ne ferez pas quelques vers  
» pour moi?... » Non, en vérité,  
Mademoiselle : je m'en garderai bien !  
Vous êtes un point de vue, un peu trop  
dangereux pour moi...

Car enfin, dites-moi, *Silvie* ;  
Sur quoi les faire, je vous prie ?

Quand on verifie à l'honneur de quel-  
qu'un, le jour de sa fête, on le loue,  
on célèbre ses bonnes qualités :

C'est d'ordinaire son portrait,  
Qu'en pareille aventure on fait.  
Mais à faire un portrait de l'espèce du vôtre,  
Il y va, ma foi, trop du nôtre :  
A mon Original je ne me fierois pas !

Le moyen, avec lui, que le Peintre badine ?  
Il n'offre qu'un tissu de grâces & d'appas ;  
Et le frippon qu'il est, il a toute la mine  
De ne marchander pas celui qui l'examine.

Or, voyez le bel embarras,  
Lorsque, pour prix de mon Ouvrage,  
J'aurai perdu ma liberté !  
Lorsqu'en vous regardant, mon cœur m'aura quitté,  
Et qu'il ira vous rendre hommage !  
Le vôtre me paroît manquer de charité :  
Jamais il ne voudra, je gage,  
Lui donner l'hospitalité ?

Fasse donc qui l'ôsera, votre portrait,  
Mademoiselle.

Ce n'est pourtant pas que je sois fort  
jaloux de ma liberté : le plaisir de la  
garder n'est pas si grand... & plût au

Ciel , l'avoir perdue avec vous , si vous  
étiez bien aise de l'avoir trouvée !

Mais qu'à vos cruautés j'aïlle exposer mon cœur ?...  
Je suis , en vérité , votre humble serviteur.

EPIGRAMME DE *RACINE* ,  
CONTRE LA *TROADE* DE *PRADON*.

QUAND j'ai vu de *Pradon* la Pièce détestable,  
Admirant du destin le caprice fatal :  
» Pour te perdre (ai-je dit) *Illion* déplorable,  
» *Pallas* a toujours un Cheval ! »



ON attribuoit à Madame & à Mademoiselle *Deshoulières*, une Chançon critique, contre l'Opéra d'*Orphée*, qu'elles ne défavouoient pas. Le sieur de *Saint-Gilles*, qui en étoit l'Auteur, leur envoya les couplets suivans :

Air : Réveillez-vous , belle endormie.

---

**M**OI, qui viens de chanter *Achille*,  
 D'un style agréable & bouffon,  
 Souffrirai-je qu'on dise en ville,  
 Que je n'ai pas fait ma Chançon ?



Réveillez-vous, belle endormie,  
 Ma gloire, allons, réveillez-vous ?  
 Une redoutable ennemie  
 Ravit vos lauriers les plus doux.



J'éprouve le sort de *Virgile* :  
 Certains vers quelqu'un lui vola.

Il sentit émouvoir sa bile :  
Il s'en plaignit, il en parla.



Ceux qui prennent le moins de peine,  
Sont (disoit-il) les mieux payés :  
Si les Moutons portent la laine,  
C'est pour faire nos draps rayés.



Le Bœuf qui tire la charrue,  
N'a pas le fruit de son tourment :  
Tandis qu'il travaille & qu'il sue,  
Son Maître mange le froment.



L'Abeille, à son travail fidelle,  
Forme son miel du suc des fleurs :  
Tout le travail en est pour elle,  
Un autre en goûte les douceurs.



Pourquoi, Mesdames *Deshoulières*,  
M'enlevez-vous mes chers Couplets ?  
Quoi ! n'êtes-vous pas assez fières,  
Des beaux vers que vous avez faits ?



Restituez donc à *Saint-Gilles*,  
Le foible honneur de ses Chansons :

Contentez-vous de vos Idylles \* ,  
Et retournez à vos Moutons.

Ces Dames lui répondirent par les  
vers suivans :

Si le Public , à l'aventure ,  
A répandu sous notre nom ,  
L'agréable & vive peinture  
De l'Opéra de *Campistron* ;  
Il ne vous a point fait outrage ,  
N'en soyez pas mal-satisfait :  
» Ce n'est pas tant pis pour l'Ouvrage ,  
» Quand on dit que nous l'avons fait.

---

\* C'est la plus belle de celles qu'a fait Madame  
*Deshoulières*.



---

LES Vers suivans , qui ne se trouvent dans aucune des Editions connues de *Pierre Corneille* , sont tirés d'un *Recueil de Poésies* , imprimé de son tems.

LA COMTESSE DE \*\*\*.

A LA MARQUISE DE \*\*\*.

---

**M**ARQUISE , si mon visage ,  
 A quelques traits un peu vieux ;  
 Souvenez-vous , qu'à mon âge ,  
 Vous ne vaudrez guères mieux.



Le Tems aux plus belles choses ,  
 Aime à faire cet affront :  
 Il saura faner vos roses ,  
 Comme il a ridé mon front.



Le même cours des Planètes ,  
 Règle nos jours & nos nuits :

On m'a vu ce que vous êtes,  
Vous ferez ce que je suis.



Cependant j'ai quelques charmes,  
Qui sont assez éclatans,  
Pour n'avoir pas trop d'allarmes  
De ces ravages du Temps.



Vous en avez qu'on adore :  
Mais ceux que vous méprisez,  
Pourroient bien durer encore,  
Quand ceux-là seront usés.



Chez cette Race nouvelle,  
Où j'aurai quelque crédit,  
Vous ne passerez pour belle,  
Qu'autant que je l'aurai dit.

*Nous osons croire qu'il est peu de  
Pièces fugitives modernes plus légères  
à la fois & plus philosophiques que  
celle-ci.*





*VOLTAIRE* disoit un jour : « Que » pour juger de ce que valoit un Ecri- » vain , il lui suffisoit de recevoir de lui » une lettre de six lignes ». En ce cas , que n'eût-il pas auguré d'un homme qui , jeune encore , & dans un souper très-gai , avoit (dit-on) fait le Couplet suivant ?

PLUS inconstant que l'onde & le nuage ,  
Le tems s'enfuit , pourquoi le regretter ?

Malgré la pente volage ,  
Qui le force à nous quitter ,  
C'est être sage  
D'en profiter.

Goutons-en les douceurs :  
Et si la vie est un passage ,  
Sur ce passage.

Au moins semons des fleurs.

Et ce jeune homme n'étoit autre que *Philippe* , Duc d'*Orléans* , depuis *Régent de France* , mort en 1728.

L'Editeur de ce Recueil a tenté

d'esquiffer le portrait de ce Prince,  
vraiment grand , à plus d'un égard ,  
dans l'Epitaphe qu'il lui a faite :

Ci-gît celui dont la Régence  
Sur maintenir en paix la France !...  
Qui joignoit à la dignité ,  
Un cœur sensible , la clémence ,  
La valeur & la volupté ,  
L'amour des Arts & la gaîté :  
En qui l'on vit l'intelligence ,  
L'homme d'Etat & le Héros :  
Qui ne fut trompé qu'en Finance ,  
Et qui ne déplut qu'aux Dévots \*.

---

\* Au Recueil d'Epitaphes sérieuses , badines , saty-  
riques & burlesques , de la plupart de ceux qui , dans  
tous les tems , ont acquis quelque célébrité , ou qui  
se sont rendus fameux , soit par leurs vices , soit  
par leur ridicules. Le tout enrichi de Notes & d'Anec-  
dotes historiques & intéressantes , tirées des meilleurs  
Ouvrages , ou imprimés ou manuscrits , tant anciens  
que modernes. Ouvrage moins triste qu'on ne pense ;  
Par M. D. L. P. Paris , en trois volumes in-12.  
Chez Barrois l'aîné , Libraire , quai des Augustins.



---

LES Vers suivans , dont le dernier est attribué à je ne me rappelle pas quel Poète moderne , sont de l'Evêque du *Belley* , ( *le Camus* ) dans un de ses Romans , intitulé : *Flaminie & Coleman*. Lyon 1626 , page 50.

Aimer bien constamment  
 Un Objet si parfait que nul ne le seconde ;  
 Selon mon jugement ,  
 C'est la plus douce erreur des vanités du Monde !

---

*VERS retranchés du CATILINA de  
 CRÉBILLON , Acte II , Scène I.*

PROBUS , à FULVIE.

EH bien , perdez , Madame , un homme généreux ,  
 Qui veut briser les fers de tant de malheureux.  
 C'est ainsi que toujours en proie à leur délire ,  
 Vos pareilles ont su conserver leur empire :  
 Car vous n'aimez jamais ; votre cœur insolent  
 Tend bien moins à l'Amour qu'à subjuguer l'Amant :  
 Qu'il vous laisse régner , tout vous paroîtra juste.  
 Mais vous mépriserez l'Amant le plus auguste ,

S'il ne sacrifioit au pouvoir de vos yeux ,  
Son honneur , son devoir , la justice & les Dieux.

N. B. *Pour peu qu'on se rappelle en quel tems cette Tragédie fut représentée , on sentira la cause du retranchement.*

---

*MÉNAGE* se vançoit un jour en présence de *Linière* \* , de ce que ses Ouvrages avoient été réimprimés jusqu'à sept fois. Sur quoi *Linière* , après s'être retiré dans un coin de l'appartement , fit les vers suivans , qu'il laissa tomber , en sortant l'instant après , de chez *Ménage* :

Plutôt les timides Poissons ,  
Quitteront l'élément liquide ;  
Plutôt le Bœuf , d'un vol rapide ,  
Passera les légers Pinçons ;  
Plutôt on verra sans feuillage  
Refleurir les champs & les bois ,  
Que de voir jusques à sept fois ,  
Réimprimer *Monsieur Ménage* !

---

\* (*François Pajot de Linière*) Poète Français , mort en 1704 , à soixante-seize ans , plus connu par

ON trouve dans nos Recueils de Poésies légères , nombre de morceaux de ce genre , soit anonymes , soit attribués à différens Auteurs , ou que plusieurs Auteurs se sont attribués.

En parcourant un manuscrit de *Claude-François Reboucher* , né à *Nancy* , & Conseiller au Parlement , l'Editeur trouve les deux Pièces suivantes , qu'il croit être dans le dernier cas :

Je ne veux être Roi ni Prince :  
 C'est un fardeau qu'une Province ;  
 Je ne pourrois le supporter.  
 Quand *Bacchus* & l'Objet que j'aime ,  
 S'unissent pour me contenter ,  
 Qu'ai-je besoin du rang suprême ?

ses impiétés que par ses autres Ouvrages. On l'appelloit *l'Athée de Senlis*. C'est de ce Poète que *Boileau* a dit :  
*Qu'il n'avoit de l'esprit que contre Dieu.*

Il disoit aussi de *Linière* ; « que l'action la plus  
 » religieuse qu'il eût faite , c'étoit d'avoir bu l'eau d'un  
 » bénitier où l'une de ses Maîtresses avoit trempé les  
 » doigts,

**BOUQUET A MADAME \*\*\***

*C'est la Violette qui parle*

MODESTE en ma couleur, humble dans mon séjour,  
 Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe.  
 Mais si sur votre front je puis me voir un jour,  
 La plus humble des fleurs sera la plus superbe!

S'il peut être douteux que ces deux couplets soient en effet de *Reboucher*, je pourrois d'autant moins lui contester celui qu'on va lire, qu'étant né sujet du Duc de *Lorraine*, il n'est pas étonnant que l'intérêt qu'il vouloit, ou peut-être devoit prendre à la santé de ce Prince, lui en ait inspiré la pensée, bien que passablement gaillarde, & en quoi consiste le principal mérite du couplet.

*Sur l'Opération de la Fistule, qu'alloit  
 subir le Duc Léopold.*

MALGRÉ tout ce qu'on en publie;  
 Ce n'est point sur la *Peyronie*

Que je fonde ta guérison.  
Sans lui je répons de l'affaire :  
Vit-on Prince de ta Maison ,  
Que la Parque ait pris par derrière !



LETTRE

*LETTRE de Henri II, Roi de France* \*, à Diane de Poitiers, sa *Maîtresse.*

**M**ADAME ma Mie, je vous supplie de me tenir pour excusé, si plutôt je ne vous ai écrit : ce qui en a esté occasion, c'est un rhûme qui m'est tombé sur le visage, & qui m'a fait garder deux jours la chambre. Dieu-merci, dès cette heure je me porte bien, & plus à votre commandement que ne fus jamais. Je suis bien aise d'avoir gagné le procès de *Limones*, non pour l'amour de moi, mais de vous ; & me desplaist qu'il ne vous vaut dix fois davantage : vous ne sauriez avoir tant de bien que vous en souhaite celui qui vous aime

---

\* Manuscrit de *Béthune*, N°. 8664. Elle est écrite de la main du Prince.



plus que lui-même, & qui vous supplie de le tenir en votre bonne grace.

M. de Nevers me mande que Dimanche dernier, l'Empereur s'en retourna à Thionville. Ils n'ont pas donné l'affaut à Metz \*\* ; & faut que je vous die que jusques à cette heure les nôtres ont toujours eu du meilleur, & espérance en Dieu & en *Notre-Dame*, que l'Empereur y recevra une bonne honte. Je vous prie, ayez souvenance de votre serviteur, & n'oubliez mes *Patenostres*,

Plus ferme foy ne fust ocques jurée  
 A nouveau Prince (ô ma chère Princesse !)  
 Que mon amour, qui vous fera sans cesse  
 Contre le tems & la mort assurée.  
 De fossés creux, ou de tour bien murée,  
 N'a pas besoin de mon cœur la forteresse,  
 Dont je vous fis Dame, Reine & Maîtresse,  
 Parce qu'elle est d'éternelle durée.  
 Trésor ne peut sur elle être vainqueur :  
 Un si vil prix n'acquiert un gentil cœur.

Dans une autre Lettre toute aussi

---

\*\* Cette ville étoit défendue par le Duc de Guise.

tendre , il lui dit : « Jamais grandeur de  
 » lignage , qui esblouit les yeux du  
 » Populaire , ni autre Beauté , ne pour-  
 » ront esbranler ma constance. Avec  
 » l'amour de sa *Diane* , qui oseroit à  
 » lui s'accompagner ? Il ne veut & ne  
 » pourchasse rien autre chose que cet  
 » amour ; & si ne craint-il qu'on luy  
 » fasse tromperie : elle lui a donné si  
 » grand seuretté , qu'il est impossible  
 » qu'un autre ait sa place. Hélas , mon  
 » Dieu ! combien il regrette le tems  
 » qu'il a perdu sans avoir *Diane* pour  
 » sa seule Maîtresse ! Mais il craignoit  
 » que ce cœur de Déesse ne voulust  
 » s'abaisser jusques-là , de faire cas de  
 » luy ! \* »

---

\* *Henri II* poussa la galanterie , ou pour mieux dire la passion qu'elle lui avoit inspirée , jusqu'au point de joindre le Croissant de *Diane* à la lettre H , initiale de son nom , tant sur les murs du *Louvre* , ainsi qu'on les y voit encore , que sur sa monnoie même , &c. &c.

La médifance , ou probablement plutôt la calomnie , & que ce Prince méprisoit sans doute , prétendoit pour-

---

COMBIEN il est hasardeux de prononcer sur le succès d'une Pièce de Théâtre , avant la représentation.

*Anecdote Française.*

---

IL y a environ cinquante ans , que l'Editeur sortant de la première représentation d'une Tragédie qui venoit d'être mal accueillie , & arrivant au Café de *Procope* , alors très-fréquenté , sur-tout par les Gens de Lettres , où plusieurs d'entr'eux s'étonnoient de la chute d'un Ouvrage qu'un grand nombre de personnes d'un goût passant pour sûr , & les Comédiens même , avoient annoncé comme digne du plus grand succès : « Messieurs ( leur dit *Boindin* \* ) ceci

---

tant que cette même *Diane* avoit été Maîtresse de *François Premier* , son père.

\* Auteur de plusieurs jolies Comédies , entr'autres de celle intitulée le Port de Mer.

» vous surprendroit moins , si comme  
 » moi , vous eussiez éprouvé combien ,  
 » en pareil cas , il est difficile d'asseoir  
 » un jugement qui soit à l'abri de  
 » l'appel du Public assemblé.

A ce propos , fait pour piquer la curiosité des Auditeurs , & d'autant plus de la part de *Boindin* , que sa littérature & son expérience le faisoient envisager comme l'Oracle de ce Café. On le pria de vouloir bien s'expliquer plus amplement sur les motifs qui le portoient à penser ainsi.

Messieurs ( dit-il ) après avoir connu , presque dès mon enfance , feu M. le *Marquis de \* \* \** , homme aimable , aimant les Lettres , & les cultivant avec fruit ; il y avoit nombre d'années que le métier de la guerre , auquel sa naissance & son goût l'avoient destiné , me l'avoient fait perdre de vue , lorsque , à la Paix d'*Utrecht* , étant venu se reposer sur ses lauriers dans une de ses terres

à quelques lieues de Paris , je me rendis , avec plaisir , à l'invitation qui me fut faite de sa part , d'aller , ne fuffe que pour quelques jours , y partager sa retraite.

Là , dans le fein de la confiance & de l'amitié , après avoir d'abord épuifé tous les fujets qui nous intéreffoient le plus , la converfation étant , un foir , tombée fur les Spectacles , & fur-tout fur celui de la Comédie Françoife , pour lequel il avoit toujours eu beaucoup de prédilection ; je l'en félicitois , & d'autant mieux , que ce goût étoit auffi le mien ; lorsque , m'interrompant tout-à-coup : « Croiriez-vous bien ( me dit-il ) » que je fus autrefois tenté , comme » bien d'autres jeunes gens , qui ne » doutent de rien , d'effayer mes forces » dans le Tragique ? que ma befogne » étoit même autant achevée que j'en » étois capable alors ? & que fans le cri » de la gloire , qui m'apelloit ailleurs , » & qui depuis fut mon unique paffion ,

» je ne fais trop jusqu'où l'autre eût  
» peut-être pu me conduire ?

— Eh ! peut-on vous demander (lui dis-je) ce qu'est devenu cet essai de votre Muse ?

— « Ma foi ! (répliqua-t-il, en riant)  
» c'est ce que j'aurois peine à vous dire :  
» à moins que ce fatras ne se trouve,  
» avec nombre d'autres *misères poéti-*  
» *ques*, dans un vieux secrétaire, que  
» je n'ouvris jamais depuis ce tems,  
» & dont la clef, si tant est qu'elle  
» ne soit pas perdue, sera probable-  
» ment restée, comme bien d'autres,  
» entre les mains de la Concierge du  
» Château. . . Mais, au surplus, (ajou-  
ta-t-il, en s'interrompant) » à quoi cela  
» serviroit-il, qu'à vous ennuyer, &  
» sans doute moi-même aussi ?

— Peut-être, que non, (répartis-je, à mon tour.) En tous cas, tout coup vaille ; & je serai du moins charmé de voir (puisque vous n'y attachez pas

plus d'importance) quelles étoient vos dispositions pour ce genre de littérature.

Bref, (continua *Boindin*) le manuscrit fut retrouvé. Et je fus bien agréablement payé de mon obstination, à la lecture d'une Tragédie presque en état d'être présentée aux Comédiens, dont le plan simple joint à l'élégance du style, ainsi qu'à l'intérêt le mieux fondé, produisit en moi un sentiment de surprise & d'admiration d'autant moins suspect à l'Auteur, qu'il savoit, de tout tems, avec quelle défiance de moi-même j'osois hasarder mon suffrage sur les productions de cette espèce.

Pour abréger, Messieurs, sachez que mon enthousiasme étoit si vrai, que se trouvant le même après une seconde lecture qu'exigea le Marquis, je parvins à l'échauffer lui-même sur sa Pièce, & à le convaincre de la bonne action qu'il pouvoit faire en me la confiant, sous la foi du secret que je

lui jurai , pour la lire aux Comédiens comme l'ouvrage d'un jeune Provincial , à moi recommandé : action , d'ailleurs , d'autant plus méritoire , que la Comédie étoit depuis quelque tems presque déserte , que je m'intéressois à deux ou trois de ses Membres , & que je croyois la Pièce très-capable de ramener chez eux la foule.

Sous ces conditions , & armé de mon manuscrit , je reviens en hâte à Paris ; je lis la Pièce , elle est reçue avec acclamation , & j'en fais sur le champ part au Marquis , en lui demandant ses ordres , tant eu égard aux honoraires , qu'au tems où il désiroit que sa Tragédie fût jouée.

Sa réponse , qui fut prompte , m'imposoit des conditions préliminaires & très-expressees ; qui étoient qu'avant son consentement à la représentation de sa Pièce , il en seroit fait , à ses frais , une Répétition , ce qu'on appelle *habillée*,



*allumée*, & à laquelle cent personnes, de mon choix, feroient invitées & suppliées de dire franchement ce qu'elles penseroient de l'Ouvrage; & que d'après leur décision, il verroit s'il pouvoit, avec quelque raison, risquer de le livrer au Public.

Vous sentez, Messieurs, avec quel zèle & quelle fidélité je m'acquittai de ce qu'exigeoit mon ami!... Tout ce que nous avions alors d'Auteurs & d'Amateurs connus, fut invité à cette Répétition. La Pièce, très-bien apprise, y fut universellement applaudie. On la joua, quelques jours après: jamais *Chambrée* ne fut ni plus brillante, ni plus nombreuse; &....

— Eh bien, Monsieur? (s'écria l'un des Auditeurs.) — Eh bien, Monsieur, (dit enfin *Boindin*) la Pièce... n'alla pas jusqu'à sa fin.

— Comment? (s'écrièrent, à la fois, nombre de voix) cette Pièce, reçue

avec acclamation, applaudie à la Répétition par tout ce qu'il y avoit de Juges les plus compétans ! cette Pièce est tombée au point de n'avoir pu se soutenir dès la première représentation, même à l'aide de ceux qui, quelques jours auparavant, l'avoient élevée jusques aux nues ! Cette aventure est-elle concevable ?...

— Ils s'étoient trompés, Messieurs ! je m'étois, le premier, trompé moi-même ; & tous l'ont également avoué !.. A cette chaleur, qui d'abord nous animoit tous, certain froid, partant du Parterre & passant bientôt jusqu'aux Loges, devint par degrés si contagieux, qu'il nous gagna nous-mêmes, au point de nous convaincre, malgré nous, de la différence infinie qui se remarque entre une Répétition, quelque nombreuse & quelque soignée qu'elle puisse être, & une Représentation *en forme*, où le Public, *en corps*, se trouve en

quelque façon rassemblé dans un même lieu , & qui , suivant les différentes impressions qui le frappent , soit en bien , soit en mal , ne fait , pour ainsi dire , qu'une même tête , dont le sentiment seul a droit de prononcer despotiquement les Arrêts.

Ajoutons à ceci , qu'il en est des lectures à ses amis & des répétitions particulières , à peu près comme d'un nombre d'Avocats choisis pour donner leur avis sur une matière quelconque ; & dont chaque Membre appelé à la Consultation , flatté du choix que la Partie a fait de lui , est presque toujours , & même sans s'en douter , favorablement disposé pour elle , & dès là pour sa Cause.

Telles sont du moins , Messieurs , les réflexions qui nous ont , depuis cet instant , fait avouer de bonne-foi , *combien il est en effet hasardeux de prononcer sur le succès d'une Pièce de Théâtre , avant la Représentation !*

*N. B. Nicolas Boindin*, né à Paris en 1676, entra d'abord dans les *Mouquetaires*, que la foiblesse de son tempérament, peu propre à la guerre, lui fit quitter, pour goûter le repos du Cabinet.

Il fut reçu, en 1706, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, & l'auroit été de l'Académie Française, si la profession publique qu'il faisoit d'être *Athée*, ne lui eût pas donné l'exclusion. A sa mort, en 1751, on lui refusa la sépulture, que l'on obtint pourtant le lendemain, pourvu qu'il fût enterré sans pompe, à trois heures du matin. Ses Ouvrages ont été imprimés en deux volumes in-12, en 1753. A la tête du premier volume, est un *Mémoire de sa Vie*; & dans ces mêmes Ouvrages, cet homme qui se piquoit d'être *Philosophe*, se donne sans hésiter, tous les éloges qu'un fade Panégyriste auroit eu quelque peine à lui accorder... O foiblesse humaine!

Quoi qu'il en soit , ses mœurs étoient aussi pures que peuvent l'être celles d'un Athée. Son cœur étoit généreux ; mais il joignoit à ses vertus beaucoup de présomption, d'opiniâtreté & de bizarrerie.

Il disoit plaisamment à un homme qui pensoit comme lui , & qu'on vouloit inquiéter : « On vous tourmente , parce » que vous êtes un Athée *Janséniste* : » mais on me laisse en paix , parce que » je suis un Athée *Moliniste*. »

Les Jésuites étoient alors en faveur.



*FRÉDÉGONDE ET LANDRI,*

*Romance Tragique.*

---

UN de nos anciens Historiens Français \*, raconte ainsi le trait historique sur lequel est fondé cette Romance :

« Le Roi *Chilperic* étant à *Chelles* \*\*,  
 » sur le point de monter à cheval pour  
 » aller à la chasse du côté de Paris,  
 » entra dans l'appartement de la Reine,  
 » où il la trouva se lavant le visage ; &  
 » lui donna, par derrière, en badinant,  
 » un petit coup d'une baguette qu'il  
 » tenoit à la main. Elle, pensant que  
 » c'étoit un Seigneur de la Cour, nommé

---

\* L'Auteur du Livre intitulé, *les Faits des Rois de France.*

\*\* En 584.

» *Landri*, qui, depuis quelque tems,  
» étoit fort libre avec elle, répondit à  
» cette careffe d'une manière, qui fit  
» comprendre au Roi jusqu'à quel point  
» alloit cette familiarité.

» Il se retira brusquement, en laissant  
» assez appercevoir sur son visage, à  
» *Frédégonde*, l'impression que cette  
» parole avoit faite sur son esprit. Le  
» Roi ne fut pas plutôt parti pour la  
» chasse, qu'elle fit venir *Landri*, lui  
» exposa ce qui venoit d'arriver, & le  
» danger où ils étoient l'un & l'autre.

» Le parti qu'ils prirent fut de pré-  
» venir le Roi, c'est à-dire, de le faire  
» périr avant qu'il pût les faire périr lui-  
» même; & aussi-tôt ils donnèrent le  
» soin de l'exécution à un scélérat, qui  
» se mêla dans la troupe des chasseurs,  
» & lui donna deux coups de poignard,  
» dont il expira sur le champ.

A MADAME \*\*\*.

OBJET de mes amours ,  
Vous dont je tiens ma gloire !  
Vous que j'aimai toujours ,  
Ecoutez cette histoire ?

C'est celle d'une Reine ,  
Charmante comme vous :  
Mais par trop inhumaine ,  
Envers son noble Epoux,



*Chilpéric* étoit Roi ,  
Jeune & plein de vaillance :  
L'honneur étoit sa loi ,  
Car il régnoit en France.

Sa femme *Frédégonde* ,  
Seul objet de ses vœux ,  
Étoit l'amour du Monde :  
Ils étoient trop heureux !



Cet Epoux si chéri ,  
Tant qu'il plut à la Belle ,



Avoit un Favori,  
Qu'il avoit cru fidelle.

Mais épris de la Reine,  
Sans remords, sans effroi,  
Il oublia sans peine,  
Ce qu'il devoit au Roi.



*Landri* (c'étoit son nom),  
Galant, plein de souplesse,  
De plaire avoit le don;  
Il plut à sa Maîtresse.

Non pas qu'à la volage  
Il parût plus charmant,  
Qu'à l'Epoux qu'elle outrage;  
Mais, c'étoit un Amant.



Au comble de ses vœux,  
Ce couple téméraire,  
Couvrit long-tems ses feux,  
Des ombres du mystère.

Le Roi, sans rien apprendre  
De leurs doux passe-tems,

N'en étoit pas moins tendre :  
Tous trois étoient contens.



» Les plaisirs des Amans ,  
» Quoique très-peu durables ,  
» N'en sont pas moins charmans ,  
» Sur-tout pour les coupables.

Couple perfide , songe  
Que ce riant sommeil ,  
Ne te peint qu'un mensonge ?  
Tremble pour le réveil !



Le Prince , au point du jour ,  
Sans prévoir sa disgrâce ,  
S'arrachoit à l'Amour ,  
Pour voler à la chasse.

Que d'astuce en ce monde !  
Comme on trompe les Grands !  
Pour voir sa *Frédégonde* ,  
*Landri* prenoit ce tems.



Un matin , que le Roi ,

Dans la saison nouvelle ,  
 Chassoit, en grand Arroi :  
 C'étoit auprès de *Chelles*.

Tout-à-coup, dans la plaine ,  
 Le Ciel se fond en eau...  
 Le Roi, quoiqu'avec peine ,  
 Regagne le Château.



Seul, & d'un pas discret ,  
 Pour surprendre sa femme ,  
 Par un détour secret ,  
 Le voilà chez la Dame.

Là, d'une main badine ,  
 La frappant sur le dos ,  
 Il veut qu'elle devine  
 Qui trouble son repos ?



La Reine, s'éveillant :  
 » Quoi, cher *Landri* ! (dit-elle)  
 » Est-ce ainsi qu'un Amant  
 » Rend hommage à sa Belle ?

A ce propos, le Sire ,  
 Frappé, saisi d'horreur ,

Brusquement se retire,  
La rage dans le cœur.



Landri vient... « Sauvons-nous ?

(Dit, en tremblant la Reine.)

» J'ai pris le Roi pour vous :

» Notre perte est certaine !..

— Je vous entens, Madame ;  
Les pleurs sont superflus :  
Vous connoîtrez ma flâme...  
Il part... Le Roi n'est plus !

### M O R A L I T É,

O vous qui fréquentez  
Les bosquets de Cythère,  
Femmes qui m'écoutez,  
Apprenez à vous taire.

Souvent un cœur trop tendre,  
Trahit bien des secrets :  
» A qui vient vous surprendre,  
» Ne répondez jamais.

---

Cette belle & méchante femme, née

à *Avancourt*, en Picardie, d'une famille obscure, fut d'abord femme de chambre d'*Audouaire*, épouse de *Chilpéric*, qu'elle parvint, par ses artifices, à faire répudier, & quelque tems après, périr. Après avoir fait commettre les plus grands forfaits à son aveugle & foible époux, & s'en être enfin défaire comme on vient de le voir, elle jouit encore long-tems du pouvoir souverain, & mourut en 597, couverte de gloire par ses succès, & d'opprobres par ses crimes.



## PARTICULARITÉS

CONCERNANT

LE MASSACRE DE LA ST. BARTHELEMI,

Du 24 Août 1572,

*Tirées des Manuscrits d'AUGUSTIN  
CONON \* , Avocat au Parlement  
de Rouen.*

---

CES particularités ( dit *Conon* ) ont été écrites par son père , *homme de peu de croyance* \*\*, qui étoit à Paris lors de ce Massacre , & qui prétendoit les

---

\* Nous avons déjà donné quelques morceaux de lui dans ce Recueil , tels que les *Réflexions historiques sur la mort du Roi Henri-le-Grand* , & autres.

\*\* C'est-à-dire , qui ne croyoit pas légèrement.

tenir presque toutes , de gens sages & à portée d'être bien instruits.



Les Courtisans & les soldats de la garde du Roi , furent ceux qui firent l'exécution sur la Noblesse : « Finissant » avec eux , ( disoient-ils ) par fer & par » désordres les Procès que la plume , » le papier & les ordres de Justice , » n'avoient jusqu'alors su vuider.



Le Comte de la Rochefoucauld , qui jusques après onze heures de la nuit du samedi , avoit devisé , ri & plaisanté avec le Roi , ayant à peine commencé son premier somme , fut resveillé par six Masques armés , qui entrèrent dans sa chambre , & lesquels cuidant ( croyant ) le Roi estre , qui vint pour le fouetter à jeu , il prioit qu'on le traitast doucement ; quand après avoir ouvert & laccagé

saccagé ses coffres, un de ces Masques (Valet de chambre du Duc d'Anjou) le tua, par commandement de son maistre, qui lui en vouloit.

Bien est vrai que le Capitaine *Le-Barge*, qui estoit l'un des Masques, avoit commandement du Roy de l'aller tuer, avec promesse d'avoir la Compagnie de Gendarmes du Comte, n'ayant consenti d'y aller qu'à cette condition. Et quoique le Valet de chambre (comme on l'a dit) l'eust anticipé à tuer, si n'a-t-il pas pourtant moins eu la Compagnie du Comte meurtry.



*Téligny* (gendre de l'Amiral) fut veu de plusieurs Courtisans; & quoiqu'ils eussent charge de le tuer, ils n'eurent onc la hardiesse de le faire en l'approchant, tant il étoit de douce nature, & aimé de quiconque le con-



noissoit. A la fin, un, qui ne le connoissoit pas, le massacra.



La Dame de la *Chastaigneraye*, sachant que l'un de ses frères (*La Force*) étoit échappé au fer des massacreurs, s'étant caché sous le corps de son père, & apprenant qu'il s'estoit réfugié à l'Arsenal chez M. de *Biron*, son parent; marrie de ce que la totalité de l'héritage lui eschappoit, vint trouver le Seigneur de *Biron*, feignant d'être bien aise que son jeune frère fust sauvé, & disant qu'elle seroit bien aise de le voir, & de le faire panser chez elle. Mais le Seigneur de *Biron*, qui lut dans son âme, ne le luy voulut descouvrir, & par-là luy sauva la vie.



L'*Oménie*, Secrétaire du Roy (après qu'on lui eust fait faire donation du

plus beau de son bien , & résignation de son estat , sous promesse de luy sauver la vie ) fut inhumainement massacré , ainsi que plusieurs autres , dont les noms ne me sont pas présens.



Les charrettes chargées des corps morts , de demoiselles , femmes , filles , hommes & enfans , étoient conduites à la rivière.



De bonheur , le Seigneur de *Fontenay* , frère de *M. de Rohan* , le *Vidame de Chartres* , le Comte de *Mont-Gommery* , l'un des *Pardaillans* , *Beauvais-la-Nocle* , & plusieurs autres Seigneurs Huguenots , estoient logés au fauxbourg *Saint-Germain* , vis-à-vis du *Louvre* , la rivière entre deux. Et Dieu voulut que *Marcel* , Prévost des Marchands , ayant , dès le lundy au soir ,

eu commandement du Roy de luy tenir mille hommes armés prêts pour la nuit du Dimanche , pour les bailler à *Maugiron* (auquel ledit Roy avoit donné charge de dépescher ceux des fauxbourgs ) n'eust pas ces gens prests , & que *du Mas* , Commissaire , s'endormit au-delà de l'heure assignée : & cependant un certain homme ( qu'on n'a vu ni connu depuis ) qui estoit passé dans une nacelle de la ville au fauxbourg *Saint-Germain* , ayant su tout ce qui avoit été fait toute la nuit aux Huguenots en la ville , avertit , vers les cinq heures du Dimanche matin , le Comte de *Mont-Gommery* de ce qu'il en favoit. Celui-ci en bailla avertissement au *Vidame de Chartres* , ainsi qu'aux autres Seigneurs & Gentilshommes *Huguenots* logés audit fauxbourg. Plusieurs desquels ne se pouvant persuader que le Roy fust auteur de cette tuerie , se résolurent de passer avec barques la rivière , & d'aller

trouver ce Prince : aimant beaucoup mieux se fier en luy, que montrer en fuyant, d'en avoir quelque deffiance. D'autres pensant que la partie avoit esté dressée contre le Roy même, se vouloient aller rendre auprès de sa personne, pour luy faire service, & mourir, si besoin estoit, à ses pieds. Mais dès qu'ils virent sur la rivière & venir droit à eux, plus de deux cens soldats armés, de la Garde du Roy, criant : *Tue, tue*, & leur tirant des arquebuzades à la vue de ce Prince même, qui estoit aux fenestres de sa chambre, (encore m'a-t-on dit que le Roy, avec une arquebuze de chasse, crioit, en reniant Dieu : *Tirons, tirons* ; car ils s'enfuyent !) A ce spectacle, ces pauvres Seigneurs & Gentilshommes furent contraints, qui à pieds, qui à cheval, qui bottés, qui sans bottes ni espérons, laissant tout ce qu'ils avoient de plus précieux, de s'enfuir pour sauver leur vie.

& furent à peine partis , que les soldats , les Suyffes de la Garde du Roy , & aucuns des Courtifans , pillèrent & faccagèrent leurs logis , tuans tous ceux qu'ils trouvèrent de reste.



Un autre bonheur pour eux , c'est que le Duc *de Guise* , voulant courir après , & pour cet effet sortir par la porte de *Bussy* , il se trouva qu'on avoit pris une clef pour l'autre , ce qui donna d'autant plus de loisir aux paresseux de monter à cheval , & aux autres de gagner pays. Ils ne laissèrent pourtant pas d'estre poursuivis par le Duc *de Guise* , *d'Aumale* , le Chevalier *d'Angoulesme* , & autres Gentilhommes tueurs , environ huit lieues loin de Paris. Le Duc *de Guise* alla jusqu'à *Montfort* , où il s'arresta , & manda *Cégier* & autres de la Noblesse d'alentour , pour faire enforte

que les *Huguenots* qui se fauvoient de vitesse , ne leur eschappassent point. Et autant il en envoya dire à *Houdan* & à *Dreux*. Et en cette chasse d'hommes , il y en eut quelques-uns de blessés , & bien peu ou point de tués.



On prétendit pourtant ( car il faut estre vrai ) que ce mesme Duc de *Guise* , *d'Aumale* & quelque semblables , quelque semblant qu'ils fissent , s'y comportèrent assez doucement , & comme si leur cholère se fust appaisée après la mort de l'Amiral : car ils sauvèrent à beaucoup la vie , mesme en la maison de *Guise* , où le Seigneur *d'Acier* & quelques autres s'estoient retirés , à sauveté. Tellement qu'à leur retour de la poursuite des fugitifs , & quelques jours après , le Roy leur fit très-mauvais visage , croyant que ceux qui estoient

reschappés, n'avoient esté sauvés que par leur faute \*.



Tout le Dimanche, 24 Aoust, fut employé à tuer, violer & saccager : de sorte qu'on croit que le nombre des tués ce jour-là dans Paris & les fauxbourgs, surpasse dix mille personnes, tant Seigneurs, Gentilshommes, Présidens, Conseillers, Advocats, Escoliers, Médecins, Procureurs, Marchands, Artisans, femmes, filles, qu'enfans & Prêcheurs. Les rues enfin estoient couvertes de corps morts, la rivière teinte en sang, les portes & entrées du Palais du Roy peintes de mesme couleur : mais les tueurs n'estoient point encore assouvis.

---

\* Cette Anecdote seule, que l'on croit n'avoir vue nulle part, suffiroit pour prouver la vérité des autres, & que l'Auteur, en écrivant, n'a fait que rapporter franchement, ce qu'il avoit vu ou recueilli d'ailleurs.



Le Roy , la Reyne sa mère & les Dames sortirent sur le soir , pour voir les corps morts les uns après les autres. Entr'autres , la Reyne mère voulut voir celui du Seigneur de *Soubise* , pour favoir à quoi il tenoit qu'il fust dans l'impuissance d'habiter avec sa femme \*.

---

\* *Charles de Quellenec* , Baron de *Pont* , en Bretagne , qui avoit pris le nom de *Soubise* , en épousant l'héritière de *Partenay*.

Voici ce que dit sur ce sujet un Auteur du tems :

*Rex , Regina , fratres & Regius Comitatus frequens , sub Vespera , Lupará egrediuntur , st agis illius per urbem effusæ conspiscienda causa. SUBISIUS , vir nobilis , frigida & minime ad procreandam sobolem aptæ naturæ esse dicebatur.*

*Illius cadavero jussit investigari Regina , & pudenda illius cum suarum pedisse quorum*





Le Lundy 25 Aoust, les Parisiens ayant assis des gardes aux portes de leur ville, par commandement du Roy, qui voulut en avoir les clefs : afin (disoit-il) que nul *Huguenot* eschappast par compère & par comère : après avoir moissonné le champ, à grands tas, ils alloient cueillans çà & là les espics restans des jours précédens, menaçant de mort quiconque les recelleroient, quelque parent ou ami qu'il leur fust. De sorte que, tant qu'ils en trouvèrent de reste, tout fut tué, & leurs meubles baillés en proye, ainsi que les meubles des absens.

Le Roy donna aux Suyffes de sa

---

*numerofo comitatu, inspicit, non sine magno & effuso visu.*

COMMENT. DE STATU RELIGIONIS IN REGNO GALLIÆ, Part. 4.

Quelle femme, que cette *Catherine de Medicis* ! quelle Cour ! queiles mœurs !

Garde , pour le bon devoir qu'ils avoient montré en cette affaire , le sac & pillage de la maison d'un très-riche Lapidaire , nommé *Thierry Baduere*. Et j'ai ouï dire que ce qu'on lui avoit pillé , valoit plus de deux cens mille écus.

Le pillage des Seigneurs , Gentils-hommes , Marchands & autres riches *Huguenots* tués , estoit fait par autorité privée , ou donné & desparti par le Roy mesme , à ses Courtisans & autres zélés tueurs ; lesquels aucuns trouvant quelque chose de singulier dans la despouille des morts , le venoient offrir & présenter au Roy , à sa mère , ou à quelqu'autre des Princes qu'ils affectionnoient le plus.



Ces jours de massacre , le tems fut beau & serein à Paris & environs : tellement que le Roy s'estant mis à la fenestre du *Louvre* , dit : « Qu'il sembloit

» que le tems se resjouist de la tuerie  
 » des Huguenots. »



Le Lundy, environ le midy, (hors de toute saison) on vit un Aubes-pin fleury au cimetièrè *Sainct-Innocent*. Si tost que bruit en fut espandu par la ville, le peuple y accourut de toutes parts, criant : *Miracle ! Miracle !* & les cloches en carillonnèrent de joye. On fut contraint, pour empescher la foule du Peuple, & afin que le Miracle (qui estoit de commande, par l'artifice d'un vieux Cordelier Italien) ne fust descouvert faux & avisé ; on fut contraint, dis-je, d'asseoir des Gardes autour de l'arbrisseau, pour empescher qu'on ne l'approchast de trop près.



Quelques Catholiques prindrent la hardiesse de sauver la vie à quelques

anciens amis & parens. Entr'autres, *Fervaques* la voulut sauver au Capitaine *Monins*, pour lequel il alla prier le Roi, au nom de ses services passés, de luy accorder cette vie, qu'il avoit garantie jusqu'alors. Mais ce fut envain; car le Roy luy ordonna de tuer ce mesme *Monins*, si lui-mesme ne vouloit mourir de la main de *Charles*, son maistre.

*Fervaques*, bien qu'ennemi des *Huguenots*, dont il avoit tués & pillés plusieurs, eut horreur du fait; mais fut forcé de descouvrir où *Monins* estoit caché; auquel aussi-tôt fut envoyé un Tueur, qui le dépescha.



Le Roi, quelques jours après, envoya chercher *Pizon*, bouchier, & grand Massacreur; auquel il demanda, s'il y avoit encore dans la ville quelques *Huguenots* de reste? A quoi *Pizon*

répondit qu'il en avoit jetté le jour auparavant six-vingts dans l'eau , & qu'il en avoit encore entre ses mains autant pour la nuit suivante. De quoi le Roy , grandement resjouis , se print à rire si fort , que ne le sauriez croire.



Le surlendemain , le Roy , esmu de peur & de cholère , jurant & blasphémant qu'il vouloit tuer de sa main propre tout le résidu des *Huguenots* , ordonna qu'on lui apportast ses armes , & venir à foy les Capitaines de ses Gardes , disant que , (*par la Mort-Dieu!*) il vouloit se mettre à leur teste , & commencer par celle du Prince de *Condé*. Sur quoi la Reine régnerante s'agenouillant devant luy , le supplia qu'il ne fist point une chose de si grande conséquence. Sur quoi le Roy , vaincu des prières de sa femme , souppa & dormit avec elle.



Plus de deux mois avant la Tuerie de Paris, la Reine mère avoit envoyé à *Strozzi*, qui commandoit à *Brouage*, auprès de la Rochelle, une lettre écrite de sa propre main, & bien scellée, en lui défendant par une autre d'ouvrir la première, jusqu'au 24 d'Aoust. Or, les mots de cette première, que *Strozzi* ouvrit le 24 d'Aoust, estoient ceux-ci :

*Strozzi, je vous avertis que cejour-  
d'hui 24 d'Aoust, l'Amiral & tous les  
Huguenots qui estoient ici avec luy, ont  
estés tués. Partant, avisez diligemment  
à vous rendre maistre de la Rochelle;  
& faites aux Huguenots qui vous tom-  
beront entre les mains, le mesme trai-  
tement que nous avons fait à ceux-cy.  
Gardez-vous bien d'y faire faute ! d'au-  
tant que craignez de desplaire au Roy,  
Monsieur mon fils, & à moy.*

*Et au-dessous, Catherine.*

Semblera-t-il estonnant , après tout ceci , que les Protestans aient cherché à se venger de cette cruelle Reine , par nombre de vers atroces , & dont les suivans pourront servir d'échantillon ?

*N. B.* Il ne faut p̄durtant pas oublier que notre Poésie Française , à cette époque , eu égard à ce qu'elle est aujourd'hui , n'étoit encore , pour ainsi dire , qu'au berceau.

*Catherine de Médicis , comparée à Jézabel.*

VEUT-ON savoir la convenance  
De *Catherine & Jézabel* ,  
L'une ruine d'*Israël* ,  
L'autre ruine de la France ?  
*Jézabel* protégeoit l'Idole  
Contraire à la sainte-Parole :  
L'autre maintient la Papauté ,  
Par trahison & cruauté.  
L'une étoit de malice extrême ,  
Et l'autre la malice même.

INTÉRESSANTES. 257

Par l'une furent massacrés  
Les Prophètes à Dieu sacrés :  
Et l'autre a fait mourir cent mille  
De ceux qui suivent l'Évangile.  
*Jézabel*, pour avoir son Bien,  
Fit périr un homme de bien :  
L'autre n'est encore assouvie,  
S'elle n'a les biens & la vie.  
Enfin le jugement est tel :  
Les Chiens mangèrent *Jézabel*.  
La charogne de *Catherine*,  
Sera différente en ce point :  
Les Chiens même n'en voudront point.

Ces Vers ont été attribués au fameux  
Ministre *Théodore de Beze*, dont les  
Vers Latins valent beaucoup mieux.



*Charles IX* (disent les Mémoires de  
son tems) avoit une figure noble, un  
air imposant, une beauté mâle, une  
taille charmante, de l'esprit, beaucoup  
de courage, & aimoit les Lettres : mais



les meilleurs caractères se pervertissent quelquefois sur le trône. Une mère, sans principes, jetta d'abord ce jeune Prince dans le libertinage, pour régner en sa place. Son grand Favori, *Albert de Gondi*, Maréchal de *Retz*, petit-fils d'un Meûnier de *Florence*, fin, caut, corrompu, menteur & grand dissimulateur, le rendit perfide. Il lui apprit à jurer, & dénatura absolument le jeune Monarque, qui avoit été dans sa jeunesse accort, loyal, franc, & ouvert, comme presque tous les *Valois*. Il le rendit comme lui, un grand Renieur de Dieu, & plus semblable à un Sergent qui prend au collet un pauvre homme sans défense, qu'à un grand Roi. Tel est l'homme qui disposa par degrés le malheureux *Charles IX* à rendre son nom odieux par le Massacre de la *Saint-Barthelemi* !

L'Amour, la chasse & les exercices trop violens, abrégèrent (dit-on) les

jours de ce Prince. Aussi lui fit-on cette Epitaphe :

*Pour aimer trop Diane & Cythérée aussi,  
L'une & l'autre m'ont mis dans ce Tombeau ici.*

Amant de la belle *Marie Touchet*, il en fut si tendrement aimé lui-même, qu'elle expira de chagrin de l'avoir perdu. Un enfant, fruit de leurs amours, le Duc d'*Angoulême*, se rendit fameux sous les règnes suivans ; & par une singularité unique, la veuve de cet enfant survécut 139 ans à son beau-père. Il existe peut-être encore des gens qui ont pu la connaître : elle n'est morte qu'en 1713 \*.



Le Pape, averti du fait d'*Amboise*, &

---

\* Sur-tout MM. les *Maréchaux de Richelieu & de Biron*, dont la gaie & vigoureuse vieillesse est aussi généralement admirée que respectée.

du bon devoir \* que le Cardinal de *Lorraine* avoit fait à maintenir le party de Sainte-Mère Eglise Romaine , contre les *Luthériens* devenus *Huguenots* , luy rescrivit par un Courrier exprès des lettres gratulatoires , le merciant de la bonne volonté qu'il avoit montrée à maintenir le parti du Saint-Siège Romain : en recognoissance de laquelle il luy envoyoit en don par le Porteur , un Tableau consacré par *Sa Sainteté* , d'une *Notre-Dame de Grace* , tenant son fils entre ses bras , que *Michel-Ange* , de sa docte main , avoit pourtrait comme un chef-d'œuvre.

Mais advint ( comme Dieu voulut ) que le Courrier qui portoit les lettres du Pape avec le Tableau , estant tombé

---

\* Nous avons cru devoir conserver , dans cette Anecdote ( probablement inventée par quelque méchant *Huguenot* ) l'énergique simplicité du langage de ce siècle.

malade par les chemins, rencontra un jeune marchand *Lucquois*, Catholique, qui disoit s'en aller à la Cour de France, & se disoit estre au Cardinal de *Lorraine* (bien qu'il fut son ennemi, à cause d'une grande injustice qu'il en avoit effuyée.) Sur quoi ce Courrier, bien aise de la rencontre, d'autant que sa maladie pouvoit estre longue, & qui craignoit que le retardement des lettres du Saint-Père ne lui fust dommageable, le pria de s'en charger, ainsi que du Tableau, pour les remettre, dès son arrivée à la Cour, au Cardinal.

Mais ce *Lucquois*, charmé de l'occasion de se venger de ce Ministre, ne fut pas plustost à Paris, qu'ayant rencontré un Peintre de ses amis, il lui fit faire un Tableau de même grandeur que celui de *Michel-Ange*, dans lequel le Cardinal de *Lorraine*, la Royne sa nièce, la Royne mère, & la Duchesse de *Guise* étoient peinctes au vif, nues,

& les jambes entrelacées les unes dans les autres ; puis le fit soigneusement emballer dans le taffetas & toile cirée de l'autre Tableau , & trouva moyen de le faire mettre , avec les lettres de Sa Sainteté , en la chambre du Cardinal , lorsqu'il estoit au Conseil par les mains d'un de ses Secrétaires.

Quand ce Ministre fut revenu du Conseil & eut lu les lettres du Pape , il remit à voir le Tableau au lendemain dîner ; auquel , tout exprès , il convia Messieurs les Cardinaux de *Bourbon* , de *Tournon* & de *Guise* , les Ducs de *Montpensier* & de *Guise* , & quelques autres grands Seigneurs.

On étoit à peine au second service ; que le Cardinal de *Lorraine* ayant fait lire tout haut les lettres de Sa Sainteté , esmut tellement le desir de la compagnie à voir *Notre - Dame de Grace* , que quittant le repas du corps pour repaître leurs esprits de ce prétendu

Chef-d'œuvre, ils firent apporter & désemballer le Tableau; lequel avidement regardé par eux, & comme tel qu'on vient de dire, je vous laisse à penser si cette illustre assemblée en fut estonnée, & le Cardinal vivement despité!



---

**L'HÉROINE LANGUEDOCIENNE.**

---

**O**N fait que la ville de *Montpellier* est principalement renommée , tant en France que dans l'Europe entière , pour son Ecole de Médecine. Cette Ecole , qui a formé de très - grands hommes dans cette science , y attire non-seulement un grand nombre de Français , mais aussi d'étrangers , qui y viennent , tant pour jouir de la salubrité de l'air , que pour y faire leur cours de Médecine.

Peu de mois après la Paix *d'Utrecht* , un jeune Anglais , fils d'un Médecin de *S. M. Britannique* , y avoit été envoyé , dans cette intention. Mais il s'appliqua beaucoup moins à l'étude de cette science , qu'à faire sa cour au beau sexe , dont les manières libres & enjouées étoient beaucoup plus de son goût , que  
tous

tous les préceptes d'*Hypocrate*, *Galien*, & autres. Jeune, beau, bienfait & riche, avantages qui assez communément préviennent les Belles en notre faveur, il imagina bientôt n'en devoir pas trouver dans *Montpellier*, dont le cœur pût long-tems résister à ses attaques.

Dans cette intime persuasion, & pour rendre sa conquête d'autant plus brillante, il choisit Mademoiselle *de N\*\*\**, l'une des plus belles & des plus aimables personnes de la ville.

Il ne lui fut pas difficile de s'introduire chez elle : la grande liberté avec laquelle on vit à *Montpellier*, n'y interdit aucune porte aux étrangers qui y sont présentés par des personnes connues.

Celle de Mademoiselle *de N\*\*\** fut ouverte par cette voie au jeune Anglais, qui, par une vanité assez ordinaire aux voyageurs de sa nation, & sur-tout à son âge, s'y fit passer pour fils unique d'un Lord, dont par hasard il portoit le



nom, & fut accueilli en conséquence. Il se comporta même, d'abord, de façon à n'en laisser aucun doute. Mais la passion violente qu'il conçut pour cette Belle, ne lui permit pas de soutenir long-tems ce caractère. Peu fait, d'ailleurs, aux mœurs enjouées du pays, & les prenant de la part de Mademoiselle de N\*\*\*, pour des marques de son penchant pour lui, il ne tarda pas, en conséquence, de livrer à sa vertu quelques assauts un peu trop marqués. Elevé dans l'Ecole de *Westminster*, où la jeunesse est extrêmement libertine, il en avoit apporté toutes les idées, sans prévoir les suites fâcheuses qui pouvoient en résulter pour lui. Ayant, en effet, bientôt oublié, ou regardé comme un raffinement de coquetterie, la décence ferme avec laquelle cette Demoiselle avoit répondu à ses premières attaques, il crut, pour brusquer l'aventure, devoir en les renouvelant, les

rendre assez vives & assez pressantes pour lui assurer une victoire qu'il se croyoit si digne de remporter.

Mais il fut reçu de façon à lui faire perdre l'envie de s'exposer à l'avenir à de pareilles tentatives, & sur tout auprès d'elle.

Cependant moins sensible à l'exclusion qu'il voyoit lui être donnée, qu'à ce qu'en souffroit son amour-propre ; après avoir tenté tous les moyens possibles pour obtenir qu'il lui fût permis de se rapprocher d'elle, désespéré de son peu de succès, il prit une résolution digne de son caractère & de son éducation : c'est-à-dire, de publier partout, qu'accablé des bontés que lui prodiguoit Mademoiselle *de N\*\*\**, il n'y avoit trouvé d'autre remède que celui de chercher à s'en délasser ailleurs.

Quel coup pour cette infortunée Demoiselle, dont la vertu, jusques-là très-connue, égaloit au moins les attraits !

sur-tout à la vue de l'impression que cette calomnie , quelque atroce qu'elle parût aux personnes sensées dont elle s'étoit acquis l'estime , avoit fait sur un père dont elle étoit chérie ! ainsi que de l'avantage qu'en tiroit une belle-mère , secrètement jalouse de voir tous les suffrages réunis sur une belle-fille dont la jeunesse éclipsoit trop ses charmes.

Accablée sous le poids des réflexions les plus déchirantes , elle étoit près d'y succomber , lorsqu'elle apprit que son prétendu s'étant pris de paroles avec un autre Anglais , partisan du Roi *Jacques* , les choses avoient été poussées au point de ne pas laisser douter qu'elles ne dussent être bientôt portées plus loin encore.

A cette nouvelle , Mademoiselle de *N\*\*\** , pour ne pas laisser échapper une occasion de se venger , qu'elle regardoit comme très-précieuse , écrit un billet de cartel dans les termes les plus

outrageans , au nom de l'Anglais *Jacobite* , à son calomniateur , qu'il sommo de se rendre , avec des pistolets , le lendemain , au point du jour , derrière les murs du Couvent des \*\*\* , s'il ne veut s'exposer à se voir publiquement déshonoré par lui dans toute la ville. Cela fait , elle se pourvoit , secrettement , de l'habit d'un frère , à peu près de sa taille , avec les armes nécessaires pour le combat , & vole , sans être vue de qui que ce soit de la maison , une demi-heure avant le jour , au rendez-vous indiqué.

i Mais quelle fut la surprise de ce prétendu Lord , quand arrivant à l'instant prescrit , au lieu du *Jacobite* , il reconnut Mademoiselle de N\*\*\* !

Elle ne dura pas long-tems : car après lui avoir , en peu de mots , reproché toute l'infamie de son procédé , lui voyant ajouter la raillerie au refus de lui en faire raison , & trop fondée à ne plus ménager un tel adversaire , elle lui

lâche son coup de pistolet , lui fit sauter la cervelle , rentra chez elle aussi heureusement qu'elle en étoit sortie , se mit au lit , & reparut le matin dans sa famille , avec le même sang-froid que si elle eût passé la nuit la plus tranquille.

Cependant la mort du jeune Anglais , ayant été bientôt divulguée , & la Justice instruite de sa querelle avec le *Jacobite* ; ce dernier , soupçonné en conséquence d'en être l'auteur , fut arrêté ; & son procès instruit avec la plus grande célérité , ne laissoit pas douter aux habitans de *Montpellier* , qu'il ne dût , au premier jour , être livré à toute la rigueur des Loix.

Les Juges , en effet , bien que l'accusé niât constamment d'être coupable de cette mort , quoique toutes les apparences & les présomptions militassent contre lui , alloient probablement , & pour le moins , le condamner aux tor-

tures usitées en pareil cas ; lorsqu'une jeune personne , dont les coiffes couvroient le visage , requiert instamment d'être entendue ; & après avoir obtenu sa demande , offre à leurs yeux étonnés , *Mademoiselle de N\*\*\* !*

Vous alliez , ( dit-elle ) Messieurs , condamner un innocent. L'indigne calomnie , ( & sans doute trop connue dans *Montpellier !* ) dont je me trouvois la victime , ne me permettoit de vivre , qu'autant que je serois vengée . . . C'est moi qui , sous le nom de l'accusé , n'ai pas cru devoir balancer à proposer à mon ennemi le Rendez-vous , où sur son refus de me satisfaire , je m'en suis fait justice. Ainsi rendez au prétendu coupable la liberté que moi seule lui ai fait perdre ; & je vais occuper sa place.

Attendu que l'insulte qu'elle avoit reçue de l'Anglais étoit aussi publique que sanglante , les Juges , pénétrés d'admiration pour l'héroïsme de cette inté-

ressante criminelle, s'empresèrent à l'envi. de demander au Souverain la grace qu'eux-mêmes ne pouvoient lui accorder.

L'Editeur a appris depuis, que l'un des Juges, jeune encore & puissamment riche, aussi enchanté de la vertu que de la beauté de cette jeune héroïne, lui tardé avoit proposé sa main, n'avoit pas à devenir son époux, & que cette union avoit été célébrée par la ville entière.



---

*ANECDOTES HISTORIQUES,*  
*concernant l'Impératrice MARIE-*  
*THÉRÈSE D'AUTRICHE, extraites*  
*d'une Lettre écrite de Vienne, à M. D.*  
*L. P., le 12 Décembre 1755 \*.*

---

**D**EPUIS que je suis attaché à la Cour de Vienne, Monsieur & cher ami, je n'ai cessé de vous parler des

---

\* Cette Lettre & la suivante, sont d'un Littérateur aussi éclairé qu'estimable, que des circonstances particulières avoient conduit, avec son épouse, à Vienne, où, tant par leurs talens que par leurs mœurs, ils s'étoient acquis la bienveillance du Public, ainsi que la protection & les bontés particulières de l'Impératrice-Reine.

Depuis long-tems revenus à Paris, vivant dans une espèce de retraite, & toujours chers à leurs anciens amis, l'Editeur se fait un vrai plaisir de leur surprise, lorsqu'ils verront, après trente ans, dans ce Recueil, ces mêmes Lettres, qu'un déménagement imprévu vient de lui faire retrouver dans un Porte-seuille dont il



sublimes qualités de l'Impératrice *Marie-Thérèse* : on peut dire , sans crainte de passer pour enthousiaste de cette digne Souveraine , qu'elle est assise sur le trône , entre la Justice & l'humanité. Point de famille honnête , tombée dans le malheur , point d'Orphelins dont elle ne soit la mère , nul infortuné , de quelque rang qu'il soit , auquel elle ne tende une main secourable. *Marie-Thérèse* visite le pauvre sans faste , elle le déteste , & fait le bien uniquement pour le bien même.

On lui dit , il y a quelques jours , qu'un vieux Grenadier , qui a long-tems servi sous l'Empereur *Charles VI* , est expirant , attendu qu'on ne peut le

---

regrettoit depuis long-tems la perte ; & dont l'hommage si légitimement dû aux rares & respectables qualités de la feuë Impératrice-Reine , ne lui permet pas de priver plus long tems une Nation telle que la Française ; c'est-à-dire , si bien faite pour en connaître tout le prix , ainsi que pour lui en savoir le plus grand gré.

réfoudre à prendre aucune nourriture, & moins encore de remèdes.

Elle vole à l'Infirmerie, s'assied à côté du lit du malade, le conjure d'une voix touchante de vivre encore pour l'amour d'elle, se fait apporter un bouillon, & le lui présente, en le priant d'essayer de le prendre. Le bon-homme, ivre de reconnoissance, se fait mettre sur son séant, boit, & s'écrie : « Oh ! » Bonne, Bonne Mère ! oui, je veux » vivre encore ! & ce sera pour vous » servir, pour vous sacrifier le reste de » mon sang ! »

J'ai vu, trois ou quatre jours après, ce brave & respectable soldat ( qui, dit-on, ressemble singulièrement à *Charles VI*\* ) venir remercier sa Bienfaitrice, mouiller de ses larmes la main qu'elle lui tendoit, & ne pouvoir

---

\* L'Empereur, père de *Marie-Thérèse*, mort en 1740.

exprimer sa reconnoissance que par des sanglots qui nous firent craindre pour sa vie.

Si je voulois vous rapporter tous les traits de ce genre , qui peignent ce qu'on appelle , *en Actions* , le cœur de cette Princesse , vous ne me verriez point tarir. Mais voici un fait qui me regarde personnellement , & dont j'imagine que les détails , quoique minutieux , pourront ne pas vous déplaire , attendu l'amitié que je vous connois pour moi.

L'Impératrice étant enceinte de son quinzième enfant , si je ne me trompe , nous faisoit trembler pour ses couches , dont elle commençoit à sentir quelques avant-coureurs ; lorsqu'une rage de dents , que rien ne pouvoit calmer , la déterminé à faire arracher celle d'où partoît sa douleur. Sur quoi son Dentiste \* est

---

\* *M. de la Feuille.*

appelé , mais à qui la prudence ne permettoit pas d'instrumenter dans un moment si critique , sans l'aveu du premier Médecin de Sa Majesté.

*M. Van Switten* arrive , représente fortement les risques évidens auxquels s'exposoit l'Impératrice. Elle persiste , la dent est enlevée ; mais les douleurs qui précèdent l'enfantement , se manifestent d'autant plus. Elle ordonne alors qu'on avertisse l'Empereur , qu'on lui dresse un lit , suivant leur usage ordinaire (car ils vivoient ensemble on ne peut plus bourgeoisement) delà se place devant son secrétaire , & se hâte d'expédier quelques affaires qu'elle ne croit pas dans le cas de pouvoir être remises à un autre tems. Les douleurs cependant deviennent si pressantes , que forcée de quitter la plume , elle ne tarde pas à mettre au monde une Archiduchesse \* ;

---

\* *Marie-Antoinette*, actuellement Reine de France.

mais qu'à peine a-t-elle vue, que se faisant apporter ses Expéditions, elle les signe, malgré toutes les représentations qui lui sont faites, en disant : « Mes Sujets sont » mes premiers enfans ; je leurs dois » mes premiers soins, ceux des autres » viendront après. »

Revenons à ce qui me regarde. Ma femme, dont vous connoissez le caractère vif & sensible, demande à un de nos amis pourquoi l'accouchement de *Sa Majesté* n'a pas été annoncé au peuple par des salves de canon, comme il se pratique en France & ailleurs, en pareilles circonstances ? S'il n'y aura pas un *Te Deum* & des Réjouissances Publiques ? On lui répond, que c'étoit si peu l'usage à *Vienne*, qu'on sauroit peut-être mauvais gré à quelqu'un, pour peu qu'il fût attaché à la Cour, de ne s'y pas conformer.

Surprise d'une pareille réponse, surtout eu égard à ses propres sentimens

pour une Souveraine qui ne s'occupoit que du bonheur de ses Sujets, ma femme finit par me dire, tout en colère : « Ne foyez point surpris, de » grace, si je mets à exécution ce que » m'inspire tout ce que j'aime à devoir » à l'Impératrice. »

Je la connoissois aussi prudente que vive, & m'inquiétai peu des suites de ce propos.

Dès l'après-midi même, elle se présente chez l'Abbé de *Saint-Michel*, Curé du Palais, & lui demande, en qualité d'étrangère, si la reconnoissance est un sentiment pros crit par les Loix dans les Etats de Sa Majesté Impériale ?

Vous jugez, mon cher ami, que la réponse de l'Abbé ne fut pas pour l'affirmative ?

En ce cas, reprit mon épouse, vous ne croyez donc pas qu'une étrangère, comblée des bontés de *S. M.*, feroit dans le cas d'encourir sa disgrâce, en

signalant la joie que lui inspire son heureuse délivrance , par des Prières publiques ? . . . Ainsi je vous prie , Monsieur , de vouloir bien ordonner les préparatifs nécessaires pour une Messe solennelle , à célébrer le 11 de ce mois , neuvième jour des couches de *S. M. I.* laquelle sera suivie d'un *Te Deum* , en action de grace d'un évènement si intéressant , non - seulement pour moi & ce qui m'appartient , que pour la Nation même ; & je suis prête , sur le petit mémoire que je vous prie de dresser dès ce moment , d'en acquitter d'avance tous les frais.

Tout ceci ayant été exécuté , à la lettre , ma femme revient en hâte au logis , la quittance à la main , & me rend compte de son expédition , d'un air aussi naïf que triomphant.

Pendant l'intervalle de cette aventure singulière , au jour de la cérémonie projetée , un jour que j'étois à table , on

m'apporte un chiffon de papier, griffonné de façon, que ce ne fut pas sans peine que je déchiffrai qu'il venoit d'un Français, détenu dans les prisons comme déserteur, qui m'ayant su, je ne fais comment à *Vienne*, me prioit au nom de son père, qui, disoit-il, m'étoit connu, de vouloir bien être assez charitable pour l'aller voir; le plutôt qu'il me seroit possible.

Je trouvai un jeune homme de vingt-deux ans au plus, & dont effectivement j'avois connu le père, actuellement établi à....., dans la situation la plus affreuse. Il m'avoua, les larmes aux yeux, qu'après l'avoir volé quatre ans auparavant, & dissipé sottement son argent en pays étrangers, il n'avoit trouvé d'autre ressource que de s'enroller dans le régiment de \*\*\*; d'où après avoir déserté, ainsi qu'il avoit fait depuis de plusieurs autres corps, il revenoit très-repentant chercher un asyle chez son



père , lorsqu'il s'étoit vu arrêté à . . . .  
par des Officiers du régiment *de* \* \* \* ,  
au service de Sa Majesté Impériale , qui  
conduisoient à la Capitale une bande  
d'autres déferteurs , pour y subir par la  
main du Bourreau , la peine due à leur  
crime. Que la troupe arrivant aux envi-  
rons de *Philipstadt* , après avoir trouvé  
le moyen de rompre ses fers s'étoit  
réfugiée dans un Couvent de Capucins ,  
dans une franchise dépendante du Prince  
*de* \* \* \* , d'où ils avoient été arrachés ;  
mais que ce Prince , ayant réclamé les  
Privilèges de sa franchise , il avoit enfin  
été décidé qu'il seroit fait grace de la  
vie aux coupables , & qu'ils en seroient  
quittes pour être conduits , soit aux tra-  
vaux du *Tirol* , soit à ceux de la Hongrie.

Ce jeune infortuné finissoit enfin par  
me supplier de vouloir bien m'intéresser  
en sa faveur , quoiqu'il sentît , ainsi que  
moi , combien une grace de cette espee  
étoit difficile à obtenir.

Réfléchissant enfin , dès le soir même sur son affaire , & croyant entrevoir dans sa dernière désertion quelques circonstances un peu gracieuses , la pitié me déterminâ bientôt à tenter du moins l'aventure.

Mais comment m'y prendre ? *Marie-Thérèse* étoit en couches. Je m'adresse , sans fruit , à deux de ses Ministres : l'un s'excuse sur ce qu'il ne peut la voir ; l'autre , le Maréchal *D\*\*\** , me brusque , en me demandant de quoi je me mêle ? Un troisième , M. le Comte de *K\*\*\** , me renvoie durement à Mademoiselle de *C\*\*\** , qui ne quitte pas *Sa Majesté Impériale* , & avec laquelle ( ajoute-t-il ) mon épouse est si bien.

Ce conseil fut suivi. Je dressai promptement un Mémoire qu'elle remit à cette Demoiselle ; qui lui promit , qu'au premier instant favorable , elle le mettroit sous les yeux de cette Princesse , & l'appuieroit de son mieux.

Sur ces entrefaites , c'est-à-dire , le 11 de Novembre , jour de la *Saint-Martin* , & arrêté pour rendre à Dieu nos Actions de grace , l'Eglise de *Saint-Michel* étant magnifiquement décorée , plus de soixante Musiciens rassemblés par mes soins , se joignoient à tous ceux de la Cour , & travailloient à l'envi pour rendre plus solennelle & plus intéressante la solennité de l'Office ; lorsqu'au moment de la consécration , arrive un Conseiller , à mine austère & grave , en habit & manteau noir , qui s'approche de moi , me frappe sur l'épaule , & me présente un gros paquet , en me disant :  
 » C'est de la part de *Sa Majesté Impériale* . . . . Ouvrez , Monsieur , &  
 » lisez ? »

Je crus , mon cher ami , en ouvrant ce paquet , y trouver un ordre de partir à l'instant de *Vienne* , pour une action dont je m'applaudissois l'instant auparavant ! . . Mais enfin , qu'y trouvai-je ? . .

des Lettres de grace pour mon pauvre Prisonnier , avec un Passe - port pour retourner paisiblement dans son pays !

Je ne fais ce que ma tête , déjà passablement troublée , & mon cœur , ivre de joie , me permirent de dire au Porteur. Ce que je fais mieux , c'est que jamais coup de surprise ne me frappa plus agréablement. Et quant à l'effet que la nouvelle de mon succès produisit sur mon jeune Protégé , votre cœur est bien fait pour le présumer & le sentir.

Ce que je dois ajouter à cette intéressante histoire , c'est que l'Impératrice , qui est dans l'usage de se faire apporter toutes les semaines les Registres des Paroisses ; à la vue des détails & des arrangements pris de la part de ma femme , pour le *Te Deum* & la Messe avec l'Abbé de *St. Michel* , s'écria , tout-à-coup : ( & je le tiens de bouche non-suspecte ) : « Que le Roi de France est » heureux ! si ses Sujets me marquent tant

» d'attachement , que ne doivent-ils pas  
» faire pour lui ? . . . Ils ont prié pour  
» ma conservation , ajouta-t-elle , & je  
» veux , à mon tour , dès que je serai  
» rétablie , qu'ils en goûtent , à mon  
» gré , toute la joie. »

En effet , mon ami , quelques jours après ses Relevailles , je reçus un ordre d'inviter jusqu'au nombre de soixante personnes , à un souper , qui fut servi par les Officiers de bouche de la Cour , & qui fut suivi d'un grand Bal.

Vers le milieu du festin , on me présenta un panier contenant soixante bouteilles de vin de *Tokai* , avec ordre d'en faire les honneurs , & la permission de porter la santé de *Sa Majesté* , ainsi que celle de la Famille Impériale. On y ajouta la grace que je demandai , de pouvoir faire chanter , au deffert , les Couplets suivans , uniquement partis du cœur , & analogues à la Fête :

Air : *Vive à jamais , le Père & le Roi des Français !*

CHANTONS tous , à perte d'haleine ;  
 Et de la voix moins que du cœur ,  
 Chantons notre digne Empereur ,  
 Célébrons notre auguste Reine :  
 Dieu puissant , prolongez leurs jours ; } *Bis.*  
 Que tout embellisse leurs cours !



L'Univers surpris vous admire ;  
 Et sur le trône des *Césars* ,  
 Il voit les Protecteurs des Arts ,  
 Les Pères d'un immense Empire :  
 Vivez , vivez , Epoux heureux ;  
 Réglez , c'est combler tous nos vœux !



D'un côté je vois la Justice ,  
 La Clémence , L'Humanité ;  
 De l'autre je vois la Beauté ,  
 Tendre à tous sa main protectrice :  
 Vivez , vivez , époux heureux ;  
 Réglez , c'est combler tous nos vœux !



Ces fléaux , fameux par des crimes ,  
 Ces Tyrans , l'effroi des humains ,  
 Toujours entourés d'assassins ,  
 De leurs peuples font leurs victimes :

Ici , pour prix de leurs faveurs ,  
Nos Rois sont gardés par nos cœurs.



Rejetton , d'une Race Auguste ,  
Digne émule de sa vertu ,  
Le vice , à vos pieds abbatu ,  
Préfage la gloire du juste :  
Vivez , vivez , fils vertueux ;  
Vivez , c'est combler tous nos vœux !



L'Aigle , en son immense carrière ,  
Trace à ses Aiglons précieux  
Les sillons les plus glorieux ;  
Ils s'éclairent de sa lumière.  
Enfans , pour régner en tous lieux ,  
Imitez vos dignes ayeux.



Prince auguste , Epouse féconde ,  
Le zèle a dicté ces Couplets :  
En chantant vos premiers Sujets ,  
Nous chantons le bonheur du Monde.  
Souffrez un Couplet , par enfant :  
L'Auteur en voudroit faire un cent !

C'est ainsi , mon cher ami , que  
s'est terminée mon aventure , dont les  
circonstances feront toujours aussi pré-  
sentes que chères à ma mémoire , &  
arrachent

arrachent souvent à ma femme des larmes d'attendrissement & de joie. Le récit des actions d'éclat des Têtes couronnées, frappe constamment nos oreilles : mais on ne connoît point assez ces actions particulières, où leur cœur se développe sans prétentions, & qui seules en caractérisent la bonté. Combien de traits de cette espèce, s'ils étoient recueillis, ajouteroient encore au sentiment d'amour & d'admiration qu'inspirent les vertus de l'Auguste *Marie-Thérèse* !

Conservez-moi votre amitié, &c. &c.

A Vienne, le 12 Décembre 1755.

M. D. L. P\*\*\* a fait à cette digne & regrettable Souveraine, l'Épitaphe suivante :

AVEC tout ce que la Nature  
Peut ajouter à la Beauté ;  
Prudence, Courage & Bonté,  
Gissent dans cette Sépulture.

*Tome IV.*

N



---

---

**F R A G M E N T**

*D'une seconde Lettre sur le même sujet.*

A Vienne , le 1 Avril 1756.

---

**N**ON, mon cher ami, permettez que je le redise ; l'Auguste *Marie-Therèse*, à mon gré, n'est point assez connue. L'Europe, il est vrai, retentit des louanges qu'on donne à sa fermeté, à son courage & à sa Politique ; mais il faut être à *Vienne* pour être intimement convaincu qu'il existe en effet sur le trône de l'Empire, une mère tendre, une amie solide, une Maîtresse humaine, prévenante & compatissante.

Vous me demandez si elle s'est réellement assujettie à quelques règles connues, concernant l'emploi des heures de la journée ? C'est à quoi je vais répondre,

en vous difant , tout franchement , ce que j'en ai pu favoir de plus sûr.

Cette Souveraine fe lève ordinairement de très-bonne heure ; fon premier foïn eft de fe rendre dans l'appartement de fes enfans , duquel elle a une clef , & de s'affurer de l'état de leur fanté , depuis l'Archiduc *Joseph* , jufqu'à l'Archiducheffe *Marie-Antoinette* , la dernière née.

De retour de cette vifite , elle paffe avec l'Empereur dans fon cabinet de travail ; d'où , après avoir expédié les affaires les plus preffantes , les différens paquets , faits & cachetés , font jettés par de petites fenêtres , dans la pièce prochaine , fur des tables , où un Commis de chacun des divers départemens vient les retirer à l'heure indiquée.

Entre neuf & dix heures , elle déjeûne avec du café au lait , fait par une Française , depuis long-tems à fon fervice , & qui n'a pas d'autre fonction auprès

d'elle. Elle va , delà , entendre la Messe ; & en allant , ainsi qu'en revenant , elle reçoit les placets qui lui sont présentés , auxquels elle répond sur le champ , à moins qu'ils ne soient susceptibles d'information ou de discussion : auquel cas , elle les renvoie aux bureaux pour être examinés & delà renvoyés à sa décision.

Je ne vous parlerai point de sa Toilette , toujours très-courte , excepté les jours de grande cérémonie , sur-tout ceux du nom ou de la naissance de l'Empereur , qu'elle appelle *jours de Gala* , & qu'elle solemnise en plaçant sur sa coëffure un ruban de diamans. Elle rachette même assez souvent par des pièces d'étoffes neuves , les robes qu'elle a portées & qu'elle affectionne le plus.

Toute la Famille Impériale mange communément à une table ronde ; à laquelle , à la campagne , les Dames ,

les Ministres & les principaux Officiers sont presque toujours admis.

Deux ou trois fois la semaine, l'Impératrice-Reine donne, l'après-midi, une audience publique, sans distinction de rang. C'est là qu'elle déploie tout ce que l'humanité peut offrir de plus touchant : c'est une veuve infortunée qui reçoit la récompense des services de son époux ; ce sont des orphelins, placés suivant leur naissance, les uns au Collège *Thérésien*, les autres dans des Régimens ou dans des Bureaux : les filles y obtiennent des dots, des postes pour leurs *Prétendus*, ou selon leur inclination, des places dans des Communautés Religieuses. C'est dans ces heures de bienfaisance que les injustices sont réparées, les querelles assoupies, les affaires particulières & intéressantes éclaircies & terminées. C'est là que le Citoyen bénit sa Souveraine, & qu'elle même, en se retirant, verse souvent des larmes.

Quelques personnes , qui ont le bonheur de l'approcher de près , lui infinuèrent , il y a quelque tems , que des séances aussi longues & aussi pénibles , pouvoient devenir préjudiciables à sa santé ; que d'ailleurs , c'étoit risquer d'ouvrir la porte aux plaintes indiscrètes , & fournir matière à des soupçons dangereux sur l'exactitude des Ministres à remplir les ordres de Sa Majesté.

*Marie-Thérèse* crut devoir céder à ces représentations : les audiences publiques furent interrompues. Mais l'alarme se répandit bientôt dans le cœur des Citoyens ; ils crurent que celui de leur bonne Souveraine alloit être fermé pour eux ; & en partant de cette crainte , ils s'adressèrent au Père *M. . . . .* , Jésuite & Prédicateur de la Cour , qui leur promit de porter leur douleur au pied du Trône.

En effet , ce Prédicateur , en envoyant ,

comme de coutume , à l'Impératrice le Sermon qu'il devoit prêcher quelques jours après , cette Princesse convaincue de la prudence de l'Orateur , n'ayant pas tardé à le lui faire aussi-tôt remettre , paraphé de sa propre main , celui-ci en prêchant sur les devoirs des Souverains envers leurs Sujets , dit hautement , entre autres choses : « Comment les » Princes peuvent-ils être instruits de » ce que souffrent leurs peuples , s'ils » se tiennent cachés à tous les yeux » derrière un mur inaccessible ? . . . . » » Rois , soyez les pères du Pauvre , de » la Veuve & de l'Orphelin : écoutez » leurs plaintes , secourez-les , ou dépo- » sez votre Couronne : en manquant à » ce devoir , vous cessez d'être dignes » de la porter. »

Ces mots , prononcés d'une voix aussi ferme qu'imposante , en portant le trouble dans l'assemblée , firent verser des larmes à l'Impératrice , qui , en

fortant de l'Eglise, s'écria : « Que toutes  
» les portes du Palais soient ouvertes  
» aux malheureux ? je veux, désormais,  
» les entendre moi-même. »

Le lendemain, trois des *Cordons-bleu*  
de l'Ordre Jésuitique, s'étant présentés  
à l'Impératrice, non pour lui demander  
grace de l'indiscrétion du Prédicateur,  
mais la permission de le punir : « Nenni,  
» mes Pères, ( leur répondit-elle ) il  
» n'a que rempli son devoir ; je ferai le  
» mien : laissez-le en paix... Et songez,  
» sur-tout, que vous me répondrez de  
» sa vie ! »

Dans les premiers jours de Mai, la  
Cour se rend au Château de *Laxem-*  
*bourg*, pour y jouir du divertissement  
de la chasse du *Héron*. On se rassemble  
dans un pavillon, bâti au milieu de la  
plaine ; & tandis que les Fauconniers  
attendent le passage de l'oiseau, Sa Ma-  
jesté & sa compagnie s'amuse à quel-  
ques jeux de hasard. Si l'Impératrice y est

heureuse , son gain est toujours distribué en partie à des personnes peu riches de sa Maison , le reste à des Pauvres honteux.

A propos de jeu , l'Archiduc *Joseph* étant allé , l'hiver dernier , rendre ses devoirs à ses augustes parens , avoit remarqué plus d'une fois dans les salles un vieil Officier , dont la physionomie triste l'intéressa au point , qu'il ne put se dispenser de l'aborder , & de lui demander , tout bas , pourquoi il lui sembloit si affligé ? & ce qui l'attiroit , si assidûment , au Palais ? Ayant appris que ce Gentilhomme avoit trois fils au service , que la médiocrité de son revenu l'empêchoit de soutenir plus long-tems , à moins qu'il n'obtînt la pension qu'il sollicitoit avec très-peu de fruit ; le jeune Prince tire sa bourse de sa poche , la donne à l'Officier , & lui ordonne de se trouver le lendemain & les jours suivans , à la même heure , au même endroit.



Le vieillard , n'eut garde d'y manquer , & chaque fois recevoit de l'Archiduc un rouleau de ducats , mais non pas fans avoir préalablement prévenu le *Feldt Maréchal Bathiani* , Gouverneur du Prince , de ce qui se passoit , & qui lui avoit ordonné de ne se refuser à rien.

Cependant l'Archiduc qui , n'avoit jamais marqué tant d'empressement à caresser sa mère , sur - tout quand elle étoit au jeu , lui escamotoit chaque soir un rouleau , dont le matin suivant il gratifioit l'infortuné bonhomme.

Mais l'Impératrice enfin avertie , ayant surpris son fils dans l'opération , au moment qu'il s'y attendoit le moins ; il se jetta , tout en pleurs , à ses pieds , avoua sa faute , & se soumit à toutes les punitions qu'on voudroit lui infliger : mais refusa constamment de déclarer à qui il remettoit cet argent , à moins qu'on ne lui promît de ne point punir

celui qui l'avoit reçu. L'Impératrice , qui ne put tenir aux larmes de son fils , après lui avoir fait connoître qu'elle savoit son secret , & lui avoir fait sentir ce que son action avoit de répréhensible , finit par lui reprocher , tendrement , de ne l'avoir pas mise de moitié dans une si bonne œuvre.

Le résultat fut que le vieil Officier garda son argent , que ses trois fils furent avancés , & que l'Impératrice a assigné au père une pension de quinze cens florins.

Vers le même tems , le jeune Archiduc *Charles* , le plus beau des Princes que j'aie vu de ma vie , apprêta singulièrement à rire à la Cour. Son Instituteur lui expliquoit le passage de l'ancien Testament , où il est dit que *Salomon* avoit trois cens femmes & sept cens Concubines. Sur quoi , s'arrêtant , tout-à-coup : « Qu'est-ce que des Concubines ? ( s'écria le jeune Prince. ) L'Inf-

tituteur, que la question embarrassoit , après avoir hésité quelques instans , lui répondit qu'on appelloit ainsi les Dames du Palais de *Salomon* , & se hâta de changer de discours.

Dès le soir même , à l'assemblée , l'Archiduc folâtrant avec la Princesse *Esterhafi* , & Mesdames *de Losi* , & *de la Rouka* , leur ayant dit , en ricannant , » qu'il favoit bien ce qu'elles étoient ; » pressé d'expliquer ce qu'il entendoit par-là : « Vous croyez donc , ajouta-t-il , que j'ignore encore que vous êtes les Concubines de mon père ? » A ce mot , les Dames de rougir , & de ne savoir comment prendre la chose. Ce qui ayant été remarqué par l'Impératrice , & l'explication ayant suivi de près , fournit ample matière aux plaisanteries de la soirée.

Pour revenir , mon cher ami , aux amusemens de Leurs Majestés ; elles assistent journellement , tant qu'elles

sont à *Laxembourg*, au spectacle Français, & plusieurs fois la semaine à Vienne, pendant l'hiver. L'Impératrice paroit aimer de préférence les Tragédies & les Comédies de caractère, & l'Empereur celles d'un comique un peu chargé.

Nous eûmes, vers la fin de l'hiver, une Course de Traineaux, espèce de divertissement dont vous n'avez pas d'idée. *Marie-Thérèse*, couverte de diamans, mais plus belle encore de ses propres charmes, étoit conduite par l'Empereur. Tout ce que Vienne avoit de plus illustre & de plus aimable dans les deux Séxes, suivoit dans de superbes Traineaux, au nombre d'environ quatre-vingt. Nous eûmes aussi une Course, aux flambeaux, qui fut suivie d'une autre, toute aussi somptueuse, le lendemain, entre onze heures & midi.

Vous connoissez les sentimens avec lesquels, &c. &c.

---

**A N E C D O T E S****CONCERNANT CRÉBILLON FILS.**

---

**C**ET Auteur , véritablement original dans son genre , & que son Roman de *Tanzai* avoit fait envoyer pour quelque tems au Château de *Vincennes* , dès la première nuit de son arrivée dans le donjon , étoit à peine endormi , que réveillé tout-à-coup par quelque chose de chaud qu'il sent à son côté , il trouve un corps velu , qu'il imagine être un chat , qu'il chasse , & se rendort.

Le lendemain , à son lever , son premier soin est de chercher ce chat : il les aimoit , & s'en promettoit , pendant sa prison , une espèce d'amusement. Mais sa recherche se trouvant vaine , il espère du moins que la nuit suivante

cet animal , probablement sauvé par quelque issue qu'il ignore , pourra le revenir trouver au lit , où il se promet de le mieux bien accueillir.

Au moment du dîner , le prisonnier s'y livroit avec d'autant plus de plaisir , qu'il n'avoit pu souper la veille ; lorsqu'au bout de la table il voit un animal assis sur son cul comme un finge , & qui tranquillement le regardoit manger. Sa chambre , assez mal éclairée , lui fait d'abord imaginer que c'est son compagnon de lit , si regretté , qu'il avoit enfin le plaisir de revoir.

Sur quoi , agissant en conséquence , & pour se l'attacher d'autant plus , il le caresse de la voix , lui fait part de son dîner , & le trouve docile au point , que s'aventurant jusqu'à avancer la main pour achever de l'amadouer , l'animal fait un mouvement qui met en évidence une queue , à laquelle *Crébillon* juge que ce qu'il avoit pris pour un chat , n'étoit

autre chose qu'un Rat des mieux nourris, & d'une taille fort au-dessus de l'ordinaire.

A cette vue, l'extrême antipathie qu'il avoit toujours eue pour cet animal lui fit pousser un cri si perçant, en renversant brusquement la table, qu'un Guichetier, qui par hasard n'étoit pas loin de-là, arrivant tout-à-coup, & voyant avec surprise le Prisonnier pâle & tremblant, informé par lui de ce qui causoit cet esclandre, ne le surprit & ne l'indigna que d'autant plus, lorsque pour toute réplique au récit qu'il venoit d'entendre, *Crébillon* le vit partir d'un long éclat de rire!

Calmez-vous, mon cher Monsieur, (lui dit pourtant enfin cet homme) & pardonnez à mon étourderie, qui m'a fait oublier de vous prévenir au sujet de l'animal dont il s'agit.

Votre prédécesseur dans cette chambre, qu'il a très-long-tems habitée,

l'avoit insensiblement apprivoisé, dès sa jeunesse, au point non-seulement de le faire manger avec lui, mais même de le souffrir dans son lit. J'ajouterai que cela me sembloit si plaisant, que je voulus essayer à mon tour de voir si cet *honnête homme de Rat* (pardonnez-moi le terme?) pourroit aussi se faire à moi; & vous allez juger si j'y suis parvenu... Voilà son trou, que vous n'avez pas vu, Monsieur... Approchez! & osez me voir faire.

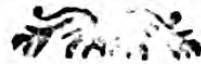
*Raton! Raton!* (s'écria le Guichetier, en se baissant, avec un morceau de viande à la main) viens donc, *Raton?* viens donc, mon ami!

A cette voix, *Raton* montre d'abord la tête; & bientôt reconnoissant son homme, lui saute légèrement sur la main, & y gruge le morceau qui lui est offert.

A partir de ce moment, (ajoutoit *Crébillon*, en racontant cette aventure



à l'Editeur, ainfi qu'à fes autres amis) l'extrême averfion que j'avois toujours eue pour les Rats a tellement pris fin, que *Mons Raton* devint bientôt mon commensal; qu'à l'article du lit près, je lui vis reprendre avec plaifir tous les droits dont il jouiffoit fous mon prédéceffeur; & que fans l'attachement qu'avoit pour lui le Guichetier, je n'aurois pas quitté *Vincennes*, fans l'emporter à Paris avec moi.



L'Editeur, qui a beaucoup vécu, & même dans l'intimité, avec cet aimable Ecrivain, & qui, dans fon *Recueil d'Épitaphes*, en a parlé d'une façon auffi honorable que jufté, fe rappelle un autre trait de lui, & dont la crainte qu'on ne le foupçonne de chercher à plaire à certains Lecteurs, en s'égayant aux dépens de la mémoire d'un ami,

qu'il estime & regrette encore , ne peut le résoudre à dérober au public, non plus que des détails faits pour caractériser les hommes célèbres qui ont eu quelques droits de l'intéresser : car, il est toujours consolant de penser que,

*Tout homme a sa foiblesse, & même le Héros !*

Celle de *Crébillon*, du moins tant que le *Perfidage* fut de mode, étoit, surtout dans ces aimables Orgies que les Gens de Lettres d'alors (moins étrangers les uns aux autres que ceux d'aujourd'hui) se plaisoient souvent à tenir entr'eux, & dont il faisoit les délices : Sa foiblesse, dis-je, étoit de se choisir ce qu'il appelloit une *Vidime*, sur laquelle tomboit par préférence ses attaques les plus insidieuses & les traits aussi fins que caustiques, que son imagination, très-exercée dans ce genre d'escrime, lui inspiroit, pour ainsi dire, à *commandement*. Il est également vrai,

qu'une répartie imprévue de la part de la Partie souffrante , dont la plaisanterie se trouvoit de nature à faire tourner de son côté les Rieurs , terrassoit l'Agresseur au point de ne pouvoir de long-tems s'en relever.

Un jour , que dans un grand dîner , ayant brillé presque jusqu'au dessert , aux dépens de M. *Favart* , ( quoiqu'il eût pour lui les mêmes sentimens d'estime & d'amitié que les autres convives ) , après s'être lâché au point de s'écrier , en riant : « Oh ! le pauvre homme est » aujourd'hui si bête , qu'on prétendrait » envain tirer quelque chose de lui . . . A ces mots , le bon M. *Favart* se lève ; & du ton le plus humble , adresse ce Couplet à *Crébillon* :

*Air : Nicolas va voir Jeanne.*

Tu dis que je suis bête ,  
 Mon ami *Crébillon* ?  
 Le mot n'est pas honnête !  
 Mais n'est pas sans raison.

Il faut que je sois bête :..

Car toujours j'applaudis

A ce que tu dis.

La foudre , tombant en éclats sur la tête de notre homme , sur-tout à la fin de ce Couplet , universellement applaudi par l'assemblée , ne l'eût pas plus anéanti qu'il ne le fut pendant tout le restant du dîner.

Quelque tems après , *Crébillon* , qui en pareilles circonstances , avoit été également terrassé par *La Bruère* , & qui fourdement lui en gardoit rancune , trouva l'occasion qu'il guétoit de s'en venger , & en profita de la façon suivante :

L'Opéra de *Dardanus* , que venoit de donner *Rameau* , & dont l'Auteur du Poëme étoit encore anonyme , ne réussissoit d'abord que médiocrement : ce qui devoit paroître d'autant moins surprenant , que sa Musique , dont la vigueur étonnoit plus qu'elle ne flattoit

les oreilles Françoises, jointe à la jalousie des rivaux du prétendu novateur, étoit bien faite pour balancer au moins le succès de ce nouveau genre. Mais les Epigrammes n'en étoient ni moins abondantes ni moins amères contre les deux Auteurs de cet Opéra, il ne manquoit au triomphe des malveillans, que de connoître l'Auteur des paroles; & celui-ci, qui prudemment l'avoit prévu, n'avoit garde, en se déclarant, de s'exposer à des personnalités, dont la satire est toujours d'autant moins avare, qu'elles ajoutent souvent au ridicule qu'on veut répandre sur l'Ouvrage.

*Crébillon* qui (l'on ne fait trop comment) avoit enfin pénétré ce mystère, & auquel, dans un de ces soupers dont nous venons de parler, on demandoit quel étoit l'homme de Lettres qu'il soupçonnoit coupable d'un Poëme qui, pour lors, partageoit la disgrâce qu'en couroit l'Auteur de la Musique ?

Messieurs , dit-il , en se levant ,  
& en adressant le Couplet suivant à  
l'assemblée :

*Cet Opéra , tant endormant ,  
Est d'un Gentilhomme Normand ,  
Landerirette...*

— Normand ! Normand ! (s'écriè-  
rent-ils , en l'interrompant , en *chorus*.)

— Oui , Messieurs , *Normand !* (re-  
prit *Crébillon* , en fixant *La Bruère*.)

Et delà finissant son Couplet :

*Et ce Gentilhomme est ici ,  
Landeriri.*

Sur quoi le pauvre *La Bruère* , dont  
le trouble & la confusion ne purent  
échapper à l'œil malin de l'assemblée ,  
ne trouva rien de mieux à faire , que de  
se prosterner au milieu de la salle , & de  
tâcher d'obtenir grace de ces impitoya-  
bles Rieurs , au moyen d'une amende-  
honorale , aussi sincère en apparence ,  
que vraiment comique en effet.



*Charles le Clerc de la Bruère*, après avoir été Secrétaire d'Ambassade à Rome avec M. le Duc de *Nivernois*, eut le privilège du *Mercur de France*, depuis 1744, jusqu'à sa mort, dix ans après, à l'âge de trente-neuf ans. Ce fut (dit le *Diçionnaire historique des Hommes qui se sont fait un nom, &c.*) une perte pour les Lettres & pour la Société. A un esprit vif & agréable, il joignoit un caractère poli & des mœurs douces. Le *Mercur*, sous lui, ne fut point le bureau de la fatyre : il fut le rendre intéressant, sans avoir recours à la critique amère. Il est Auteur de plusieurs Opéra : *les Voyages de l'Amour, Dardanus & le Prince de Noisy* ; d'une Comédie, intitulée *les Mécontens*, & d'une Histoire de *Charlemagne*, en deux volumes in-12, écrite avec élégance.

N. B.

N. B. *Crébillon*, fils du fameux Tragique de ce nom, né en 1707, est mort en 1777. L'Editeur, qui a vécu long-tems avec lui dans la plus grande liaison, n'a témoigné que très-foiblement, à son gré, ce qu'il croyoit lui devoir, par l'Epitaphe suivante :

Dans ce Tombeau gît *Crébillon*.

— Qui? — Le fameux Tragique? — Non :

Celui qui le mieux peignit l'âme

Du Petit-Maître, & de la Femme.

De nouveaux ridicules remplacèrent ceux qu'il a peints ; les nuances pourront varier : mais il sera toujours vrai de dire, que personne n'a rendu avec plus de fidélité les mœurs de son tems ; & que dans cette partie, sur-tout, *Crébillon* restera modèle.

Ce ne sera peut-être pas une raison pour que la Postérité nous estime infiniment. Mais cette réflexion ne prouve rien contre l'Auteur ; il a dû peindre



ce qu'il voyoit , & dans ce cas , il pouvoit nous dire :

Est-ce ma faute , à moi , si ces mœurs sont les vôtres ? &c.

Voyez , pour le surplus de ce qui concerne cet aimable Ecrivain , *le Recueil des Epitaphes* , déjà cité.



A N E C D O T E

*Concernant CATHERINE PREMIERE,  
Impératrice de Russie.*

---

ON fait que la naissance de cette femme célèbre étoit si obscure , qu'elle même ignoroit quels en avoient été les auteurs , & se souvenoit uniquement d'avoir eu un frère , dont elle ignoroit également la destinée.

Devenue femme de *Pierre-le-Grand*, après avoir été long-tems sa Maîtresse, à peine étoit-elle élevée à ce rang suprême , qu'arriva l'aventure suivante , assez peu connue pour mériter de l'être davantage , & dont on nous saura peut-être quelque gré \*.

---

\* Elle se trouve dans une brochure , sous la date de 1780 , intitulée : *Anecdotes secrettes de la Cour de*

Un envoyé extraordinaire du Roi de Pologne à la Cour de Russie, retournant à *Dresde*, s'étoit arrêté dans une hôtellerie de *Curlande*, & avoit été témoin d'une querelle intéressante, entre un des valets d'écurie & plusieurs de ses camarades, qui étoient tous ivres. L'un d'eux juroit tout haut, & répétoit tout bas : « que d'un seul mot, il pou-  
» voit faire repentir ses adversaires de  
» leur insolence, ayant des parens assez  
» puissans pour les punir. »

Sur quoi le Ministre, surpris du ton décidé de ce domestique, s'informa de son nom & de sa condition passée. On lui répondit que c'étoit un malheureux Polonois, nommé *Charles Scorowski*; que l'on croyoit que son père étoit un Gentilhomme de *Lithuanie*, mort trop

---

*Czar Pierre-le-Grand*, &c. traduites d'un Manuscrit Russe, confié (dit-on) à *Voltaire*, peu de tems avant sa mort, & si peu répandue, que nous avons eu quelque peine à nous la procurer.

tôt pour le malheur de ce misérable , & d'une sœur qu'il avoit perdue depuis long-tems.

Cette réponse fit ouvrir les yeux attentifs de ce Ministre sur la figure du valet jureur , au point d'imaginer voir sous ses traits grossiers , quelque ressemblance avec ceux de *Catherine* , qui cependant étoient si noblement dessinés , (dit l'Histoire) qu'aucun Peintre n'avoit pu réussir à bien saisir l'ensemble de cette belle physionomie.

Cette rencontre , qui auroit l'air d'une scène romanesque , si elle n'étoit pas constatée , frappa le Ministre du Roi *Auguste* , qui même se permit d'en faire un Conte ridicule , en écrivant à un ami , qui résidoit à la Cour de Russie.

On ne fait comment cette lettre tomba aux mains du *Czar* : ce qui est certain , c'est qu'il en fit une note sur ses tablettes , qu'il portoit par-tout pour soulager sa mémoire ; & qu'en consé-

quence , il envoya au Prince *Repnin* , Gouverneur de *Riga* , l'ordre de découvrir *Charles Scorowski* ; de l'amener à *Riga* , sous un prétexte honnête ; de s'emparer de lui sans lui faire la plus légère insulte , & de l'envoyer , sous bonne garde , à la Chambre de Police de la Cour , qu'il avoit chargée de la révision d'un jugement rendu contre ce prétendu prisonnier.

Cet ordre , qui étoit une énigme pour ce Gouverneur , fut exécuté ponctuellement : *Charles* fut amené , & l'on feignit de procéder dans les formes contre lui , comme contre un querelleur. Il fut ensuite envoyé , sous escorte , à la Cour , avec les informations supposées , qui constatoient le délit dont il étoit accusé.

*Scorowski* , inquiet de son sort , quoiqu'il se crût très-innocent , fut présenté au Juge , qui traîna le procès en longueur , afin d'examiner plus à son

aîné le prisonnier , qu'il avoit ordre de fonder à fond. Pour réussir plus sûrement , il avoit auprès de son homme des espions qui recueilloient toutes ses paroles ; & d'après ces découvertes , on fit de secrètes perquisitions en *Courlande* , qui prouvèrent évidemment que ce valet étoit le propre frère de l'Impératrice *Catherine*.

Lorsque le *Czar* en eut la certitude , il fit insinuer à *Scorowski* , que le Juge n'étant pas disposé à le traiter favorablement , il ne pouvoit mieux faire que de présenter une requête au Souverain même ; & qu'on lui faciliteroit les moyens , non-seulement de parvenir jusqu'au trône , mais encore des protecteurs assez puissans pour l'appuyer efficacement dans sa demande.

Le Souverain , qui avoit tout ménagé pour une scène aussi amusante pour lui , qu'humiliante pour la hauteur qu'affectoit depuis peu *Catherine* , fit répondre

qu'au jour assigné, il iroit, *incognito*, dîner chez *Chapelow*, son Maître-d'hôtel; & qu'à l'issue de son dîner, il entendroit *Scorowski*.

La majesté du Monarque ne parut pas l'intimider : il présenta noblement sa requête, qui fut moins lue que sa figure ne fut examinée. Le *Czar* lui fit une foule de questions, auxquelles, malgré son embarras, il satisfit si nettement, qu'il fut absolument démontré que *Catherine* étoit sa sœur.

Néanmoins, pour écarter tous ses soupçons, le *Czar* le quitta brusquement, en lui ordonnant de revenir le lendemain, à la même heure; & cet ordre ne fut adouci que par la promesse d'un jugement dont il auroit probablement lieu d'être satisfait.

Le soir même, le *Czar*, en souppant avec l'Impératrice, lui dit : « J'ai » dîné aujourd'hui chez *Chapelow*; j'y » ai fait une chère délicieuse : il faut

» que je vous y mène , quelque jour.

» — Et pourquoi pas , dès demain ? »

« Mais (ajouta-t-il , en partant du consentement de sa femme ) « il faut » faire comme j'ai fait aujourd'hui : » c'est-à-dire , le surprendre au moment » où il fera prêt à se mettre à table , & » y aller seuls. ».

Le lendemain , tandis que *Pierre & Catherine* dînoient chez le Maître-d'hôtel , l'on introduisit *Scorowski* , qui s'approcha de l'Empereur , d'un air un peu plus timide que la veille. Le *Czar* alors , affectant de ne se pas rappeler l'objet de sa requête , lui renouvela les mêmes questions que ci-devant , & *Scorowski* y fit les mêmes réponses.

C'étoit dans l'embrasure d'une croisée que se tenoit la conférence , & sous les yeux de *Catherine* , qui , assise dans un fauteuil , n'en perdoit pas un mot. Chaque phrase de *Scorowski* frappoit son oreille , & le *Czar* réveilloit encore



son attention , en lui disant , avec l'air & le ton de l'intérêt : « *Catherine* , » écoutez un peu cela ? . . . N'entendez-vous rien aux propos que nous » tenons ? » A quoi , changeant visiblement de couleur , elle ne répondit qu'en bégayant . . . « Mais ( ajouta , vivement , » le *Czar* ) si vous n'y comprenez rien , » je le comprends bien , moi . . . C'est , » qu'en un mot , cet homme - là est » votre frère .

» Allons , ( dit-il à *Charles* ) baise , » tout-à-l'heure , le bord de sa juppe & » sa main , en qualité d'Impératrice ! » après quoi , embrasse-là , comme ta » sœur ? »

A ces mots , qui n'étoient rien moins qu'équivoques , *Catherine* , pâle & interdite , perdit connoissance .

Lorsqu'elle fut revenue , *Pierre* lui dit , d'un ton affectueux : « Quel si » grand mal y a-t-il donc dans cette » aventure ? . . Eh bien ! c'est un beau-

» frère que je trouve : s'il est homme  
 » de bien , & qu'il ait quelque talent ,  
 » nous en ferons quelque chose. Con-  
 » solez-vous donc , je vous prie : je ne  
 » vois rien dans tout ceci dont vous  
 » dussiez vous affliger... Nous voilà  
 » maintenant éclaircis sur une matière  
 » qui nous a coûté bien des recherches ?  
 » Allons nous-en. »

*Catherine* , en se levant , demanda la permission d'embrasser son frère , & supplia le *Czar* de continuer ses faveurs , tant au frère qu'à la sœur.

L'on n'a point su au juste par quel singulier hasard , ce *Scorowski* avoit découvert que sa sœur étoit parvenue jusqu'au trône. L'Empereur lui assigna une maison & des pensions. On ne lui imposa d'autre soin que celui de la représentation , de ne pas trop se répandre , & de jouir tranquillement de sa fortune dans le secret.

Sa sœur , qui sans doute fut satisfaite

de l'évènement , ne le fut pas trop des ressorts qui l'avoient conduit : elle se sentoit intérieurement , humiliée d'une reconnoissance que l'amour-propre auroit voulu voir ménagée avec plus de délicatesse.

Une femme de rien , montée au faite de la gloire & des grandeurs , n'avoit pas vu sans chagrin un Empereur , uniquement occupée d'elle , découvrir toute l'étendue de son néant. Mais son époux parut , dans cette occasion , plus occupé de la singularité de la découverte , que des frivoles préjugés de la vanité femelle. Il se doutoit bien qu'une esclave n'étoit pas présumée sortir d'une source très-brillante ; & fut si peu surpris de se voir le beau-frère d'un valet , qu'il l'accueillit comme on vient de le voir , & que son amour pour *Catherine* n'en fut nullement altéré. Le génie de cette femme unique l'avoit enchaîné par de si puissans liens , qu'il sembloit que

rien ne l'en pût détacher. C'est même de quoi l'on eut encore depuis plus d'une preuve, on ne sauroit plus convainquante.



---



---

 LE P O R T R A I T ,

*Anecdote Anglaise , historique & galante.*

---

**A** Londres , dans un Bal de Cour ,  
 Un Lord , frappé de l'air d'une jeune Etrangère ,  
 Qui , sous le masque même , étoit faite pour plaire ,  
 La suit de l'œil , prend langue ; & fait que par l'Amour ,  
 Comme jadis *Ariane* abusée ,  
 Suivant , de Cours en Cours , son parjure *Thésée* ,  
 Elle venoit enfin d'être forcée  
 Par certain vieux *Rabbin* , de vendre ses bijoux ,

Riche & galand , le Lord , quoique d'un âge ,  
 Où le plus vicieux , malgré soi , devient sage ,  
 La suit , avec toute l'ardeur  
 Que met toujours un vieux Pécheur  
 A pourchasser un minois qui le tente ;  
 Jusqu'au moment où , lassé enfin  
 D'une foule trop fatigante ,  
 La Belle , avec sa Complaisante ,  
 Entre dans un fallon voisin.

Là , bientôt auprès de *Bélise* ,  
 Comme , se reposant aussi ,

Le Lord , en jouant la surprise ,  
Et du ton le plus radouci :

Je vous connois , ( dit-il ) Madame.  
La cause même de vos pleurs ,  
( Duffiez-vous dédaigner la flâme ,  
Dont vos yeux sont seuls les auteurs ) ,  
Ne laissera pas moins subsister dans mon âme ,  
Un vrai désir d'adoucir vos malheurs !

A ce propos , notre héroïne ,  
Sans ressources dans ce moment ,  
Le Juif , avec acharnement ,  
Ayant complété sa ruine :

Mylord ( dit-elle ) est trop galant ,  
Et s'exprime avec trop d'aifance ,  
Pour n'avoir pas vécu long-tems en France ?..

J'étois ( dit-il ) alors , jeune , fat , inconstant.  
J'y fis , dit-on , ( non pas que je m'en vante ! )  
Plus d'un pauvre époux mécontent ,  
Plus d'une Belle mécontente.

Ouvrant alors sa boîte , en minaudant ,  
Le Lord ajoute : Par exemple ,  
Avec plaisir je crois que l'on contemple  
Ce portrait-ci ? — Que vois-je !.. Ah Mylord ! pourroit-on ,  
( Même , au risque de vous déplaire , )  
Vous demander ? — Quoi ? — Votre nom ?

--- Quand je reçus la boîte , on m'appelloit *Norton* ;  
J'étois Cadet ; la Belle m'étoit chère :  
Mais depuis...

A ce nom , notre jeune Etrangère ,  
Trop foible pour son trouble & sa confusion ,  
Jette un cri douloureux , tombe . . C'étoit son père !



---

LE VENDEUR DE PARDONS.

*Trait historique.*

---

ON fait jusqu'à quel point l'abus de la vente des Indulgences fut porté, au commencement du seizième siècle. Que *Léon X*, qui les faisoit prêcher, surtout en Allemagne, pour s'opposer au Sultan *Sélim*, dont les conquêtes en Egypte faisoient craindre qu'il ne vînt fondre sur la Chrétienté, les faisoit vendre par des Moines. Que leur faux zèle ou leur avidité, révoltèrent les *Fidèles*, au point que le fameux Cardinal *Ximenès* s'opposa à ce qu'elles fussent prêchées en Espagne; & que *Luther*, qui depuis long-tems en vouloit à la Cour de Rome, profita de ces mêmes abus pour la décrier, & proposer une



Réforme , dont les suites sanglantes ont été si funestes à l'Europe entière.

Un de ces Banquiers spirituels , des plus intelligens , nommé *Tetzel* , & dont le nom est encore fameux en Allemagne , étoit parti de *Leipsick* avec des sommes considérables , que lui avoit vallu sa mission ; lorsqu'il se vit attaqué par un Gentilhomme , bien accompagné , qui lui enleva son trésor.

Sur quoi , grandes menaces de la part du Missionnaire , tant des foudres de Rome que du glaive des Puissances temporelles , qu'il alloit implorer contre un pareil sacrilège.

Cher Père , calmez-vous ? lui dit le flegmatique Allemand : vous n'avez sans doute pas oublié de m'avoir vendu , bien chèrement , *le Pardon* d'un gros péché que j'avois à commettre ? Prenez que ce soit celui-ci , & donnons-nous réciproquement , quittance.

NOTICE  
 SUR LE CÉLÈBRE HUET,  
 EVÊQUE D'AVRANCHES, &c.

---

ON a remarqué que les Auteurs qui ont parlé avec quelque étendue du célèbre *Huet*, Evêque d'Avranches, ne donnent aucune notion sur sa famille.

L'Eloge historique le plus connu de ce Savant, est celui que l'*Abbé d'Olivet* a mis à la tête du Recueil qu'il a donné au public en 1722, sous le titre d'*Huetiana*, ou *Pensées diverses de M. Huet, Evêque d'Avranches*.

Il dit seulement, dans cet Eloge, qu'il étoit né à *Caën*, le 8 février 1630; mais il ne dit rien sur son père. Il en est de même de *Moréri*, &c.

C'est dans un des grands ouvrages

qu'a produit l'Ordre laborieux des Bénédictins , intitulé *Gallia Christiana* \* , qu'on voit que *Julien Huet* , père de *Pierre Daniel* , occupoit la première place de Judicature à *Gisors* : *Cadomensis origine , Petrus Daniel , filius Juliani Huet , Gisorsii Primarii Prætoris*.

*Julien Huet* étoit né dans la religion protestante , qu'il professa jusques dans un âge assez avancé ; son fils le disoit lui-même , suivant le *Huetiana* , page 316. Et il ajoute , que c'est le père *Goutery* , Jésuite , célèbre Controversiste , qui prépara son abjuration , qu'il avoit faite avec connoissance de cause.

*Huet* étoit un Savant universel , qui conserva la même ardeur pour l'Étude jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans. La Reine *Christine* de *Suède* l'appella auprès d'elle. Il fut un des hommes illustres qui contribuèrent à l'éducation

---

\* Tome 2 , page 505 , Episcop. 60.

du Dauphin. Jamais Prince, dit *Voltaire*, n'eut de pareils Maîtres. Il est mort en 1721.

Nous rappellerons ici, ce qui est dit dans le *Courrier de l'Europe*, du 27 février 1778 :

« Dans un Ouvrage imprimé, sous  
 » ce titre : *La Bible Expliquée*, &c.  
 » Londres 1776, 2 volumes in-8°,  
 » attribuée à un Auteur célèbre, on lit  
 » ce qui suit, à la note de la page 294,  
 » tome 2 :

» *M. Huet*, établi en Angleterre,  
 » sous le nom de *Hut*, Auteur d'un  
 » Livre intitulé : *The man afer God-*  
 » *sown heart*, est petit neveu du célè-  
 » bre *Huet*, Evêque d'*Avranches*.

» On doit relever cette erreur de  
 » fait, parce qu'il n'y a point, en  
 » Angleterre, de neveu de ce Prélat ; &  
 » que ce *M. Huet* n'est pas plus de cette  
 » famille, que *Laurent Hut*, Anglais,  
 » premier Médecin de *Joseph II*, Roi

» de Portugal, dont il est parlé dans le  
 » N<sup>o</sup>. 57 du même *Courrier*, du 16  
 » Mai 1777.

» On observe, au surplus, que M.  
 » *Nervet*, dont les grand-père & on-  
 » cle \* étoient liés avec cet Evêque

\* Voyez le Dictionnaire de *Moreri*, au mot *NERVET*, édition de 1759, & le Dictionnaire de Géographie de *la Martinière*, au mot *EVREUX*, édition de 1768.

Nous remarquerons, à cette occasion, que l'Abbé *Desfontaines*, dans les Jugemens sur les Ouvrages nouveaux, Tome 8, page 168, en rendant compte de l'Histoire de *Louis XI*, par *Duclos*, observe que cet Historien a omis, comme les autres Auteurs de l'Histoire de France, de faire mention de *Jean Nervet*, que *Louis XI* avoit attaché à sa personne.

*Jean Nervet*, né à *Evreux*, en 1442, d'une ancienne famille existante encore aujourd'hui dans cette ville, a été Prieur de *Sainte-Catherine-la-Couture*, à Paris; Abbé de *Juilly*, Evêque de *Mégare*, *in partibus*, Aumônier & Confesseur de *Louis XI*, Conseiller d'Etat & privé.

Voyez *Gallia Christiana*, Tome 4, col. 787, N<sup>o</sup>. 22, & Tome 8, col. 1677, N<sup>o</sup>. 13.

L'Histoire de l'Eglise de *Meaux*, par *du Plessis*, Tome 1.

L'Histoire Ecclésiastique de la Chapelle des Rois de

» par le goût des Sciences & des Let-  
 » tres , a rendu en leur nom un nouvel  
 » hommage à sa mémoire , en faisant ,  
 » au mois de septembre 1777 , une

France , par l'Abbé *Archon* , Tome 2 , page 46.

La nouvelle Histoire de la Chapelle des Rois de France , par l'Abbé *Oroux* , de l'Imprimerie Royale , 1776 , Tome 1 , page 387.

Et le Journal des Savans , avril 1784 , où l'on trouve un article détaillé & discuté sur *Jean Nervet* , par *M. Mercier* , Abbé de Saint-Leger , Bibliothécaire de Sainte-Geneviève.

Au surplus , puisqu'il vient d'être question de l'histoire de *Louis XI* , par *Duclos* ; l'Auteur de ce Recueil , qui a été étroitement lié avec cet Historien , & qui a vu l'Ouvrage manuscrit , doit à la vérité , & peut-être à la mémoire de l'Auteur , que l'Histoire imprimée , n'est son Ouvrage que tronqué & défiguré. Il l'abandonna , en laissant pleine liberté d'y faire les changemens & retranchemens qu'on exigeoit , & se contenta de dire : *Qu'apparemment il n'étoit pas encore tems d'écrire l'Histoire de ce Règne , si mémorable & si extraordinaire.*

Si celle que le célèbre *Montesquieu* a composée , n'avoit pas été anéantie par une circonstance connue de tout le monde , il y a lieu de présumer qu'elle n'auroit pas paru telle qu'elle étoit sortie des mains de cet illustre Auteur.

» donation à l'Evêché d'*Avranches*,  
 » acceptée par M. *Belbeuf*, Evêque  
 » actuel, de la Collection de tous les  
 » ouvrages de l'illustre *Huet*, au nom-  
 » bre de plus de trente volumes, tant  
 » in-fol. in-4°. qu'in-12.

» L'Acte notarié renferme les pré-  
 » cautions nécessaires : il autorise le  
 » Chapitre d'*Avranches* à réclamer  
 » cette collection, à chaque mutation  
 » d'Evêque, & à en charger le succé-  
 » seur, &c.

» Quoique les progrès des connois-  
 » sances humaines aient laissé dans  
 » l'oubli quelques-uns des Ouvrages de  
 » *Huet*, la totalité ne laisse pas d'être  
 » précieuse pour l'Evêché d'*Avran-*  
 » *ches*, où elle n'étoit pas, & dont le  
 » Siège est honoré à jamais par ce  
 » savant Evêque, Auteur à la fois de la  
 » *Démonstration Evangélique*, & du  
 » *Traité de la foiblesse de l'Esprit hu-*  
 » *main*, &c. &c.

On

On fait que *Huet* est Auteur d'un petit Ouvrage intitulé, *de l'Origine des Romains*, qui a paru pour la première fois en 1670, & qui a été depuis réimprimé nombre de fois, & traduit dans toutes les langues.

Il avoit aussi composé un Roman, intitulé : *Diane de Castro*, ou le *Faux Incas*. Il s'est trouvé manuscrit à sa mort, & il a été imprimé sans nom d'Auteur, en 1728, chez *Guérin*, sous le titre de *Diane de Castro*, in-12. Lorsque l'Auteur composa ce Roman, il n'avoit que vingt-cinq ans.

Ce Prélat avoit légué, par son testament, sa Bibliothèque, très-considérable, à la maison professe des Jésuites de Paris. Ce qu'il y a d'assez extraordinaire, c'est qu'il avoit, en quelque sorte, prévu la destruction de la Société, & avoit apposé pour condition à son legs ; *que dans le cas où elle cesseroit d'exister en France, ses héritiers*



*pourroient réclamer cette Bibliothèque.*

Cette réclamation a été faite en 1764, lorsqu'après l'abolition de cette célèbre Société, prononcée par Arrêts de tous les Parlemens du Royaume, & confirmée par Edit de novembre de la même année, il a été procédé à la vente de la Bibliothèque de la Maison professe.



---

PARTICULARITÉS

ET

SINGULARITÉS HISTORIQUES.

---

**HENRI II**, que sa générosité, son courage, & plusieurs autres vertus, mettent au rang des plus grands Rois que l'Angleterre ait eu, auroit été cité comme l'un des plus heureux, si la déso-béissance de ses enfans n'eût pas souvent troublé sa félicité. Rien ne le toucha plus vivement que leur ingratitude; & son indulgence surprenante envers eux, rend leur crime d'autant plus noir. Il chérissoit si tendrement son fils aîné *Henri*, que, non content de le faire héritier de ses Etats après sa mort, il voulut encore lui faire partager sa Couronne & son autorité pendant sa vie: il le fit couronner solennellement, & obligea la

Noblesse à lui prêter ferment d'obéissance. L'expérience convainquit bientôt ce malheureux père de l'excès de sa foiblesse. Pour d'autant plus honorer la solennité du couronnement de ce fils, ayant voulu lui-même porter le premier plat du banquet ; sur l'étonnement qu'en marquoient la plupart des Courtisans : *N'est-il pas juste* (leur dit le jeune Prince) *que le fils d'un Duc\* serve le fils d'un Roi ?*



Au moment où les Ministres de la Reine *Elisabeth*, intimément persuadés que c'étoit plaire à leur jalouse & cruelle Souveraine, que de lui faire envisager la mort de *Marie Stuart* comme absolument nécessaire à son repos, ainsi qu'à celui de ses Sujets ; le Comte de *Leicester*, qui, bien que ni plus conscien-

---

\* Duc de Normandie.

cioux, ni moins cruel que les autres, étoit plus fin & plus politique, vint un jour trouver la Reine, & la conjura de ne point risquer une action dont l'infamie pouvoit retomber sur elle-même, puisqu'elle étoit injurieuse à la Majesté de toutes les Têtes couronnées. *Mais comment donc m'en défaire ?* (s'écria, avec quelque dépit, l'implacable *Elisabeth.*) *En la faisant mourir avec décence ;* (repliqua le Courtisan.) *Avec décence !* (lui dit la Reine étonnée.) *En lui envoyant un Apothicaire, & non pas un Bourreau,* repartit l'autre.

*Elisabeth* se repentit (dit-on) plus d'une fois, de n'avoir pas suivi ce conseil.



Lorsque *Rodolphe*, Comte d'*Habsbourg*, fut élu Empereur, en 1273, l'Evêque de *Basle* s'écria, en levant les mains au Ciel : *O Père Eternel ! je souhaite, pour ta tranquillité, que cet*

*homme\* ne s'avise jamais d'en vouloir à ton trône ; sans quoi , ce seroit un beau pari à faire , savoir qui des deux l'emporteroit , ou de sa toute-audace , ou de ta toute-puissance.*



Les *Whigs* & les *Toris* (dit *Higgon* , Historien Anglais , ) célèbrent , le 30 juin , l'anniversaire de la mort de *Charles I* : ceux-ci le réputent Martyr ; & les autres , en dérision , le même jour , s'assemblent dans des tavernes , & mangent une *Tête de veau* . C'est delà qu'on appelle ce parti , *le Pic-nic de la Tête de veau* .

Et voilà la Liberté Anglaise !



Voici le Portrait , que ce même Historien , si impartial , qu'il est presque

---

\* Ce n'est pas le terme dont se servit ce Prélat.

impossible de savoir de quel parti ni de quelle Religion il étoit , fait du fameux *Cromwel* , qu'il prétend trop & trop peu connu.

*Olivier Cromwel* étoit descendu , par une fille , du fameux *Thomas Cromwel* , fils d'un forgeron de *Pulney* , qui de simple domestique du Cardinal de *Volsey* , étoit parvenu , par ses intrigues , au grade de Premier Ministre , & finit , trois mois après , sur l'échaffaud. De cet ancêtre , qui fut un des premiers Visionnaires d'Angleterre , *Olivier* semble avoir tiré tout son fanatisme , qui se trouvant uni avec le pouvoir , en étoit d'autant plus redoutable. Cet homme , de simple Gentilhomme , s'étoit élevé par degrés , au suprême commandement de l'Armée , en s'accommodant à l'humeur de ces tems-là : c'est-à-dire , à bien pleurer , à être bien fourbe , & à prêcher avec véhémence : car plusieurs de ses contemporains , (suivant les Mémoires

qui nous en ressent) lui ont refusé jusqu'à la qualité qui semble avoir été la plus visible ; savoir , le courage personnel. Mais dût-on n'attribuer ce reproche qu'au ressentiment & à l'envie , nous la trouvons si souvent dans les scélérats les plus subalternes , qu'aux yeux de la Philosophie , elle n'est considérée que comme un brutal emportement , lorsqu'elle n'est point fondée sur la Prudence & la Justice. Quant aux autres qualités , soit du corps , soit de l'esprit , qui servent communément de degrés à l'ambition , il semble n'en avoir eu aucune , excepté la dissimulation la plus profonde , & l'hypocrisie la mieux couverte. Sa figure étoit basse , pour ne pas dire vile , son regard faux & sinistre , sa politique grossière & indigne d'un homme bien né. Ses qualités acquises , loin d'avoir rien d'extraordinaire , n'avoient été cultivées que dans une Université , où la connoissance du

monde est presque absolument étrangère, par conséquent peu capable de former un grand homme. Ainsi, loin que son abord ou sa conduite disposassent les cœurs en sa faveur, on cite sur ce sujet plus d'un trait qui prouvent le contraire : entr'autres, que dès l'année 1641, qu'il n'étoit encore que simple Citoyen, avant qu'il fût question de lui dans le monde, & que la guerre fût déclarée ; le Chevalier *Bevil Granvill*, alors membre du Parlement, avoit conçu une telle antipathie pour *Cromwel*, qu'il ne pouvoit rester assis auprès de lui dans la chambre basse ; & qu'interrogé sur ce sujet par ses amis : *Je ne saurois (dit-il) vous en dire d'autres raisons, sinon que mon génie semble m'inspirer, quand je vois ce vilain homme, qu'il doit un jour être fatal au Roi!*

Quoiqu'il en soit, & sans nous arrêter à ces sortes de présages, il n'est pas



moins certain qu'on ne doit attribuer l'excès de son élévation , qu'à l'étrange concours des circonstances du tems où cet homme a vécu : circonstances qui n'étant jamais arrivées auparavant , ne se retrouveront peut-être jamais les mêmes : c'est-à-dire , pour qu'un fourbe puisse aller aussi rapidement au plus haut degré de la fortune , en prêchant , en pleurant & en priant , qui furent les seuls talens qui lui acquirent l'estime de la populace & des soldats d'une armée fanatique , aussi aveuglée qu'aigrie contre son Roi.

D'où l'on peut conclure , avec raison , que , né dans un tout autre tems en Angleterre , il n'y auroit jamais été qu'*Olivier Cromwel* ; & qu'en France , il ne seroit peut-être jamais parvenu jusqu'à commander un bataillon de milice.



Un fait que presque tous les Histo-

riens Anglais ont oublié , ou que , pour l'honneur de la nation , ils ont cru devoir taire , & que rapporte le même *M. Higgon* : c'est qu'après la perte de la bataille de *Naseby* \* , qui décida du malheureux sort de *Charles I* , la cassette même du Monarque étant tombée dans les mains des Rebelles , & portée au Parlement , elle y fut ouverte ; & qu'après lecture publique de ses papiers les plus secrets & des lettres de son épouse même , ces lettres furent imprimées & distribuées dans Londres. Que ces furieux enfin , non contents de cette action atroce , accusèrent cette Reine , si intéressante à tous égards , de *haute-trahison* , & l'eussent probablement traitée en conséquence , uniquement pour avoir obéie aux loix divines & humaines , en secourant un Roi & un époux , si la fuite n'eut dérobée la

---

\* Le 14 Juin 1645.

filles du *Grand Henri* \* à cet excès d'horreur.



Les plus grands événemens naissent souvent des plus petites causes.

*Louis XIV*, en 1672, étoit aux portes d'*Amsterdam*, qui, dans ce moment, ne pouvoit probablement lui résister, & où l'épouvante étoit générale. Les Magistrats s'assemblent, délibèrent sur ce qu'il y avoit à faire dans une telle circonstance; & l'on convient unanimement de lui porter les clefs de la ville. On s'apperçoit alors qu'un vieux *Bourguemestre* endormi, n'a pas donné son suffrage. On le réveille; il demande ce qui a été délibéré: « D'aller offrir au » Roi de France les clefs de la ville. » — Les a-t-il demandées? (repartit le vieux dormeur.) « — Pas encore, (lui replique-t-on.) « — En ce cas, » Messieurs, (leur dit-il) attendez, du

---

\* *Henri IV.*

» moins, qu'il les demande? » Et ce seul mot (à ce qu'on dit) sauva la République.



On voit des Procureurs faire fortune, mais on n'en vit jamais une pareille à celle de *Jean de Dormans*, qui vivoit en 1367.

L'aîné de ses enfans fut Evêque de *Beaumont*, peu de tems après Cardinal, ensuite Chancelier de France; enfin, Légat du Pape *Grégoire X*, pour travailler à la paix entre le Roi *Charles V* & le Roi d'Angleterre: c'est lui qui est le fondateur du Collège de *Saint-Jean de Beauvais*.

Le second des enfans de ce même Procureur, fut d'abord Avocat-général au Parlement de Paris, & puis Chancelier de France. Il eut plusieurs enfans, dont l'un eut aussi l'honneur de remplir cette première place de la Justice.

Enforte que de la famille d'un Procureur , sont sortis deux Chanceliers , un Cardinal & un Archevêque : car le troisieme fils de *Jean de Dormans* eut premièrement l'Evêché de *Meaux*, & bientôt après l'Archevêché de *Sens*.

Jamais , sans doute , tant de dignités ne se trouvèrent à la fois rassemblées dans cette classe ; & ce *Jean de Dormans* pouvoit , avec raison , se regarder comme le plus heureux des pères.



Au tems de *la Fronde* , les Parisiens , & sur-tout les femmes , avoient pour le Duc de *Beaufort* une vénération qui alloit jusqu'à l'idolâtrie. Quand il jouoit à la paume dans le Marais , elles alloient en foule le voir jouer , & faire des vœux pour sa prospérité. Le tumulte qu'elles occasionnoient au-dehors étoit si grand , que les joueurs impatientés l'ayant prié d'y aller mettre ordre , il ne

put obtenir d'elles que de consentir à n'entrer qu'en petit nombre, & les unes après les autres.

S'appercevant un jour qu'une d'entre elles le dévorait des yeux : « Eh bien ,  
 » ma Commère , ( dit-il ) est - ce donc  
 » un si grand plaisir pour vous , que de  
 » me voir perdre mon argent ? — « Jouez  
 » hardiment , M. le Duc , ( lui répon-  
 dit-elle ) « & ne craignez pas d'en  
 » manquer ; ma Commère & moi ,  
 » vous avons apporté deux cens écus ;  
 » & au besoin , j'en irons chercher encore  
 » tout autant.

Quelque tems après , passant auprès de *Saint - Eustache* , une troupe de femmes étant venue l'environner , toutes s'écrièrent , avec transport : « Notre  
 » cher Duc , gardez-vous de consentir  
 » au mariage qu'on vous propose avec  
 » la nièce du *Mazarin* ! Si votre père  
 » vous abandonne , vous ne manquerez  
 » de rien ; nous vous ferons tous les



» ans une pension de soixante mille  
» livres dans *la Halle*.



Une des plus belles fortunes qui se soient faites dans l'Eglise, est celle d'*Amiot*, Evêque d'Auxerre & grand Aumônier de France\*.

Son père étoit un corroyeur de *Melun* : la crainte du fouet, dont il se voyoit menacé, lui fit quitter la maison paternelle. Tombé malade dans la route, & demeuré presque mort sur le chemin ; un cavalier charitable le recueillit, le conduisit jusqu'à *Orléans*, où il lui procura une place dans l'Hôpital, & d'où on le renvoya, dès qu'il fut guéri, avec seize sols pour son voyage. Arrivé à Paris, où il se vit contraint de demander l'aumône, une Dame, qui en eut pitié, le prit à son service pour accom-

---

\* Dont on vient de réimprimer, avec succès, la Traduction des Œuvres de *Plutarque*.

pagner ses enfans au Collège. Le jeune *Amiot* profita de cette occasion de cultiver les talens qu'il avoit reçus de la nature , & s'attacha sur-tout à la Langue Grecque. Quelques années après , se voyant soupçonné de quelque penchant pour les nouvelles opinions des *Prétendus Reformés* , il se retira dans le *Berri* , chez un Gentilhomme , qui le chargea de l'éducation de ses enfans. Le Roi *Henri II* , traversant cette Province , & étant logé chez ce Gentilhomme , une Epigramme Grecque de l'Instituteur lui ayant été présentée : *C'est du Grec ?* ( s'écria le Monarque. ) *A d'autres !* ajouta-t-il , en la rejetant.

*M. de l'Hôpital* , depuis Chancelier , l'ayant lue & trouvée bien faite , en fit l'éloge au Roi , en ajoutant que si ce jeune homme avoit autant de mœurs que de génie , il méritoit d'être Précepteur des enfans de France. Ce mot fit la fortune d'*Amiot* , qui bientôt après



obtint l'Abbaye de *Bellozane*, & eut ordre de se rendre au Concile de *Trente*, où il prononça cette éloquente & hardie Protestation, qu'on lit encore avec plaisir.

A son retour, il entra en exercice de sa charge de Précepteur des enfans de France, auprès du Dauphin, qui fut depuis *François II*, de *Charles IX*, & de *Henri III*, qui furent successivement Rois.

Quelque tems après, la charge de grand Aumônier de France se trouvant vacante, elle lui fut donnée : sur quoi la Reine mère, *Cathérine de Médicis*, qui avoit d'autres vues, l'ayant fait appeller : « *J'ai fait bouquer* (lui dit-elle, avec colère) *les Guises, les Châtillons, les Connestables, les Chanceliers, les Princes de Condé, les Rois de Navarre; & je vous ai en tête, petit Prestolet!.. Nous verrons, qui de nous deux, l'emportera.*

*Amiot* eut beau protester qu'il n'avoit

pas demandé cette charge : la conclusion fut , que s'il la conservoit , il n'avoit pas vingt-quatre heures à vivre. C'étoit le style de ce temps-là.

Aussi-tôt le pauvre Précepteur prit le parti de se cacher , pour se dérober également au ressentiment de la mère & aux libéralités du fils. Sur quoi , le violent *Charles IX* , inquiet de ne pas voir son *Amiot* , & l'attribuant aux menaces de la Reine , s'emporta de façon , qu'elle même lui fit dire qu'il pouvoit reparcître , sans risquer de lui déplaire.

Cet homme , à tous égards , très-estimable , pénétré du chagrin d'avoir vu mourir en peu de tems les trois Monarques qu'il avoit eu l'honneur d'instruire , se retira dans son Diocèse , où il mourut , le 7 février 1593 , âgé de soixante-dix-neuf ans.

Il fit , par son testament , un legs de 1200 écus à l'Hôpital d'*Orléans* , en reconnoissance des seize sols qu'il en

avoit autrefois reçus pour s'acheminer à Paris.



*Pans du Châtelet*, Avocat-général au Parlement de *Rennes*, depuis Maître des Requêtes, & enfin Conseiller d'Etat, étoit fort considéré par *Louis XIII.* Un jour qu'il sollicitoit avec chaleur la grace du Duc de *Montmorency*, qui fut décapité à *Toulouse* : « Je pense (lui dit le Roi) » que *M. du Châtelet* » voudroit avoir perdu un bras, pour » sauver *M. de Montmorency*? — « Je » voudrois, (répondit-il) Sire, les » avoir perdu tous les deux; car ils » font inutiles à votre service, & en » avoir sauvé un qui vous a gagné des » batailles, & qui vous en gagneroit » encore. »



*François Brian*, Chevalier de la Jarretière, & de la Maison de *Boulen*,

fit un jour une réponse assez cavalière au Roi *Henri VIII*.

Ce Prince , dont les désordres de toute espèce ont fait la honte de l'Angleterre , ayant eu un commerce connu avec la femme de *Thomas Boulen* , dont il avoit eu deux filles , qu'il aima , & dont il eut dans la suite des enfans ; lui demandant un jour , si c'étoit un bien grand crime d'entretenir la mère & la fille ? « Sire , ( lui répondit *Brian* ) c'est , » à peu près , comme si l'on mangeoit » la Poule & le Poulet. » *Bravo !* ( s'écria le Monarque ) *sois désormais , mon cher Brian , mon Vicaire infernal.* Et le nom lui en est resté.



Au Concile de *Constance* , Dom *Viego* , Evêque de *Cuença* , Ambassadeur de *Jean II* , Roi de *Castille* , ayant eu une querelle assez vive avec l'Ambassadeur d'Angleterre , qui lui disputoit

la préférence , termina le différent en le prenant par le milieu du corps, en le portant comme un enfant au bas de l'Eglise, & en le jettant dans un caveau, qui ce jour-là, se trouvoit ouvert ; puis revenant à sa place , il dit à son collègue , *Dom Fernand de Cordoua : Comme Prêtre, je viens d'enterrer l'Ambassadeur d'Angleterre ; faites le reste , comme homme d'épée & de naissance.*



Un Seigneur de la Cour étoit venu, en poste, demander à *Henri IV* l'Abbaye du *Bec*, que possédoit le Chevalier d'*Aumale*, qui venoit d'être tué par *de Vic*, au moment que ce Prince venoit de s'emparer de *Saint - Denis*. Mais à peine ouvroit-il la bouche, que le Roi lui dit : « Monsieur, elle est » donnée. — « Eh ! comment, Sire, ( s'écria l'autre ) « le Courrier qui vous » apporte la nouvelle de la reprise de

» *Saint - Denis* , n'est arrivé qu'après  
 » moi ! donc je suis le premier qui  
 » vous ai demandé cette Abbaye?...  
 » Vous ne savez donc pas ( reprit ce  
 bon Roi ) » que *de Vic* a eu en vue ,  
 » quand il a tué d'*Aumale* , de la pro-  
 » curer à son propre fils ?



*D'Arcy* , qui avoit été Page de la  
 Musique de *Henri IV* , & qui est mort ,  
 dit-on , à l'âge de cent vingt-trois ans ,  
 a joui , jusqu'au jour de sa maladie , de  
 la santé la plus parfaite. Il venoit sou-  
 vent faire sa Cour à *Louis XIV* , qui  
 prenoit plaisir à l'interroger. Ce bon  
 vieillard lui parloit très-librement , quoi-  
 que personne n'eût un tel avantage.  
 « J'ai ( lui disoit-il ) plus de gloire que  
 » vous , car j'ai servi sous votre grand-  
 » père , votre père , & vous même ».  
 Il s'épargnoit même , en parlant à ce  
 Monarque , excessivement formaliste ,

les titres de *Sire* & de *Majesté*, comme des ornemens qui ne servoient, suivant lui, qu'à allonger & embarrasser le discours.

Ce Prince lui demandoit un jour, son régime de vie : « Je mange, lui » dit-il, quand j'ai faim : j'ai mon » garde-manger à côté de mon lit. Me » sens-je de l'appétit, je prends une » lampe pour chercher à y satisfaire, » & puis je me rendors. A mon réveil, » je me promène dans mon parc : ce » que je fais, au moins deux fois le » jour. — « Mais, quel âge avez-vous, » mon cher d'*Arcy* ? — « Oh ! c'est ce » qui vous reste à savoir. »

*Louis XIV*, déjà vieux, aimoit à voir cet homme, qui avoit poussé si loin sa carrière : c'étoit un exemple agréable pour ce Monarque, qui l'encourageoit & lui donnoit l'espérance de l'imiter.

Il lui avoit même accordé les entrées de sa chambre.

*Boniface*



*Boniface IX* fut élu Pape, à l'âge de quarante-cinq ans. *Fera Timola Filimarini*, sa mère, eut la joie délicieuse de le voir assis sur le trône de *Saint-Pierre*, & d'adorer, comme le Père universel des Chrétiens, celui qu'elle avoit enfanté : ce qui, jusques-là, se trouvoit sans exemple.

Voici l'Építaphe de cette heureuse mère :

*A Fera Timola Filimarini.*

« Mère très-grande d'un fils très-  
 » grand, *Boniface IX*, auquel elle  
 » donna le nom de *Pierre*, qui lui fut  
 » d'un heureux augure. Elle vit ce  
 » qu'aucune mère n'avoit vu ; son fils,  
 » jeune encore, devenu son père. Elle  
 » eut autant de joie de se dire sa fille,  
 » que de s'appeller sa mère. Elle le vit  
 » non-seulement orné d'une triple Cou-

*Tome IV.*

Q



» ronne , mais couronnant lui-même  
 » les Rois ! Quelle mère fut plus heu-  
 » reuse ? »



*Marie d'Enghien* , femme d'*Aubert de Cany* , Chevalier Picard , & Chambellan du Duc d'*Orléans* , frère du Roi *Charles VI* , étant au lit de la mort , & ayant appelé cinq enfans qu'elle avoit , pour leur donner sa dernière bénédiction , leur déclara qu'un d'entr'eux étoit fils du Duc d'*Orléans* ; mais qu'elle croyoit ne devoir pas le nommer. Tous étoient également envieux de connaître celui qui n'étoit que leur demi-frère. La mourante leur dit que c'étoit *Jean* ; & que le Prince , en effet , reconnut pour son fils.

C'est ce même *Jean* qui , depuis , reconquit la France avec la *Pucelle d'Orléans* , sous *Charles VII* , & qui mérita , par ses belles actions , le rang

& la dignité de Prince , sous le nom de Comte de *Dunois* , tige de la Maison de *Longueville* , qui commença par un grand homme , & finit par un insensé.



Il y a de la différence ( a dit , je ne fais quel Auteur ) entre la politique de *Machiavel* & celle de *Hobbes* ,  
 » comme entre du sucre pilé dans un  
 » mortier de marbre. que l'on a frotté  
 » d'ail , & celui que l'on a pilé dans un  
 » autre où l'on a pilé de l'ambre. Les  
 » raisonnemens du premier partent d'un  
 » esprit sauvage & inhumain ; ceux de  
 » l'autre , d'une âme tendre , bonne  
 » & bienfaisante. Ce dernier sent tou-  
 » jours , dans sa plus grande rigueur ,  
 » son honnête homme , qui fait du mal  
 » à regret , comme un habile Chirur-  
 » gien qui coupe à regret dans la chair  
 » vive pour sauver le reste du corps :  
 » l'autre sent son bandit , qui égorge les

» passans , & son vindicatif , qui tourne  
 » l'épée dans la plaie qu'il a faite. »



*Malherbe* avoit été prié par un Poëte Provençal , de lui corriger une Ode adressée au Roi. Le bon homme , quand le Poëte revint , lui dit qu'il n'y avoit que quatre mots à y ajouter. Le Poëte ayant prié *Malherbe* de vouloir les écrire de sa main ; il écrivit au-dessus du titre : *Au Roi , pour torcher son c . . .* , plia le papier & le donna au Poëte , qui le remercia mille fois , & partit sans voir ce que *Malherbe* avoit écrit.



Ce *Henri VIII* , ce *Néron* de l'Angleterre , dont l'Editeur a dit , avec tant de vérité \* ;

De l'Angleterre , au fond de ce Tombeau ,

---

\* Au Recueil d'Ép'taphes déjà cité ; trois volumes in 12. Chez *Barrois l'aîné* , quai des Augustins.

Gît un Monarque , ou plutôt un Bourreau.  
 Toujours en proie à de nouvelles flâmes ,  
 Et toujours prêt d'en immoler l'objet ,  
 Il fit périr Epouse , Ami , Sujet...  
 Et ce barbare aimoit pourtant les Femmes!

Qui osa dire , à l'instant de sa mort :  
 « qu'il n'avoit jamais refusé la vie d'un  
 » homme à sa haine , ni l'honneur d'une  
 » femme à ses desirs. » Ce méchant  
 homme enfin , au moment où la France  
 trembloit qu'il ne profitât du malheur  
 de *François Premier* , prisonnier de  
*Charles-Quint* , pour achever , par  
 une invasion subite , de combler ses  
 peines , fut pourtant touché des lettres  
 de la Régente ; & répondit à ses Am-  
 bassadeurs , avec une générosité que  
 l'histoire ne peut assez louer : « Que  
 » sensible au malheur de la France ,  
 » non-seulement il ne l'accableroit pas ,  
 » comme il pouvoit aisément le faire ;  
 » mais qu'il étoit prêt à conclure un  
 » Traité , dont la première condition  
 » seroit de procurer la liberté du Roi ,

» & d'empêcher qu'on ne démembrât  
 » ses Etats. »

Ajoutons à ceci, qu'il tint parole. Ce qui prouve que l'homme le plus pervers, peut avoir au moins un bon moment !

Aussi, profitons de cette occasion, pour lui rendre cette justice.



Quelques personnes ont, dit-on, révoqué en doute, l'Anecdote concernant *Louvois*, qui se trouve au premier volume de ce Recueil, page 116, & que nous croyons devoir remettre sous les yeux du Lecteur :

» *Louvois* ayant été traité fort dure-  
 » ment, au sujet d'une fenêtre d'un  
 » bâtiment qu'il faisoit faire pour le  
 » Roi, rentrant chez lui, la rage dans  
 » cœur, & en exhalant sa fureur devant  
 » *Tilladet*, *Saint-Pouange* & *Villa-*  
 » *cerf* : Si je ne donne de l'occupation  
 » (s'écria-t-il) à un homme qui se

» transporte pour des misères , je suis  
 » perdu ! il n'y a que la guerre qui  
 » puisse le tirer de ses bâtimens....  
 » Pardieu ! il en aura , puisqu'il lui en  
 » faut , ou à moi.

Sur quoi nous dirons uniquement , en parlant du caractère connu de ce Ministre , aussi vain & aussi dur que personnel , qu'une seconde Anecdote , du même genre , pourroit peut-être concourir à prouver la vérité de la première.

« Qui croiroit ( dit le Maréchal de  
 » *Belle-isle* , dans son *Testament Poli-*  
 » *tique* ) que *Louvois* , l'un des plus  
 » grands Ministres de la guerre que la  
 » France ait eu ; qui penseroit que cet  
 » homme , qui a rendu des services si  
 » essentiels à l'Etat , avoit apostillé de  
 » sa main , un Mémoire , par lequel il  
 » vouloit qu'on fit tant de mauvais trai-  
 » temens à *M. le Duc de Savoie* , qu'on  
 » le forçât à se déclarer contre la

» France ?.. *Madame de Maintenon* m'a  
 » dit elle-même , que cette Pièce lui  
 » fut remise par l'infidélité d'un Gentil-  
 » homme de ce même *Louvois*, & qu'elle  
 » la donna au Roi , qui s'emporta , &  
 » travailla pourtant le même jour avec  
 » celui qu'il auroit dû punir : mais que  
 » les talens de ce Ministre étoient tels,  
 » que le besoin qu'on en avoit , faisoit  
 » supporter ses défauts & ses écarts ;  
 » mauvaise politique ( ajoute le *Maré-*  
 » *chal de Belle-isle* ) qu'un Prince ne  
 » suivra qu'aux dépens de ses peuples  
 » & de sa gloire. »

*N. B.* On objectera peut-être que ce *Testament Politique* , où l'on fait parler ainsi le *Maréchal de Belle-isle* , n'est plus que probablement pas de lui ? Mais il n'est pas moins probable qu'une Anecdote de cette espèce ait été recueillie par l'Auteur ou le Rédacteur de ce même *Testament Politique* , & avec d'autant

plus de raison , qu'on a peine à concevoir quelle espèce d'intérêt il pouvoit avoir eu de l'inventer.



Il est bien surprenant que nos Historiens aient dit si peu de choses de la Reine *Elisabeth d'Autriche* \* , épouse du Roi *Charles IX* , laquelle cependant est une des meilleures Princesses qui aient régné en France , l'une des plus belles personnes de son tems , dont les vertus surpassoient la beauté , & d'autant plus estimable , qu'il étoit rare de voir à la Cour où elle vivoit , ces deux qualités réunies dans une même personne ! Parlant très-peu , & presque toujours Espagnol , elle ne se donna même presque aucun soin de se perfectionner dans le Français , comme si elle eût pressenti qu'elle n'avoit pas long-tems à vivre

---

\* Fille de l'Empereur *Maximilien II*. Elle eut de *Charles IX* une fille , nommée *Marie-Elisabeth*.



dans ce Royaume. Dévot par caractère & sans ostentation , il lui arrivoit souvent de passer les nuits en prières. La funeste nuit *de la Saint-Barthelemy* , l'ayant extrêmement chagrinée , son premier soin fut de demander si le Roi savoit ce qui venoit de se passer ? & dès qu'elle fut que c'étoit par ses ordres que cette horrible Tragédie avoit été jouée , son premier mouvement fut de se jeter aux pieds d'un Crucifix pour implorer la miséricorde du Seigneur , tant pour ce jeune & cruel Monarque , que pour ses coupables Sujets.

Après la mort de *Charles IX* , elle se retira à *Vienne* , où elle mourut en 1592 , à l'âge de trente-huit ans. Pendant son règne , elle étoit l'amour & l'admiration des Parisiens , & le Roi son époux , qui eut toujours pour elle tous les égards dont il ne pouvoit s'empêcher de la trouver digne , se plaisoit à l'appeller *la Sainte*.

Un jour que l'on rapportoit à *Henri IV*, les hauts sentimens de ce Prince pour son épouse : *Ventre Saint-Gris !* (s'écria le Monarque) *si j'étois Pape, je n'exigerois de plus grandes & plus fortes preuves pour la canonisation d'une femme, que l'attestation de son mari.*



Le Maréchal *de la Ferté*, apprenant que son épouse étoit ajournée à la commission établie en 16... à *l'Arfenal*, comme soupçonnée, ainsi que beaucoup d'autres femmes, de quelques empoisonnemens, vole à *Verfailles*, & représente à *Louis XIV*, qu'il est inouï que des Juges-commis pussent décréter contre une Duchesse & Maréchale de France, le décret ne pouvant être valablement décerné contre la femme d'un Officier de la Couronne & Pair du Royaume : ce qui prouve que la Procédure des Commissaires étoit vicieuse.

Q vj

« Quant au fond , Sire , (ajoutoit-t-il)  
 » j'ose assurer Votre Majesté que la Ma-  
 » réchale est calomnieusement accusée.  
 » Peut-être est-elle tombée dans quel-  
 » ques - unes de ces fautes , dont les  
 » maris font presque toujours moins  
 » instruits que d'autres. Mais quant à  
 » l'empoisonnement , on a d'autant plus  
 » tort de l'en accuser , que si elle en  
 » étoit coupable , il y a plus de vingt  
 » ans que je ne serois plus au monde. »



L'Evêque *de . . . . .* , fils du premier  
 Président de *Novion* , s'excusoit auprès  
 de son père de n'avoir point admis à la  
 Prêtrise deux Ecclésiastiques qu'il lui  
 avoit recommandés , & qui lui avoient  
 semblés n'être *que de véritables Asnes*.  
 « Vous m'avez dit , mon fils , (répon-  
 dit ce Magistrat ) « que votre Diocèse  
 » manquoit de Prêtres ? . . . Apprenez  
 » donc , Monseigneur , qu'il est plus

» à propos que l'héritage du Seigneur  
 » soit labouré par des Afnes , que de  
 » demeurer en frîche. »



Le Roi *Henri - le - Grand* se croyant dans la nécessité de déclarer la guerre à la République de Venise, des Conseillers d'Etat à qui ce Prince en demandoit avis, lui ayant représenté qu'il pouvoit être dangereux d'attaquer légèrement une République dont le Sénat étoit toujours composé de gens aussi éclairés que sages... « *Ventre Saint-*  
 » *Gris!* (s'écria le Monarque, en colère) « j'enverrai donc à vos sages, cinquante mille fols, qui m'en feront  
 » probablement raison. »



Je me souviens (dit *Sorbière*) d'avoir vu les ornemens sacerdotaux de l'Eglise Cathédrale de *Rouen*, qui me furent

montrés par le Sacristain , qui sont les plus beaux & les plus riches de France ; les perles n'ayant pas été épargnées dans la broderie , & les histoires y étant , au petit point , extrêmement bien peintes. J'y remarquai sur-tout , en une Chasuble , la *Tentation du Sauveur* , où le Diable est habillé en Capucin , qui est une chose fort plaisante.



Le Pape *Clément VII* ( *Jules de Médicis* ) que sa politique , toujours inconséquente , & son avarice , rendoient odieux aux Romains , étoit grand mangeur de melons. Sa santé s'en trouvant enfin dérangée , il fit appeller un Médecin , nommé *Matheus Curtius* , entre les mains duquel étant cru mort quelques jours après , on fit graver le portrait de ce moderne *Esculape* , au bas duquel on mit ces mots : *Eccè Agnus Dei , Eccè qui tollit peccata mundi !*



*Florentin Thiriet*, célèbre Jurisconsulte Lorrain & Poëte très-fatyrique, atteint & convaincu d'avoir fait des Vers atroces contre le frère de son Souverain, *Charles III*, Duc de Lorraine, & en conséquence condamné à mort ; pendant qu'on le conduisoit au supplice, faisoit les vers suivans, qu'il écrivit au pied de la potence :

Cy gît un déloyal Poëte,  
 Qui pour avoir par trop écrit,  
 Au gibet paya de sa tête  
 Les délites de son esprit.

En rapportant ces Vers à *Charles III*, on admiroit le courage & la présence d'esprit du coupable, sur-tout dans un moment aussi critique : « S'il en eût eu » davantage, (répondit le Prince) & » qu'il m'eût fait remettre ces vers, » je n'aurois pu, probablement, lui » refuser sa grace. »



*Léopold*, Duc de Lorraine, sollicité de permettre dans ses Etats la circulation des billets de Banque, dont l'abus d'un système sensé venoit d'infester la France, refusoit d'y donner accès à cette espèce de contagion. *Law*, qui connoissoit les Princes, sur-tout ceux qui n'étoient pas riches, croyant que l'argent feroit plus d'impression sur celui-ci, lui offrit dix millions, pourvu qu'il consentît à sa demande: « J'aime mes peuples, (répondit *Léopold*, toujours grand, lors même qu'il l'affectoit le moins) & » me croirois indigne d'eux, si je sacri- » ffois, ou leur fortune, ou leur bien- » être, à mes intérêts particuliers. »



*Mahuet*, digne Ministre de ce Prince, lui représentoit que ses Sujets le ruinoient: « Si mes Sujets me ruinent

(lui dit-il) « je ne m'en croirai que  
» plus riche , dès qu'ils feront heureux.



*Belzac* , en parlant de la sciatique  
qui fouvent le désoloit , dit : « Je suis ,  
» d'un côté , devenu si vaillant , que je  
» ne ferois pas un pas , duffé-je être  
» poursuivi d'une armée ; & de l'autre ;  
» si glorieux , que quand le Pape même  
» me viendroit voir , je ne l'irois pas re-  
» conduire jusqu'à la porte. »



*Platon* , en raisonnant sur les idées ,  
se servoit quelquefois de termes extraor-  
dinaires pour exprimer leur nature :  
comme de la *Tableté* , pour idée de la  
*Table*. Sur quoi *Diogène* lui dit un jour :  
« Je vois bien la *Table* , mais je ne vois  
» pas la *Tableté*. — « Je le crois , ré-  
» pondit *Platon* : tu as assez d'yeux  
» pour voir la *Table* , mais pas assez



» d'entendement pour comprendre la  
» *Tableté.* ».



Les Juifs, dit un Anglais, Auteur de l'Histoire de *Maroc*, payoient autrefois à ce Monarque un certain droit, de la manière suivante : Le grand Trésorier leur assignoient un jour auquel ils lui portoient leur taxe, dans une place publique. Là, à mesure que chacun payoit, il recevoit pour quittance du Trésorier ou de son Commis, un coup de bâton, ou un coup de pied au derrière, aux cris & aux huées de la populace.



*Henri VIII*, Roi d'Angleterre, apprenant que le Pape projettoit de nommer au Cardinalat, *Jean Vischer*, Evêque de *Rocheſter* : « Oui da ! ( s'écria le cruel *Henri*, qui se défioit du Prélat )

» Vous verrez qu'il faudra que j'épar-  
 » gne au *Saint-Père* la dépense de ce  
 » Chapeau. » Il lui fit, effectivement,  
 très-peu de tems après, trancher la tête.



L'Empereur *Charles - Quint* deman-  
 doit un jour au fameux Peintre *Michel-  
 Ange*, quelle estime il faisoit d'*Albert  
 Durer*, savant dans la Peinture, la  
 Gravure, & les Belles-Lettres : « Je  
 » l'estime au point, (lui répondit, avec  
 vivacité, le Peintre) » que si je n'étois  
 » *Michel-Ange*, j'aimerois mieux être  
 » *Albert Durer*, que l'Empereur *Char-  
 » les-Quint*. » Et ce Monarque fut assez  
 magnanime, ou assez politique, pour  
 n'en point paroître offensé.



---



---

 PETITES ANECDOTES,

EN VERS,

 PAR M. D. L. P.
 

---

 LE LAQUAIS OBÉISSANT.
 

---

L'ANCIEN Chevalier de *Bouillon*,  
 Qui, chez l'*Anacréon* du Temple \*,  
 Fêtant mieux *Bacchus* qu'*Apollon*,  
 Pour le premier prêchoit d'exemple ;  
 A table, & n'ayant, par hasard,  
 Qu'un très-nouveau Laquais *Picard*,  
 Demande à boire ; & d'une Aiguière,  
*Picard* lui verse un grand verre d'eau claire.

Jette-moi cette eau là ? (lui dit, avec colère,  
 L'illustre & très-digne *Coteau* \*\*,  
 Implacable ennemi de l'eau.)

---

\* L'Abbé de *Chaulieu*.

\*\* Membre d'une Société très-connoisseuse en vins,  
 & dont *Saint - Evremond* parle beaucoup dans ses  
 Ouvrages.

Faut-il le répéter? . . Le Rustre est sourd, je gage! . .

Voyez l'air ébaubi de mon plat personnage! . .

Jette-moi cette eau là, Butor, quand je le dis?

— Puisque vous l'ordonnez, Monseigneur, j'obéis.

Et *Picard* la lui flaque à travers le visage.

## QUELLE FEMME!

### *Anecdote Belgique.*

*Concernant la jeune Comtesse du G\*\*\* R\*\*\*, qui ayant été soupçonnée d'avoir tué, dans son lit, son vieux mari, d'un coup de pistolet, avait soutenu la question ordinaire & extraordinaire, sans rien avouer : ce qui l'avait tirée d'affaire.*

**A** *Lise*, entor dans son printemps,  
**A** *Vénus* même, en mignature,  
 Disoit un de ses vieux parens :

Avec cette frêle structure,  
 Comment, maîtresse de vos sens,  
 En déconcertant l'imposture,  
 Pûtes-vous souffrir les tourmens  
 De la plus affreuse torture? . .  
 Ce prodige est presque inouï!

--- J'étois sûre que le mot *Oui*,  
 N'eût pas terminé mon supplice :

Tandis que , malgré la justice ,  
De l'échaffaud qui m'attendoit ,  
Un *Non* , très-constant , me fauvoit.

## LA POLITESSE FRANÇAISE.

DANS un combat , très-chaud , très-meurtrier ,  
Un Général , ayant porté défense ,  
Qu'aux furieux qui ravageoient la France ,  
Dans la déroute on fit aucun quartier ;  
Certain Anglais , sous la lance ennemie  
De son vainqueur , lui demandoit la vie.  
J'en suis fâché ! ( dit l'autre ) hormis cela ,  
Demandez moi tout ce qui vous plaira !

## LE PRINCE RECONNOISSANT.

*DON SANCHE* \* , aux pieds d'un Pape , très-courtois ,  
Riche en *Pardons* , chiche en toute autre chose ;  
Frappé des cris que pouffoient mille voix ,  
A l'Interprète en demandoit la cause ?

Il vous fait Roi d'*Egypte* , ( lui dit-on. )

\* Fils d'*Alphonse le Sage* , Roi de *Castille*.

--- D'*Egypte*? moi!.. Je sens, qu'un pareil don,  
Où du Saint-Père éclate la puissance,  
Exige tout de ma reconnoissance...

Dis lui, qu'au nom de la *Sainte-Hermandad*\*,  
Je le fais, moi, Calife de *Bagdad*.

---

## SUR CORNEILLE ET RACINE.

---

QUOIQ'À titre bien différent,  
Nuls n'ont montré plus de talent.  
L'un au Goût unissant la Règle,  
L'autre au génie obéissant:  
Tous deux faits pour aller au grand,  
L'un est un Cygne, & l'autre une Aigle.

---

## H O N N E U R

### A QUI IL APPARTIENT.

---

QUOI! te voilà, maudit *René*,  
Que je croyois mort & damné?  
Disoit un Cardinal indigne\*\*,

---

\* Il suffit d'avoir lu *Don Quichotte*, pour savoir ce qu'est, en Espagne, la *Sainte-Hermandad*.

\*\* *Du B....*

A son Courtier le plus infigne ,  
Et Courtier des plus insolens ,  
Qu'il n'avoit vu depuis long-tems.

--- Monseigneur a raison : j'arrive ,  
Tout chaud de l'infernale rive ,  
Pour recevoir ses ordres, --- Ouais !..  
Et comment diable as-tu pu faire ,  
Pour reparaître sur la Terre ?  
Est-ce encore un de tes secrets ?

--- En arrivant à la Grand'salle ,  
Où se tient la Diette infernale ,  
Avisant un siège vacant ,  
Je m'y campai... Sur quoi, *Satan* ,  
La griffe en l'air , m'envoya... paître ,  
En me disant , d'un air taquin :  
» Hors de cette place , Faquin !  
» C'est celle qu'on chauffe à ton Maître.



LEÇON

## LEÇON UTILE,

*Anecdote Française.*

LE Comte M\*\*\* qui , dans sa jeunesse , étoit livré à tous les plaisirs & à tous les excès des jeunes gens de son âge , peu délicat sur le choix de ses amis , pourvu qu'ils pensassent comme lui. Après avoir passé la nuit dans un tripot du fauxbourg *Saint - Germain* , avec deux de ses complaisans , qui , comme lui , vers le point du jour , s'enretournoient , ce qu'on appelle , *à sec* ; avisant , en traversant le Pont-neuf , un vieux Chevalier de *Saint-Louis* dans la route opposée à la leur : *Parbleu !* (dit , en riant , le Marquis à ses amis )  
» nous regrettons qu'avant de nous  
» quitter , il ne nous restât seulement



» pas de quoi bien déjeuner ensemble ?  
 » Il me passe par la tête , qu'il seroit  
 » assez plaisant de proposer le cas à  
 » cette vieille Perruque , qui me semble  
 » très-propre à nous tirer d'embarras ,  
 » en faisant les frais de la fête ?

Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait : nos trois étourdis abordent le vieux militaire , que le Marquis harangue , & finit par presser de façon , que le bonhomme se laisse conduire par eux chez un fameux Traiteur de la rue *Dauphine* , où il est prié de commander le déjeuner , tel qu'il veut en avoir honneur.

Cela fait , on monte dans une chambre , sur la cour , on demande grand feu , le meilleur vin , & prompt service à la cuisine.

Ces trois Messieurs , en se chauffant , & en goûtant le vin , s'égayoient aux dépens du pauvre *Amphytrion* , qu'ils accabloient , à l'envi , des brocards les plus piquans ; lorsque , se levant , tout-

à-coup, il pria très-humblement le Marquis de vouloir bien l'entendre un instant en particulier ?

Très-volontiers, mon Patriarche ! lui dit l'autre, en ricanant & en le suivant jusques dans la cour.

Là, le bonhomme enfonçant son chapeau dans la tête, & mettant flamberge au vent : « Voyons, dit-il, mon » jeune Comte, si vous vous battez » d'aussi bonne grace, que vous avez » rire aux dépens de la vieilleffe ?

Le Comte étoit brave, & le prouva. Mais le combat étoit à peine engagé, que le vieux *Reistre*, après l'avoir désorienté & désarmé : « Ceci suffit, (lui » dit-il) je crois en savoir plus que » vous; restons en là, car on m'attend » ailleurs, sans quoi je ne ferois pas » sorti si matin... Suivez-moi, cepen- » dant, chez le Traiteur?... Monsieur » le Maître, (lui dit-il) régalez bien » ces Messieurs : je ne saurois être des

» leurs. Voici une épée , qui vous ré-  
» pond de la dépense . . . Adieu , Mon-  
» sieur le Comte , ( ajouta-t-il , d'un ton  
plus bas ) » si vous avez quelques re-  
» proches à me faire , vous me trouve-  
» rez , tous les soirs , au Café de la  
» Régence : demandez *Monsieur Chut.* »

*P. S.* Le Comte fut , dit-on , plus sage que le Comte d'*Egmont* \* , dont ce nom seul lui rappelloit l'histoire ; & but ( même en plaisantant ) , ce qu'il appelloit , avec raison , sa sottise.

---

\* Voyez le Tome 3 , page 122.



---

## PARTICULARITÉS

### SUR PIRON

#### ET SUR SON CARACTÈRE.

UN Aveugle, qui mandioit dans le passage des *Feuillans* qui mène au Tuilleries, dans l'espérance de ranimer en sa faveur la charité du public, avoit affiché sur sa loge d'assez mauvais vers de sa façon.

Un jour qu'il se plaignoit à quelques amis du peu que lui rapportoit sa veine poétique : « Eh ! que ne t'adresses-tu à » M. *Piron*? (lui dit l'autre) il passe » ici tous les jours : il est aveugle comme » toi, & probablement fait mieux des » vers.

L'Aveugle, profitant de l'avis, se fait

avertir du moment où passeroit *Piron*,  
& lui présenta humblement sa requête.

» Très-volontiers , Confrère , (lui dit l'Auteur *de la Métromanie*) j'y ferai de mon mieux , fois en bien sûr.

Effectivement , *Piron* , au retour de sa promenade , & en repassant vis-à-vis de l'Aveugle , lui remit les vers suivans :

Chrétiens , au nom du Tout-puissant ,  
Faites-moi l'aumône en passant ?  
L'Aveugle qui vous la demande ,  
Ignore qui la lui fera :  
Mais Dieu , qui voit tout , le fera ;  
Il le priera qu'il vous la rende.

La singularité de l'aventure , jointe au mérite des vers , que chacun voulut lire , ne tarda pas à rendre le pauvre Aveugle heureux , au-delà de ses espérances.



Le même Poëte étant un jour dans le cabinet de M. *Guidi* , père du Censeur-Royal d'aujourd'hui , les yeux fixés

sur un *Christ expirant* , fit , à l'im-  
promptu , les quatre vers ci-dessous :

De ce dernier soupir , *Satan* , sois effrayé !  
C'est un dernier soupir qui ranime la *Terre* ;  
Et le dernier coup de tonnerre ,  
Dont ton Empire est foudroyé.



Le Curé de *Saint-Sulpice* , touché de reconnoissance envers *Piron* , qui , dans une Ode , venoit de célébrer la superbe Eglise qu'élevoit ce célèbre Pasteur , crut ne pouvoir en mieux marquer sa reconnoissance au Poëte , qu'en l'invitant à choisir l'endroit qu'il lui plairoit destiner à sa sépulture. Sur quoi *Piron* , sensible à son tour , à cette singulière politesse : *Ah , Monsieur !* (lui dit-il) *souffrez , de grace , que je ne me décide sur ce choix , que lorsque j'aurai fait votre Epitaphe ?*



Ceux qui ont vécu avec lui , ont  
R iv

remarqué , ou dû remarquer , qu'à l'imagination auffi vive que féconde en faillie , à la gaité la plus franche , à l'esprit le plus fin & par fois le plus caustique , il joignoit l'ingénuité & la simplicité d'un enfant , un cœur honnête , & la meilleure âme dont jamais Auteur ait été doué. Auffi , dans la plupart des sociétés , où la joie le suivoit toujours , l'appelloit-on *Bimbin* , sobriquet qui ne se donne qu'aux enfans , & qui contrastoit plaisamment avec sa taille , de cinq pieds , sept à huit pouces.



---

LA VIEILLE JOUEUSE,

*Anecdote Française.*

---

**A**PREs avoir épuisé tous les goûts ,  
 Sans compter la galanterie ,  
*Life* \* , sur la fin de sa vie ,  
 Jouant envers & contre tous ;  
 Après une grosse partie ,  
 Fait appeller Dame *Alison* ,  
*D'Israélite* nation ,  
 Et très-digne de sa patrie.

J'ai , cette nuit , perdu mon argent ,  
 ( Dit-elle ) & grace à mon *guignon* constant ,  
 Deux cens *louis* , sur ma parole.  
 Pour prévenir toute excuse frivole ,  
 Prends cet Ecrain ? . . . quelque soit l'intérêt ,  
 ( Je te connois honnête & sage )

---

\* *La Marquise de Vif*\*\*\* , dont le mari étoit  
*Colonel de Dragons* , & qui jouoit très-gros jeu , sur-  
 tout à Montpellier , chez M. le *Maréchal de Richelieu* ,  
 alors *Gouverneur de la province* : femme aimable , de  
 beaucoup d'esprit , & qui ne désavouoit pas le mot qui  
 a fourni matière à cette *Anecdote*.



Tu pourras l'emporter pour gage ,  
Pourvu qu'avant minuit , notre lingot soit prêt :

--- Ma chère Dame ! --- Quoi , cruelle !  
Pourrois-tu refuser ? --- Non ; connoissez mon zèle :  
Mais oserois-je ? --- Parle ? --- Avec tant de raison ,  
Pouvez-vous ? --- Point d'avis . . . Apprens , chère *Alison* ,  
Que constamment fidelle ,  
A ma dernière & seule passion ,  
Tout ce que je crains , c'est . . . --- Qu'on ne vous trompe ?  
--- Non .

Apprens , quoique cela t'étonne ,  
Que je crains seulement . . . Qu'elle ne m'abandonne !



## A N E C D O T E

C O N C E R N A N T D' G A R R I C K ,

*Célèbre Comédien Anglais.*

**G**A R R I C K , étant à Paris , il y a environ vingt ans , avec sa charmante épouse \* , venoit assez régulièrement tous les matins , passer une heure avec l'Editeur , qui , dès long-tems auparavant , étoit en liaison assez intime avec lui. L'Editeur étoit alors breveté du *Mercur de France* , & Garrick , qui souvent le trouvoit occupé de cette ingrate besogne , lui en témoignoit quelquefois de l'humeur.

Un jour que Garrick , le trouvant

---

\* Elle étoit généralement regardée comme l'une des plus belles femmes d'Angleterre , & n'en étoit pas moins attachée à son mari.

occupé à corriger ce qu'on appelle , en style d'Imprimerie , *des épreuves* : quelle peste d'occupation , ( s'écria-t-il ) pour un quelqu'un qui pourroit bien mieux faire ! . . Pardonnez , mon ami ! Mais j'en suis d'autant plus piqué , que j'avois quelque chose qui m'intéresse , à vous communiquer.

— J'en suis désolé , mon cher *Garrick*. Mais , voyez vous-même . . . Vous savez que le *Mercur*e a , ce mois-ci , deux Volumes ? Et voici deux *épreuves* qu'attend *Jorry* , & qui ne souffrent de ma part , aucune espèce de retardement. — Je le fens : mais n'en enrage pas moins , tant pour vous-même , que pour moi.

Mais ( reprit-il , avec cette aimable vivacité , qui lui étoit si naturelle ) tandis que vous corrigez l'une , ne pourrois-je pas lire , & peut-être corriger l'autre ? car , quoique Anglais , j'en fais , je crois assez pour vous indiquer les fautes prin-

cipales , & peut-être abrégé votre corvée ? — Très-volontiers , mon ami : j'en ferai d'autant plutôt à vos ordres.

Tandis que l'Editeur procédoit à la correction de son *épreuve* , il jette , en tapinois , un coup-d'œil sur *Garrick* ; qui , tout-à-coup , laissant échapper un mouvement de surprise , s'écrie , en changeant de visage : Parbleu ! mon cher Monsieur , rien n'est plus singulier , ni plus étonnant , que ceci ! — De quoi donc s'agit-il ? — De quoi ? cette Chanson , qui se trouve ici , traduite en vers Français ; & qui plus est , signée de vous , en qualité d'Auteur ? — Pourquoi donc pas , puisque c'est mon Ouvrage ? — Votre Ouvrage ? — Sans doute ; & depuis , tout au moins , dix ans . . . Non pas que j'en fasse grand cas : mais la disette de nouveautés supportables , où je me trouve aujourd'hui , me force d'avoir recours à mon vieux Portefeuille , que voici ; & d'où j'ai tiré cette

Chanſon , qui vous ſurprend ſi fort. —  
Ce n'eſt qu'une Traduction , mon cher  
ami , je vous le jure ! Il y a plus de  
douze ans que cette Chanſon eſt con-  
nue , comme de moi , en Angleterre. Et  
je le prouve . . . Ecoutez ? . . .

*Garrick*, alors , la chante , en Anglais ,  
& dit : — Eh bien , que répondez-vous  
à ceci ? — Que la mienne eſt , à peu près ,  
de même date ; que j'en produirois , ſ'il le  
falloit , plus d'un témoin , que vous ne  
pourriez récuser. Que ſi le fait n'étoit  
pas auſſi conſtant , votre amitié m'eſt  
trop chère , pour que je puſſe balancer  
un inſtant à vous ſacrifier cette *miſère*.  
— Vous m'étonnez , en vérité , Mon-  
ſieur , plus que je ne le fus jamais ! —  
Je le conçois ſans doute : mais ces fortes  
d'évènemens , ( quelques ſinguliers qu'ils  
ſoient ) ne ſont-ils pas plus d'une fois  
arrivés ? La première ſtance de la Tra-  
gédie de *Polieucte* , par exemple : *Source*  
*délicieuſe , en miſères fécondes , &c.*

n'a-t-elle pas été révendiquée par *Go-deau*, sur le *Grand Corneille*? — A la bonne-heure !.. mais je n'ai pas moins fait cette Chançon, je vous le jure ; elle est connue comme de moi ; & si la vôtre va paroître imprimée, sur-tout dans un ouvrage aussi généralement répandu que *le Mercure* ; jugez de ce que les Anglais, sur-tout de ce que mes ennemis vont en dire ! & quel champ vous leur ouvrez pour m'accabler de ridicule ? — Eh bien, mon cher *Garrick*, ce sacrifice est pour moi léger, sur-tout dès qu'il s'agit de prévenir de mauvaises plaisanteries, faites pour troubler votre repos.... Mais comment faire, en ce cas-ci ? L'Imprimeur me presse : il faut que le public soit servi, à jour nommé : voici une feuille d'impression à refaire ; une autre Chançon à substituer à celle-ci ; des frais, qu'a droit d'exiger l'Imprimeur ? — Puisque vous desirez m'obliger si sensiblement, tout

cela n'est rien , mon cher ami : vous trouverez aisément , dans ce même Porte-feuille , une autre Chançon. Quant à la feuille à réimprimer ; ordonnez qu'on y travaille jour & nuit , pour que votre *Mercur*e ne souffre aucun retardement : j'offre , de tout mon cœur , d'en faire tous les frais. Ne me refusez pas , je vous prie ! — Le pourrois-je , mon cher *Garrick* ? . . Ce qui me fâche cependant , c'est que ces frais . . . — Eh , si donc , mon ami ! . . D'ailleurs , à quoi cela peut-il aller ? à trois ou quatre louis d'or ? . . Les voilà ; ( s'écria-t-il , d'un air joyeux , en les mettant sur un coin de mon secrétaire ) je n'en donnai jamais de plus grand cœur !

A ces mots , *Garrick* , jettant les yeux sur ma pendule , & sans vouloir m'entendre davantage. — Adieu ; ( dit-il ) il est deux heures & demie ; on m'attend à dîner chez M. le Baron d'*Holbac* ; arrangez tout cela de votre mieux ,

& recevez tous les remercîmens de l'amitié.

Quelques jours après , sous prétexte d'une gageure qu'il avoit gagnée , l'Editeur ayant invité *Garrick* , sa femme , *Crebillon* fils , *Marivaux* & *Moncrif* , à manger des huîtres vertes & un chapon au gros sel ; & dans la bonne & franche gaité qu'excitoit ce petit régal , pressé de dire quel étoit le sujet de la gageure , ainsi que la personne qui l'avoit perdue. Le sujet de la gageure ( leur dit-il ) étoit une Chançon , contestée entre celui qui s'en disoit l'Auteur & moi ; le perdant , c'est . . . — Qui ? ( s'écria *Garrick*. ) — Vous-même.

Qu'on juge de l'effet que produisit sur lui l'explication de cette petite *Niche* , que lui devoit depuis long-tems l'Editeur ! ( car *Garrick* en faisoit quelquefois d'assez plaisantes. ) On rit beaucoup , & *Garrick* finit par en rire aussi. Voilà pourtant ( lui dit enfin l'Editeur )



deux beaux louis qui vous reviennent :  
le reste suffira pour boire à la santé du  
véritable *Amphytrion*.

Voici cette Chanson , qui n'étoit en  
effet qu'une Traduction libre de celle de  
*Garrick* , & que l'Editeur n'avoit fait  
imprimer dans une fausse épreuve du  
*Mercur*e , que pour l'inquiéter , & l'ame-  
ner au point où il désiroit le conduire :

## L'ÉCOLE DES FEMMES

V O U S , qui malgré vos agrémens,  
Dans vos maris ne trouvez plus d'amans ;  
Sans en rougir , daignez entendre  
Le vrai secret de vous les rendre.



Roses & Lys peuvent charmer ,  
Tendres regards tous les cœurs enflammer.  
Mais Roses & Lys se flétrissent ;  
De même , Amour & soins finissent !



Si vous doutez de votre époux ;  
Sans l'irriter , souffrez , contraignez-vous ;

Car aux yeux du plus infidelle,  
Femme estimable est toujours belle.



Quand la Guitarre , sous vos doigts,  
Rend plus touchans vos yeux & votre voix :  
C'est qu'un cœur tendre & qui veut plaire,  
Fait toujours bien ce qu'il veut faire.



Quand ce désir vous inspiroit,  
Belle *Zyrphé*, tout pour vous soupiroit !.  
Si cette ardeur est moins extrême,  
Belle *Zyrphé* n'est plus la même.



*Ismène* appelle son Serein :  
L'oiseau s'élançe & plane sur son sein.  
Docite à la voix qui l'appelle,  
L'oiseau fait-il qu'*Ismène* est belle?



Non : le charme de la douceur,  
Du plus farouche apprivoise le cœur.  
Femme , qui fait en faire usage,  
Est Reine , au sein de l'esclavage.



Si votre cœur est soucieux,  
Que la gaîté brille au moins dans vos yeux :

L'Amour naît & croît sur les traces  
Des sentimens unis aux Grâces.



C'est ainsi qu'à très peu de frais,  
Pour votre époux revivront vos attraits :  
L'Hymen, ainsi, verra, sans peine,  
L'Amour content, dorer sa chaîne.

*N. B.* Pour d'autres particularités concernant *Garrick*, consultez le Recueil d'Epitaphes de l'Editeur, déjà cité.

---

*Extrait de la Relation de sa Pompe funèbre.*

Ce célèbre Auteur fut inhumé dans l'Abbaye Royale de *Westminster*, sépulture des Rois d'Angleterre, & où les cendres des Héros & des hommes distingués par leur mérite, reposent à côté de leurs illustres Souverains. Il fut enterré à deux pieds de distance du monument de *Shakespeare*, & fut accompagné au tombeau par les plus grands

Seigneurs de l'Angleterre, par les personnes les plus célèbres dans les Arts, les Sciences & la Littérature, par une foule d'amis & d'admirateurs, par les Députés des deux Théâtres, & les Administrateurs du fond destiné au soulagement des Acteurs indigens, ou valetudinaires : institution due à cet estimable Citoyen.

Dès que le monde fut assemblé dans la maison du défunt, on mit le corps dans le Corbillard, & l'on se rendit, le premier février 1779, à *Westminster*, dans l'ordre suivant :

Quatre Porteurs, avec des bâtons blancs à la main.

Un Porteur du ciel de lit de parade.

Six Pages.

Le Corbillard, attelé de six chevaux.

Six Pages.

Six hommes, à cheval, en grand deuil.

Le Porte-pavillon, aux armoiries du

défunt, à cheval, & de chaque côté un Affistant.

Six Ecuyers, à cheval, & couverts de manteaux noirs.

La cote-d'armes, le casque, le cimier, & le manteau de Chevalier\*.

Un carosse de parade, attelé de six chevaux.

Un autre, *idem*, où étoient quatre Prêtres du Clergé Anglican.

Cinq carosses, *idem*, occupés par les Seigneurs destinés à porter les coins du drap mortuaire : c'est-à-dire, le Duc de *Dévonshire*, les Lords *Cambden*, *Spenser*, *d'Ossony*, *Palmenston*, &c.

Vingt-six carosses, attelés de six chevaux, dans lesquels étoit un très-grand nombre de personnes de la première qualité, ou célèbres en tous genres,

---

\* Il descendoit de la Maison de *la Garrigue*, en Normandie. Ce qui a été reconnu par M. le Chevalier de *la Garrigue*, Maréchal de Camp, chez l'Editeur, au dernier voyage que *Garrick* fit à Paris, en 1765\*.

parens , amis , Médecins , Directeurs des Théâtres de Londres , principaux Acteurs.

En tout , soixante-dix voitures , avec les Cochers & Laquais , en noir , gands , crêpes , &c.

Le convoi arrivé à l'Abbaye , le Doyen , à la tête du Chapitre , vint recevoir le corps à la porte de l'Eglise. L'Evêque de *Rocheſter* officia , & rendit , avec la plus grande pompe , les derniers devoirs au *Rofcius* de l'Angleterre.

Le cercueil étoit couvert de velours cramoifi , garni de cloux de vermeil , les armes du défunt étoient gravées fur des plaques de même métal , avec l'année de fa naiſſance & celle de fa mort ; fur celles qui couvroient les pieds , étoit gravée la légende ſuivante : *Reſurgam* \*.

---

\* Je reſuſciterai.

N. B. *Garrick* avoit quitté le Théâtre, le 11 juin 1776, après avoir joué le rôle de *Félix*, dans la Comédie *The Wonder* \*\*. Il avoit alors soixante ans, & n'en avoit pas trente sur la scène.

Au moment où la Pièce, où il venoit d'être très-applaudi, finissoit, il fit suspendre le rideau que l'on baïffoit, & s'avancant tristement sur l'avant-scène, il se dispoïoit à parler; lorsque, fondant tout-à-coup en larmes, il ne put proférer un seul mot. La surprise, jointe à la crainte que produïoit cet évènement dans l'assemblée, qui ne favoit comment l'interpréter, ayant donné à *Garrick* le tems de se remettre : « Messieurs & Dames, (dit-il) il est » d'usage de vous remercier, à la clô- » ture du Théâtre, par un Epilogue

---

\*\* Ou *La Chose étonnante*. M. d'Hèle l'a ingénieusement arrangée pour le Théâtre Italien, à Paris, sous le titre de *l'Amant jaloux*.

» en vers ; mais je n'ai pas eu la force  
 » de le composer , & j'aurois encore  
 » moins celle de le réciter aujourd'hui.  
 » Ce moment-ci , daignez m'en croire ,  
 » est trop cruel pour moi : c'est celui  
 » d'une séparation éternelle , avec ceux  
 » qui m'ont honoré , pendant tant  
 » d'années , de leurs bontés ! Et dans  
 » quel lieu faut-il que je leur en témoigne  
 » ma vive reconnoissance ? Sur ce même  
 » Théâtre , où j'ai joui si long-tems ? . .  
 ( ici les sanglots semblèrent l'étouffer ;  
 & l'assemblée attendrie , mêla ses larmes  
 aux siennes . ) Il fit pourtant un dernier  
 effort , pour ajouter , d'une voix qu'op-  
 pressoit la douleur : « Le souvenir de  
 » vos bontés ne sortira jamais d'ici !  
 ( en mettant la main sur son cœur ) &  
 en se retirant dans un état de foiblesse  
 & d'accablement qui fit tout craindre  
 pour sa vie .

Après cette scène , aussi triste que  
 pathétique , un morne silence régna



sur toute l'assemblée pendant quelques minutes ; & chacun fortit enfin , en déplorant une perte , universellement regardée comme irréparable.



L E T T R E  
D E M. F R A N K L I N  
A M A D A M E B R I L L O N.

*Traduite de l'Anglais.*

---

A V E R T I S S E M E N T.

MADAME BRILLON réunit aux qualités du cœur & de l'esprit des talens distingués pour la musique ; elle demeure à Passy , près Paris , où elle étoit en société avec M. *Francklin*. Ils avoient , dans l'été de 1778 , passé une journée ensemble au *Moulin-Joly* \* , où , ce même jour , voltigeoit sur la rivière un essaim de ces petites mouches que l'on nomme Ephémères , & que le peuple

---

\* Maison de Campagne de M. *Watelet* , de l'Académie Française.

appelle de la *Manne*. M. *Francklin* les examina avec attention , & il envoya quelques jours après à Madame *Brillon* la Lettre , dont voici la Traduction :

---

**V**ous pouvez , Madame , vous rappeler que , lorsque nous passâmes dernièrement cette heureuse journée dans les jardins délicieux du *Moulin-Joly* , avec la Société aimable qui l'habite , je m'arrêtai dans une des promenades que nous fîmes , & que je laissai la compagnie la continuer sans moi.

On nous avoit montré un nombre infini de cadavres d'une petite espèce de mouches que l'on nomme *Ephémères* , dont on nous dit que toutes les générations successives étoient créées & mortes dans le même jour. Il m'arriva d'en remarquer sur une feuille , une compagnie vivante , qui faisoit la conversation.

Vous savez que j'entends tous les langages des espèces inférieures à la nôtre. Ma trop grande application à leur étude, est peut-être la meilleure excuse que je puisse donner du peu de progrès que j'ai fait dans votre langue charmante.

La curiosité me fit écouter les propos de ces petites créatures ; mais la *vivacité* propre à leur *nation*, les faisant parler trois ou quatre à la fois, je ne pus tirer presque rien de leur discours. Je compris cependant, par quelques expressions interrompues que je faisissois de tems en tems, qu'ils dispuoient avec chaleur sur le mérite de deux Musiciens étrangers, l'un un *Cousin*, & l'autre un *Bourdon* : & qu'ils passaient leur tems dans ces débats avec l'air de songer aussi peu à la briéveté de la vie, que s'ils en eussent été assurés pour un mois. Heureux peuple, me dis-je ! vous vivez certainement sous un gouvernement sage, équitable & modéré, puisqu'au-

cun grief public n'excite vos plaintes ,  
& que vous n'avez de fujet de conteftation , que la perfection ou l'imperfection d'une *Mufique étrangère* !

Je les quittai pour me tourner vers un vieillard à cheveux blancs qui , feul fur une autre feuille , fe parloit à lui-même. Son foliloque m'amufa ; je l'ai écrit , dans l'efpérance qu'il amusera de même celle à qui je dois le plus fenfible de tous les amufemens , celui des charmes de la fociété & de l'harmonie divine de fes concerts.

C'étoit , difoit-il , l'opinion des Savans Philofophes de notre race , qui ont vécu & fleuri avant notre âge , que ce vaste monde \* ne pouvoit pas lui-même fubfifter pendant plus de dix-huit heures ; & je penfe que fon opinion n'étoit pas fans fondement , puifque , par le mouvement apparent du grand luminaire

---

\* Le *Moulin-Joly*.

qui donne la vie à toute la nation , & qui de mon tems a , d'une manière sensible , considérablement décliné vers l'océan \* qui borne cette terre , il faut qu'il termine son cours à cette époque , s'éteigne dans les eaux qui nous environnent , & livre le monde entier à des glaces & des ténèbres qui amèneront nécessairement une mort & une destruction universelles. J'ai vécu sept heures dans ces dix-huit ; c'est un grand âge ! ce n'est pas moins de quatre cent-vingt minutes. Combien peu d'entre nous parviennent aussi loin ! J'ai vu des générations naître , fleurir , & disparaître. Mes amis présens sont les enfans & les petits enfans des amis de ma jeunesse , qui , hélas ! ne sont plus , & je dois bientôt les suivre : car , par le cours de la nature , je ne puis m'attendre , quoiqu'en bonne santé , à vivre encore plus

---

\* La rivière de Seine.

de sept à huit minutes. Que me servent à présent tous mes travaux, toutes mes fatigues, pour faire, sur une feuille, une provision de rosée douce que je ne puis vivre assez pour consommer ? Que me servent les débats politiques dans lesquels je me suis engagé pour l'avantage de mes compatriotes, habitans de ce buisson, ou mes recherches philosophiques, consacrées au bien de notre espèce en général ? En politique, que peuvent les loix sans les mœurs \* ? Le cours des minutes rendra la génération présente aussi corrompue que celle des autres buissons plus anciens, par conséquent aussi malheureux : & en Philosophie, que nos progrès sont lents ! Hélas ! l'Art est long, & la vie est courte \*\*. Mes amis voudroient me consoler par l'idée d'un nom qu'ils disent que je laisserai

---

\* *Quid leges sine moribus ?* Hor.

\*\* *Hypocrate.*

après moi; ils disent que j'ai assez vécu pour la gloire & la nature : mais que fera la renommée, pour un Ephemère qui n'existera plus ! L'Histoire, que deviendra-t-elle, lorsqu'à la dix-huitième heure, le monde lui-même tout entier sera arrivée à sa fin, pour n'être plus qu'un amas de ruines?...

Pour moi, après tant de recherches actives, il ne me reste de biens réels que la satisfaction d'avoir passé ma vie dans l'intention d'être utile, la conversation aimable d'un petit nombre de bonnes Dames éphémères, & de tems en tems le doux sourire & quelques accords de Madame Brillon,





---

---

**ANECDOTE HISTORIQUE,****CONCERNANT****LE COMTE DE GRAMONT.****PAR M. D. L. P.**

---

**C**E fameux Comte de *Gramont*,  
Tant chanté par *Saint-Evremond*,  
Célèbre en France, en Angleterre,  
Et par tout où perça son nom,  
En Amour, au jeu, même en guerre,  
N'étoit qu'un aimable fripon,  
Et qu'en aucune occasion,  
Le scrupule ne gêna guère.

Ce Comte étant un jour admis,  
Par son féal *Mata*, dans un tripot honnête,  
Ou soit-disant, ainsi qu'en un pays  
D'aisée & galante conquête,  
Comme peut-être encore il s'en trouve à Paris,  
De l'aventure auguroit tout le prix.

Esprit trompeur!.. Dès son entrée,  
N'avisant dans cette assemblée,

Qu'objets assez indifférens,  
 Pour ne pas l'amuser long-tems,  
 Déjà de sa visite il plaignoit la durée;  
 Quand la Dame du lieu, par *Mata* protégée,  
 Et par lui d'avance informée,  
 Que parmi les goûts dominans  
 Chez le Comte, le jeu n'étoit pas des moins  
 grands,  
 Par l'offre d'un Brélan fut dérider notre homme;  
 Qui, pour remplir certaine somme,  
 Que le soir même il avoit à payer,  
 Ne se fit pas long-tems prier.

**La** partie avançoit, quant, sur un coup unique,  
 Vient à passer le V...  
 Pour quelqu'un, jouant plus gros jeu,  
 Et qui dans ce moment critique,  
 Probablement en doutoit peu !

En un clin d'œil, toute la clique,  
 Huguenot, Payen, Catholique,  
 Tous plus ou moins croyant en Dieu,  
 Par devoir ou par Politique,  
 Vole à la fenêtre, au grand trot.

Moins curieux, ou moins dévot,  
 Le Comte, un genou sur sa chaise,

Et se recueillant plus à l'aise,  
 Laissoit errer un œil malin,  
 Sur tout ce monde... quand, soudain,  
 Il fixe certaine Marquise,  
 Peu jeune, mais encore de mise,  
 A force d'art, (sur-tout la nuit,)  
 Qui du jeu d'un voisin escamottant un *huit*,  
 Y substitue un *neuf*, moins sortable à son compte.

Or, ce Voisin, c'étoit le Comte,  
 Qui, bien que témoin du larcin,  
 N'en sonne mot!.. On se replace enfin.  
 La *passé* étoit, au moins, triple... La Dame  
 Avec trois *huit*, qui déjà, dans son âme,  
 La croyoit sienne; en s'écriant; *Va tout*,  
 Attend sa dupe, & crois faire un grand coup!

Le Comte, alors, prend son jeu, le regarde,  
 D'un air distrait. — Je sens tout ce que je ha-  
 sarde,

(Dit-il) car, vraisemblablement,  
 Vous avez un jeu sûr!.. Mais je cède au caprice,  
 De vouloir men convaincre, & d'en faire justice.  
 Prouvez mon tort? vous gagnerez d'autant :  
 Je tiens... Montrez?... La matoïse femelle,  
 S'applaudissant d'avoir trouvé *sa Belle*,  
 Et se hâtant d'en profiter. — Monsieur

Croit (dit-elle) me faire peur ?

Mais je suis brave, et prouve... *Va, mon resta*

*Topé* (dit-il)... La Marquise sourit,

Et sur la table étale ses trois *huit*.

Mais, ô revers, accablant & funeste !

Sur le tapis, le Comte, arborant ses trois *neuf*

Sourit de même, & vous rasle l'enjeu.

A cet aspect, déplorant sa disgrâce,

Vit-on (dit-elle) un coup plus affommant ?...

Pardon ! (lui dit le Comte, en empochant l'argent)

Le coup est rare... mais c'est un Coup de  
Dieu-grace !

N. B. C'est de ce même Comte de Gramont, dont le Comte Antoine Hamilton, son beau-frère, nous a donné les charmans *Mémoires*, & dont la lecture seule doit prouver, qu'en supposant que l'aventure précédente lui soit faussement attribuée, elle étoit du moins digne de lui.

---

\* En tirant sa bourse, & la vidant sur le tapis.

Ce Seigneur , qui , dans les dernières années de sa vie , cachoit soigneusement son âge , étant un jour au dîner de *Louis XIV* ; ce Monarque demanda à l'Evêque de *Senlis* , qui étoit aussi fort vieux , quel âge pouvoit avoir le Comte de *Gramont* ? Sur quoi , répondit le Prélat : » J'ai quatre-vingt trois ans. Le Comte en a du moins autant , car nous avons fait nos études ensemble ».

— « M. de *Senlis* se trompe , Sire , ( s'écria le Comte ) ; ni lui , ni moi , » n'avons jamais étudié. »

Le même Comte , trouvant un jour deux de ses Valets , qui se battoient l'épée à la main , voulut si absolument en savoir la cause , que l'un des deux lui avoua , qu'ils lui avoient volé cinq louis d'or , & que la querelle venoit de ce que son camarade , vouloit en avoir trois. « Tenez , dit-il , ( en en tirant un autre de sa poche ) ; « vous êtes de

» grands marauds , de vous égorger  
 » ainsi , pour un louis. ! »

Il fut un jour fort surpris de ce qu'un  
 Officier Gascon lui rapportoit cent  
 pistoles , qu'il lui avoit prêtées. Quel-  
 que tems après , le même Officier étant  
 venu lui demander la même grace :  
 » Nenni , Monsieur , lui dit le Comte ,  
 » on ne me trompe pas deux fois. »

Il mourut , en 1707 , à l'âge de  
 quatre-vingt-six ans.

Voici l'Épitaphe qui lui fut faite  
 alors :

PASSANT , tu vois ici le Comte de *Gramont*.  
 Ce héros éternel du vieux *Saint-Evrémond* ,  
 Suivit *Condé* toute sa vie ,  
 Et courut les mêmes hasards ,  
 Qu'il couroit dans les champs de *Mars* :  
 Du plus vaillant il doit faire l'envie.

Veux tu des talens pour la Cour ?  
 Ils égalent ceux de la guerre.  
 Faut-il du mérite en Amour ?  
 Qui fut plus galant sur la Terre ?

Railleur sans être médisant ;  
Plaire, sans faire le plaisant ;  
Garder toujours son caractère :  
Vieillard, époux, galant, & père ;  
C'est le mérite du héros,  
Que je te peins en peu de mots,  
Il peut revenir un *Turenne* ,  
Il peut revenir un *Condé* :  
Un Comte de *Gramont* , est envain demandé ;  
La Nature auroit trop de peine.

*Anonyme.*



---

---

**LE GÉNÉREUX CARDINAL,**

*Anecdote Italienne.*

---

**U**NE veuve, peu riche, après avoir entendu célébrer la générosité du Cardinal *Farnèse*, se présenta, un jour, à son audience, accompagnée de sa fille, jeune beauté, de dix-sept ans au plus. Le Prélat qui, à travers la foule des supplians, distingua l'air honnête de ces deux femmes, & sur-tout les grâces ingénues de la jeune personne, s'approcha d'elles, & d'un ton fait pour les encourager, leur demanda ce qu'elles exigeoient de lui ?

La mère, avec confusion, lui dit, très-bas : que des malheurs accumulés & trop longs pour lui être racontés, venoient de la réduire au point de se



voir dans le cas d'être chassée d'un médiocre logement qu'elle occupoit dans un fauxbourg avec sa fille ; à moins qu'elle ne fermât les yeux sur les desirs que cette jeune personne avoit inspirés à leur hôte ; & que moyennant cinq *sequins* , Son Eminence pourroit rendre à toutes deux la vie & l'honneur.

Touché de la vertu naïve de la mère & du maintien modeste de la fille , le Cardinal écrit , sur le champ , un billet , qu'il dit à la première de porter à son Intendant ; & les exhorte l'une & l'autre à conserver des sentimens , qui leur affuroient , pour l'avenir , toute sa bienveillance.

La pauvre mère , au comble de la joie , après lui avoir exprimé de son mieux , toute sa reconnoissance , se hâte de porter à l'Intendant le billet qu'elle avoit reçu. Sur quoi celui-ci , après lui

avoir compté cinquante *sequins*, renferme la cédule dans un carton.

Vous vous trompez, Monsieur? lui dit cette femme, à la vue de tout cet argent... Il ne me faut que cinq *sequins*: je n'en ai pas demandé davantage à Monseigneur.

— Voyez, Madame? le billet en porte cinquante. — En ce cas, Monsieur, Son Eminence s'est trompée. — Nenni, Madame; je connois trop mon maître. Emportez votre argent: je ne veux pas risquer de lui déplaire.

Pour terminer cette altercation, l'on convint de s'en rapporter à la décision du Cardinal; qui, en reprenant & déchirant le billet, en fit un autre de cinq cens *sequins*.

Vous avez tous les deux raison, (leur dit-il) je m'étois, en effet, trompé: ceci me le prouve, & j'en remercie Madame. Allez, digne mère (ajouta-t-

il) ; allez payer & quitter, au plutôt, votre hôte ; satisfaites vos autres créanciers (car on en a toujours !) & du surplus, mariez convenablement votre fille.



LETTRE DE M. DE C\*\*\*.

A S. - ÉVRÉMONT,

*Sur la mort de la Duchesse de Mazarin*\*.

**J**E prends trop de plaisir, Monsieur, au commerce que j'ai avec vous, par vos Ouvrages, pour ne pas m'intéresser à votre peine.

Vous venez de perdre Madame la Duchesse de Mazarin; vous aviez de la sensibilité pour ses attraits, & de l'admiration pour son esprit: vous l'avez dit trop de fois, pour n'en être pas cru. Tout le monde en est même si persuadé, que personne ne parle ici de sa mort, sans parler de votre douleur: les regrets qu'on lui donne, sont inséparables

---

\* Cette Lettre, dont on ignore l'Auteur, est tirée du portefeuille d'un homme de goût, mort il y a environ 20 ans.

de ceux que l'on ne fauroit vous refuser.

En nous faisant ressentir sa perte, par la manière dont vous peignez les qualités qui brilloient en elle, & dont vous étiez si charmé, vous nous faites ressentir votre affliction ; & l'on est également touché pour elle & pour vous. Vous aviez pour sa personne un attachement d'estime & de passion. Ainsi votre douleur intéresse d'autant plus, qu'elle est dans le cœur & dans l'esprit ; & que vous ne sauriez guère emprunter le secours de la Raison pour surmonter les mouvemens de la Nature.

Songez pourtant, de grace, Monsieur, que la perte que vous venez de faire, est irréparable ; & que dans le cas où il n'y a point de parti à prendre que celui de se consoler, ou de pleurer toujours, on doit faire un essai de sa fermeté plutôt que de succomber à sa foiblesse. Il faut que l'impossibilité du remède, nous force à nous mettre au-

deffus du mal ; & nous en former un ,  
qui nous serve , s'il se peut , à nous  
guérir.

*Hortense* est descendue au séjour du Trépas ;  
Tu ne verras plus ses appas.  
Pour fléchir la rigueur du Sort qui l'a ravie ,  
Tu tenterois un vain effort :  
On passe tous les jours de la vie à la mort ,  
Nul Mortel ne revient de la mort à la vie.



Le Sort qui l'a soumise à ses barbares loix ,  
Prouve que la Beauté ne rend point immortelle :  
Tu ne saurois louer en elle ,  
Que ce qu'elle fut autrefois.



Celle que tu voyois sans cesse ;  
Celle , qu'au gré de ta tendresse ,  
Tu ne voyois jamais assez ;  
Celle dont les appas , avec tant de noblesse ,  
Dans tes Ecrits sont retracés ,  
N'a plus cet air aimable , engageant vif & tendre ,  
Qui força ton cœur à se rendre :  
Cesse de la vanter , tu ne peux plus la voir.  
*Hortense* enfin n'est plus qu'une funeste cendre ,  
Que tes pleurs & tes cris ne sauroient émouvoir.



Pour tenter des secours que l'Amour-propre inspire,  
 Tu parcours vainement d'un regard curieux,  
 Tout ce qui plaît à d'autres yeux :  
 La Terre n'a plus rien qui te puisse suffire,  
*Hortense* te manque en tous lieux !



Rien sans doute ne nous est plus sensible, que de perdre ce qui nous est cher. Si ce n'est pas tout-à-fait cesser de vivre, c'est en quelque sorte mourir !... Mais rien n'est plus vain que de s'attacher, aveuglément, à ce que nous savons être périssable. Nous n'aimons rien, nous n'envifageons rien au-delà : vous venez d'en faire la triste épreuve ; tous les hommes la font comme vous ; & personne ne se corrige,

Tu vois, par ce triste revers,  
 Que tout passe dans l'Univers !  
 Celle que tu trouvois si charmante & si belle,  
 A subi cette loi cruelle.  
 C'est pour toi, je l'avoue, un triste souvenir !..,  
 Mais après le trépas il est un avenir  
 Et tu peux espérer de revivre avec elle.



Envain pour faire l'Esprit fort,  
 On veut que tout péricule en nous après la mort.  
 Pour se désabuser d'une erreur si grossière,  
 On n'a qu'à lire tes Ecrits...  
 Peut-on penser que la Matière,  
 Inspire tout ce que tu dis ?



Le Corps n'a que le seul usage  
 Des sens qu'il reçut en partage :  
 Il s'ignore lui-même ; il ne peut s'éclairer :  
 Il ne fait ce que c'est de craindre & d'espérer.  
 L'Ame est une immortelle essence,  
 Qui conçoit, qui doute, qui pense,  
 Qui juge, qui contemple, & qui fait écarter  
 L'Erreur des Vérités où l'on doit se soumettre.  
 Il n'est rien de caché que l'Esprit ne pénètre :  
 Heureux ! si comme il voit sans en pouvoir douter,  
 L'Imposture & le Vice attachés à son être,  
 Il ne cherchoit à les connoître,  
 Qu'afin de les mieux éviter ?



L'Ame, en quittant le Corps à notre heure dernière,  
 Vole au séjour de la Lumière ;  
 Et sitôt que le Corps cesse d'être animé,  
 Il retourne dans la poussière,  
 Dont la main de Dieu l'a formé.





Enfin, quoique *Epicure* avance,  
 L'Ame ne périt point dans le séjour des morts;  
 Et e tombeau de ton *Hortense*,  
 En cache seulement le Corps.



Votre Héros, M. le Comte de  
*Grammont*, qui s'intéresse à votre re-  
 pos, comme vous vous intéressez à  
 sa gloire, seroit d'avis que vous vous  
 éloignassiez des lieux où vous êtes,  
 qui rappellent sans cesse à votre esprit  
 l'image de Madame de *Mazarin*, &  
 qui, dès-là, ne sont plus propres qu'à  
 nourrir votre douleur.

Ces lieux ne sont pour toi qu'un séjour de tristesse;  
 Et loin d'être touchés de tes cris superflus,  
 Ils te font souvenir sans cesse,  
 Qu'elle fut, & qu'elle n'est plus!  
 Rien ne doit t'engager d'y rester davantage.  
 Quitte, quitte un séjour fatal à ton repos ?  
 Repasse sur notre rivage,  
 Et viens retrouver ton Héros ?



Il joint encore au bon esprit du Comte , les agrémens qu'avoit autrefois le Chevalier. Il efface les jeunes Courtifans par son enjoûment , par sa vivacité ; il leur fait honte par sa politesse.

Toujours vif dans ses reparties ,  
 Toujours nouveau dans ses faillies ,  
 Inimitable en ses façons ,  
 Toujours gardant son caractère :  
 Pour s'instruire dans l'art de plaire ,  
 On ne connoît que ses leçons.

Courtifan toujours assidu, ce qui est ordinaire ; toujours agréable à son Maître , ce qui est rare , il ne cède à personne la gloire de lui plaire , & il ne l'approche jamais sans y réussir.

Avouons la vérité : il faudroit être bien insensible pour n'être pas excité à ce dessein par toutes les qualités qui brillent dans ce grand Prince. Je fais que la Renommée vous en instruit souvent , & que vous en écoutez le récit avec autant d'étonnement que de plai-

fir. Mais vous perdez beaucoup à ne le pas voir de près. Il ne tient qu'à vous, Monsieur : il vous l'a permis, depuis long-tems. Venez donc jouir de ce bonheur ? Venez voir le plus grand & le meilleur des Princes ? Et l'idée que vous nous avez donnée d'*Alexandre*, fera place à l'admiration que vous ne pouvez lui refuser.

*Alexandre*, il est vrai, par des faits inouis,  
 Se fit un grand nom dans l'Histoire.  
 Mais si sur le *Granique* il eût trouvé *Louis*,  
 Peut-être eût-il recueilli moins de gloire.



De la moitié du Monde il accrut ses Etats;  
 La Victoire pour lui fit constante & fidelle:  
 Peut-être qu'à sa voix elle eût été rebelle,  
 S'il avoit eu l'Europe sur les bras....  
 Et *Louis* a triomphé d'elle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

N. B. *En relisant les Œuvres de S. - Evremont \**, nous trouvons une réponse de lui à M. le Marquis de Canaples, que nous osons regarder comme une preuve incontestable que la Lettre qu'on vient de lire est en effet de ce Seigneur. C'est au Lecteur à en juger\*\*.

---

\* Edition de Londres, 1707, Tome 3, page 410.

\*\* La page suivante est la Réponse de Saint-Evremont.



---

LETTRE DE S.-ÉVREMONT,  
AU MARQUIS DE CANAPLES.

---

**V**OUS ne pouviez pas , Monsieur , me donner de meilleures marques de votre amitié , qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes amis , & de la force de mon esprit pour me consoler. Quand je n'aurois que trente ans , il me seroit difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce : à l'âge où je suis , il m'est impossible de le remplacer.

Le vôtre , Monsieur , & celui de quelques personnes qui prennent part encore à mes intérêts , me seroient d'un grand secours à Paris ; & je ne balancerois pas à l'aller chercher , si les incommodités de la dernière vieillesse n'y apportoit un grand obstacle. D'ailleurs , que ferois-je à Paris , que

me cacher , ou me présenter avec différentes horreurs ? Souvent malade , toujours caduc , en un mot , décrépit ! On pourroit dire de moi , ce que disoit Madame *de Cornuel* de certaine Dame : *Je voudrois bien savoir le Cimetière , où elle va renouveler de carcasse ?*

Voilà , je crois , de bonnes raisons , pour ne pas quitter l'Angleterre ?... Mais la plus forte , c'est que le peu de bien que j'ai ne pourroit pas passer la Mer avec moi : il me feroit comme impossible de le tirer d'ici. C'est presque rien : mais je vis de ce rien-là. Madame *de Mazarin* m'a dû jusqu'à huit-cens livres sterling : elle m'en devoit encore quatre-cens , quand elle est morte. Assurément elle dispoit de tout ce que j'avois plus que moi-même ; & les extrêmités où elle s'est trouvées sont inconcevables. Je voudrois avoir donné ce qui me reste , & qu'elle vécut encore !... Elle a eu tant d'indifférence

pour la vie, qu'on auroit cru qu'elle n'étoit pas fâchée de la perdre. Les Anglais, qui surpassent toutes les Nations à mourir, la doivent regarder avec jalousie.

Soyez assuré, Monsieur, que je suis, &c.

---

ON demandoit à *S.-Evrémont*, à l'article de la mort, » s'il ne vouloit pas se » réconcilier ? » De tout mon cœur ! (répondit-il) » je voudrois me récon- » cilier avec l'appétit. «

Il avoit pourtant assez de bonne philosophie, pour être persuadé qu'il est du devoir d'un bon citoyen, de quelque sentiment qu'il puisse être, de respecter la Religion, sur-tout de son pays ; & ne pouvoir même souffrir qu'on en fit un objet de plaisanterie : » La seule Bien- » séance (disoit-il) & le respect qu'on » doit à ses concitoyens, ne le per- » mettent pas. »



---

**PLACET SINGULIER \***

---

**A U R O I.****S I R É,**

L'Abbé de *Caumartin*, fiffé, pincé, pressé, poussé, excité, remué, agité, tourmenté, persécuté par il ne fait quel malin esprit, à lui inconnu jusqu'à présent ; mais qui ne fait pas moins qu'il a fait contre lui un Discours à l'Académie, critique, caustique, comique, satyrique, allégorique, hyperbolique, emphatique, ironique, fanatique, extatique, extrinseque. La Charité Chrétienne ne lui permet pas d'en faire à Votre Majesté une censure affirmative ; mais

---

\* Tiré du même portefeuille que la Lettre précédente, & dont on ignore également l'Auteur.



la Vérité Chrétienne l'oblige de dire, finon ce qui y est, au moins ce qui n'y est pas. Il n'est ni long, ni court, ni bas, ni sublime, ni sérieux, ni badin ; il n'est ni Sacerdotal par rapport à lui, ni Episcopal par rapport à l'Abbé \*, ni Royal par rapport à Votre Majesté. Il n'est point Sacerdotal par rapport à lui, car il n'a pas dit un seul mot de l'Ecriture-Sainte, des Pères de l'Eglise, ni des Conciles Œcuméniques ; & ce sont les seules paroles qui doivent sortir de la bouche d'un Prêtre. Il n'est point Episcopal par rapport à l'Abbé, car il manque au respect qu'il lui doit par l'institution établie dans l'Hiérarchie de l'Eglise. Il n'est point Royal par rapport à Votre Majesté, car il n'en dit rien, finon, *que vous riez toutes les fois que vous me voyez.*

---

\* Cette plaisanterie tomboit probablement sur l'Evêque de Noyon, *Clermont-Tonnerre*, qui étoit aussi membre de l'Académie Française.



---

LE GLORIEUX PRÉLAT \*.

---

UN jour de Fête, un Prélat d'importance,  
 (Mais un Prélat de sa haute naissance,  
 Très-entêté) pour faire honneur au Saint,  
 Disoit la Messe; & tel qu'on le dépeint,  
 Vouloit du peuple & respect & silence;  
 Quand, dans l'Eglise, entendant quelque bruit;  
 Qui lui sembloit offenser sa Noblesse;  
 Il se retourne, avec colère, & dit:  
 » Feriez-vous plus, Peuple vil & maudit,  
 » Quand un Laquais diroit ici la Messe?

---

\* Attribué à Senesçai, sur le même Prélat.



---

 ANECDOTE RUSSE,

 Concernant *Eudoxie Fædorowna* \*,

 Première Femme du *Czar Pierre-le-Grand*.
 

---

**L**E premier devoir de l'Historien, lorsqu'il s'est trompé, est de rendre aux personnages dont il a parlé, & sur-tout aux Souverains, la justice qui leur est due; & avec d'autant plus de raison, sur-tout à l'égard des vices qu'il peut leur avoir attribués, soit en partant de mauvais mémoires, ou de l'esprit de parti qui animoit la Nation au moment où il écrivoit, qu'il est responsable à la postérité des calomnies dont il peut les avoir

---

\* Fille de *Fædor Abramowitz Lapuchin*, d'une des plus anciennes familles de la *Russie*. Cette Princesse lui donna un fils l'année suivante, & qui ne fut pas plus heureux que sa mère.

noircis, au cas que d'autres Ecrivains, mieux instruits, viennent par la suite le convaincre ou d'ignorance, ou de mauvaise-foi.

L'exemple de la très-regrettable & infortunée *Mathilde*, Reine de *Danemarck*, rapporté dans le troisième Recueil de cet Ouvrage, & qui n'en est pas le moins intéressant, en est une preuve bien convaincante.

Celui d'*Eudoxie*, qui fait l'objet de celui-ci, ne l'est pas moins; & nous croyons qu'on nous saura gré d'avoir été assez heureux pour nous être trouvés à portée de rendre à deux Princesses, aussi injustement calomniées qu'opprimées, le tribut d'éloges & de regrets dus à leur jeunesse, aux charmes de leur figure, ainsi qu'à la douceur de leur caractère, & à l'innocence de leurs mœurs.

La Czarine *Eudoxie* avoit d'abord mérité & s'étoit acquise toute la ten-

dressé de son époux ; lorsqu'ayant remarqué du refroidissement de la part de ce Prince , & avoir patienté long-tems sans ôser s'en plaindre , fut enfin instruite que *Menzicof* , pour s'attirer de plus en plus l'affection de son maître , l'engageoit souvent dans des parties aussi secretes que contraires à la fidélité conjugale. Animée d'un sentiment d'indignation contre cè favori : » Infâme ! (lui dit-elle un jour , après lui avoir exposé le sujet de ses peines ) » tu feins » d'ignorer ce dont je te parle ? Mais » je suis informée de façon à n'en » pouvoir douter , que tu mènes ton » maître chez ces mêmes coquines à qui » tu vendois autrefois tes pâtés & tes » petits gâteaux \* . » Cès derniers mots piquèrent d'autant plus vivement

---

\* On fait que *Menzicof* , jeune Crieur de petits Pâtés , ayant eu le bonheur de plaire à son Souverain , avoit été élevé par ce Monarque au plus haut degré de la faveur.

*Menzicof*, qu'il est généralement ordinaire à ceux que la Fortune a tirés de la boue, d'être d'autant plus sensibles aux reproches, eu égard à l'obscurité de leur naissance. Aussi, dès cet instant, forma-t-il le dessein de perdre l'Impératrice.

Mais sentant bien qu'il ne lui seroit pas facile de détruire les impressions que la présence de la *Czarine* étoit en possession de faire sur le cœur de ce Monarque; il crut, pour mieux assurer sa vengeance, devoir attendre quelque circonstance qui, pour un tems suffisant à son projet, pût le tenir éloigné d'elle. Le siège d'*Azoph* vint enfin très-à-propos pour favoriser ses tentatives, tant sur l'esprit que sur le cœur de son Maître. Il fut alors si bien mettre à profit la mauvaise-humeur de *Pierre*, procédant de l'inéfficacité de ses efforts, pour emporter cette Place, qu'il parvint, insensiblement, à lui inspirer des

soupçons contre son épouse, & à les faire appuyer de façon par tous ceux qui lui étoient dévoués, qu'il envenima l'esprit de ce Prince jusqu'au point auquel il vouloit le conduire : c'est-à-dire, qu'au lieu de retourner à *Moscou*, ainsi que *Pierre* l'avoit résolu, après avoir éprouvé qu'il perdoit envain ses troupes devant *Azoph*, ce Prince dépêcha un Courrier à son oncle *Léon Nareskin*, avec ordre de faire enfermer la *Czarine* ; ajoutant qu'il ne partiroit pas de devant *Azoph*, que le même Courrier ne lui eût apporté la nouvelle qu'elle avoit été tondue & jettée au fond d'un Cloître. Sur quoi cette Princesse infortunée, sans avoir été entendue, sans même peut-être avoir su quel étoit son crime, avoit été conduite, avec main-forte, au Monastère de *Sutels*, à 30 milles de *Moscou* ; & d'où elle ne sortit que sous le règne de *Pierre II*, c'est-à-dire plus de trente

ans après sa disgrâce, dont la cause, ainsi qu'on l'a su depuis, n'avoit été autre que l'effet de l'amour qu'elle avoit pour son Epoux, & de son ressentiment contre *Menzicof*.

*Voltaire* est le seul qui ait cru qu'elle avoit été répudiée pour cause d'Adultere, ainsi que le lui a reproché *la Motraye* : car cette Princesse n'a jamais été ni soupçonnée, ni accusée, de ce crime, & toute la *Russie* rend encore ce témoignage à sa mémoire.

On l'avoit mal informé, sans doute. Mais son Livre est dans les mains de tout le monde; & son témoignage est d'un trop grand poids, pour qu'il ne soit que d'autant plus juste de rendre à la Victime innocente d'un indigne favori, la justice qu'elle a droit d'attendre de la postérité.

Nous devons ajouter que cet implacable ennemi d'*Eudoxie*, non-content des disgrâces dont il avoit accablé



la mère , étendit sa vengeance jusques sur le fils de sa victime , le jeune *Czarowitz Alexis Pétrowitz* , dont les malheurs ont fait tant de bruit dans le monde. Ce jeune Prince avoit eu d'abord un excellent Gouverneur , qui peut-être eût pu corriger , ou du moins insensiblement parvenir jusqu'à pallier les vices de caractère que son Elève tenoit de la Nature. Mais *Menzicof* trouva bientôt des prétextes assez spécieux pour faire renvoyer cet honnête-homme , & pour s'emparer de l'éducation du *Czarowitz*. Naturellement brusque , grossier , & tant pour satisfaire à sa haine contre la mère du Prince , que pour plaire à *Catherine* , seconde femme du *Czar* , dont elle avoit un fils , le perfide *Menzicof* traitoit son Elève avec le plus grand mépris. Ce qui le découragea si fort , & lui abâtardit le cœur , de façon que ce malheureux jeune homme ne tarda guère

à se montrer aussi indolent, que brutal & efféminé.

Pour comble de scélératesse, le *Czarowitz* étant revenu de Naples en Russie, sur la promesse que son père lui avoit faite, par écrit, qu'on n'attenteroit point à sa vie; la bonne-foi de ce jeune Prince avoit touché le *Czar* au point de se montrer publiquement envers son fils dans les dispositions les plus favorables. Mais *Menzicof* eut encore assez d'empire sur l'esprit de son maître pour détruire ce reste d'affection paternelle, & pour l'aigrir au point de lui faire oublier la promesse qu'il avoit faite de pardonner à son évafion, s'il témoignoit, par son retour, son obéissance à ses ordres. Foiblesse, aussi étrange que barbare, qu'on tenta, vainement, de justifier par un détour de chicane aussi ridicule qu'absurde, & qui n'en imposa pas plus aux personnes sensées que tous les efforts

depuis mis en usage pour tâcher de persuader le public, que la mort du *Czarowitz* ne pouvoit être attribuée qu'à la frayeur qui le saisit à la lecture de sa sentence.



DISCOURS

DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT,

AUX ÉTATS GÉNÉRAUX DES PAYS-BAS,

*Au moment de son abdication \*.*

---

**M**ES Amis, quoique mon Chancelier vous ait fait part de la résolution que j'ai prise, & des sujets qui m'obligent d'en user ainsi ; je veux vous remettre en mémoire que voici la quarantième année que l'Empereur mon ayeul, me tira d'une tutelle étrangère, pour me mettre en possession de moi-même, quoique je n'eusse que quinze ans.

---

\* Conforme à une copie tirée des Archives de Bruxelles, où cette Abdication fut faite, le 16 Janvier 1556.

L'année suivante que mourut le Roi Catholique , mon Seigneur , je me trouvai Roi d'Espagne , parce que cette succession me vint du côté de ma mère ; & il y a trente-fix ans , que l'Empereur , mon ayeul , décéda. Les Electeurs me conférèrent cette dignité , bien que je ne l'eusse ni sollicitée , ni méritée , attendu le peu d'âge que j'avois alors. Cependant quoique je ne l'eusse point recherchée avec ambition , je n'ai pas laissé de l'accepter avec joie , pour l'accroissement de la Religion Catholique , pour l'utilité de l'Allemagne , qui est ma patrie , & pour avoir plutôt l'occasion de tirer l'épée contre le Prince Ottoman , l'Hérésie de *Luther* & les Princes ses protecteurs. Et si l'envie , jointe à la jalousie de quelques Princes Chrétiens m'ont embarrassé pendant quelque tems , je n'ai depuis rien épargné , quelques peines & quelques travaux qu'il m'en coûtât ,

pour parvenir à mon but , en me tirant d'affaires avec honneur. Je me suis transporté , pour cet effet , neuf fois dans la Haute-Allemagne , six fois en Espagne , sept en Italie , & dix en ce Pays. J'ai passé quatre fois en France , deux fois en Angleterre , & autant en Afrique. Je me suis jetté huit fois sur l'Océan , sans compter celle-ci , qui doit être la dernière. Quant à toutes les guerres que j'ai entreprises , ç'a été tant pour la défense de la Foi , que pour la conservation de mes droits , & pour celle de la Justice , attachée à ma dignité : car je puis affirmer que jamais je ne m'engageai dans aucune , soit par haine particulière , soit par ambition. J'ai eu sur la terre un long règne ; & d'autant plus long , qu'il n'a été qu'une longue suite de travaux , de tous les genres : & le moindre de tous ( sans compter ceux que m'a coûté l'Hérésie de *Luther* ) n'est pas celui que

j'éprouve aujourd'hui , en me voyant forcé de vous quitter , pour chercher le repos qui m'est devenu nécessaire. Résolution que la tranquillité actuelle de mon esprit m'engage d'autant plus à exécuter , que je ne l'ai prise qu'après l'avoir réfléchi à loisir : sacrifice qui me coûte d'autant moins , qu'il faut des mains & des pieds plus libres que les miens , pour supporter un si lourd fardeau , tant de dignités que d'affaires ! Et dès long-tems j'aurois pris ce parti , si le jeune âge de *Philippe* ne m'avoit retenu. Mais la misère du siècle , qui m'a fait perdre la santé pour conserver la vôtre ; car la rupture de la Paix conclue avec le Roi de France ; la téméraire audace de *Maurice I.* venant avec une armée pour me combattre ; la prise de *Metz* & de *Hesdin* ; l'entrée des Français par le *Hainaut* & par *Arras* , n'ont point été des actions que le hazard a produites , mais l'ouvrage  
de

de l'ennemi commun des hommes, pour mettre obstacle à ma retraite, & que je suspendis alors pour faire face à tout.

Graces en soient rendues à l'Eternel ! Je n'ai rien perdu de mes Etats, & j'ai acquis beaucoup de gloire.

Mais aujourd'hui, avec un fils tel que *Philippe*, & un frère tel que *Ferdinand*, auxquels je puis confier la conservation de mes Conquêtes, qui peuvent même les étendre ; je me croirois très-condamnable, si je ne donnois pas à l'un la possession de mes Royaumes, à l'autre celle de l'Empire.

Je vous oblige à beaucoup de choses pour eux ; je leur en recommande beaucoup pour vous : d'autant que votre mutuelle correspondance leur procurera un grand repos, & à vous une grande utilité. Mais duffiez-vous mettre le tout en oubli, conservez du moins toujours la pureté de la Religion



Catholique , comme d'une forte Place assiégée par une Puissance ennemie. Et si , par hazard , son voisinage avoit introduit chez vous quelques semences dangereuses , arrachez-les , extirpez-les jusqu'à la racine ! Souvenez - vous , Amis , de la sollicitation pressante que je vous en fais aujourd'hui : sans quoi vous vous verrez esclaves de l'obstination , captifs sous le joug de votre malice , sans pouvoir lorsque vous voudrez rompre vos chaînes. Je vous le dis , du plus profond de l'âme : Oui , mes Amis , j'aimerois mieux périr misérablement , que de souffrir la moindre altération dans la pureté de la Religion Catholique ! Je ne rougis point d'avouer , quant au Gouvernement de mes Etats , que je puis avoir failli plus d'une fois , soit par défaut d'expérience , soit par présomption , soit par trop de chaleur : mais que mon dessein ne fut jamais d'offenser personne. Si

quelqu'un me trouve coupable à cet égard , qu'il m'indique la façon d'y apporter remède ; & s'il étoit trop tard , j'en demanderai sincèrement pardon !

Charles, *en finissant , & se trouvant trop attendri pour attendre la réponse que le Syndic des Etats avoit à faire , se retira , en disant : » Adieu , mes » Enfans ! vous me percez le cœur... » & je vous quitte , à regret ! »*

---

*OBSERVATIONS sur cette Pièce.*

CEUX à qui le caractère de cet Empereur est peu connu , n'ont sans doute pû se défendre d'un sentiment d'admiration très-fondé , en partant des sentimens aussi religieux qu'héroïques dont on l'a vu briller d'un bout à l'autre. Mais ceux qui , par la connoissance particulière & réfléchie

de son histoire, se rappelleront que ce même Prince, en l'appréciant du côté de l'esprit, du courage & de la politique, méritoit sans doute des éloges; mais qu'en le considérant du côté de la modération dans les desirs, de la droiture & de la franchise, on ne fait quelles épithetes lui donner, Reconnu généralement pour fourbe & dissimulé, il juroit toujours, à fé de *hombre de bien!* (foi d'homme d'honneur) & faisoit toujours le contraire de ce qu'il juroit; que *Machiavel* étoit un de ses Auteurs favoris; que ses Traités étoient toujours conçus avec cette ambiguité aussi basse que honteuse, qui fait perdre la réputation sans augmenter les Etats. Qu'après le sac de Rome (& ce seul trait suffit pour le peindre) tenant le Pape prisonnier dans le *Château-Saint-Ange*, il ordonnoit, dans tous ses Etats, des Processions & des Prières de quarante

Heures, pour obtenir du Ciel la délivrance du saint Père, qu'il pouvoit mettre en liberté, par une simple Lettre; & que cette comédie dura jusqu'à ce que *Clément VII* eut acheté sa délivrance; lorsqu'en un mot, on aura nombre d'autres traits de cette espèce à reprocher à sa mémoire; après avoir lu le Discours d'Abdication de ce Prince, ces mêmes personnes n'auront-elles pas droit de dire; sans risquer d'être démenties: *Le Renard meurt dans sa peau!*



*Philippe II*, qui n'étoit pas moins dissimulé que son père, lui répondit après cette Abdication solennelle:

» Votre Majesté Impériale me charge  
 » d'un bien pesant fardeau! Je ne pour-  
 » rai remplir un si grand vide, n'ayant  
 » point assez de forces pour suivre les

» grands exemples que vous m'avez  
» donnés. Je n'accepterois même pas  
» cette démission, si je n'étois bien  
» persuadé qu'elle pourra prolonger  
» les jours de Votre sacrée Majesté.  
» Mon ambition ne me permet guère  
» de tâcher à prendre un plus grand  
» effort, que celui d'imiter une partie  
» de vos vertus ; puisque les plus  
» grands hommes tenteroient envain  
» de les imiter toutes.

A Trompeur, Trompeur & demi !

C'est ce dont *Philippe* n'a pas tardé,  
fix mois, à donner plus d'une preuve.



L'EMPIRE DE LA MODE,  
*Anecdote Espagnolle & Comique ,*  
*du règne de Philippe III.*

P A R M. D. L. P.

---

POUR régner sur Frivolité,  
Mode nâquit de Nouveauté ;  
Et tant plus Mode est ridicule ,  
Tant plus Mode croît & circule !

Si ces vers , que , de bonne-foi ,  
Je jurerois être de moi ,  
N'étoient que de réminiscence ,  
J'en acquitte ma conscience.

Mais , sans pefer sur un sujet ,  
De si médiocre importance ,  
Amis Lecteurs , passons au Fait.

En Espagne , ( dit-on ) j'ignore en quelle année ,  
Aux Fêtes qu'enfantoit un Royal hyménée \* ,  
La fine fleur des *Elégans* ,  
C'est-à-dire des Courtifans ,

---

\* *Celui de l'Infant , depuis Philippe IV.*

Voulant signaler sa Parure,  
 En étalant plus de dorure  
 Que ne comportoit leur Pourpoint,  
 Au Corps trop étroitement joint;  
 Par les conseils d'une tête falotte,  
 Triplèrent, un beau jour, l'ampleur de leur culotte.

Si ce luxe nouveau surprit,  
 Et si la Cour, comme la Ville, en rit,  
 Le cas ne surprendra personne.  
 Mais ce qui moins encor m'étonne,  
 C'est qu'en peu de jours l'œil s'y fit;  
 Et qu'à tel point la Mode prit,  
 Que bientôt dans l'Espagne entière,  
 Il ne fut fils de bonne mère,  
 Qui frappé de ce goût nouveau,  
 Dans cette espèce de Tonneau,  
 Ne voulût loger son derrière.

La Cour pourtant, bientôt après,  
 Ouvrant les yeux sur cette effervescence,  
 Par la plus sévère Ordonnance,  
 En proscrivit le ridicule excès.

Mais le mal étoit fait; & quand l'Abus commence,  
 Si l'on n'en prévient les effets,  
 Il se détruit toujours bien plus tard qu'on ne pense!

Aussi la rigueur de l'Edit,  
 Et les amendes & les peines,  
 Sur les âmes fières & vaines,  
 Des Courtisans, & sur-tout à *Madrid*,

N'obtinrent qu'un léger crédit.  
 Et du tonneau la grotesque figure,  
 Chez le Noble & le Citadin,  
 Du plus ample Vertugadin,  
 Déjà surpassoit la mesure ;  
 Lorsque, par hazard, certain *Don*,  
 De mine la moins imposante,  
 Surpris en contravention,  
 Fournit matière à la scène suivante :

Chez le *Corrégidor* \* conduit,  
 Le grave Magistrat lui dit :  
 Se peut-il, Seigneur, qu'à votre âge,  
 (Qui n'est pas celui d'un enfant!)  
 Instruit que le Roi le défend,  
 Vous puissiez vous montrer en pareil équipage ?

Seigneur (répond le délinquant)  
 C'est que sous cet accoûtrement,  
 Pour moi d'un très-utile usage,  
 Je porte & cache sûrement,  
 Tout ce qui généralement,  
 Compose mon petit ménage.

— Seigneur, trêve de badinage :  
 C'est mal prendre votre moment.  
 Craignez ! .. — Pour apaisez votre ressentiment,  
 Daignez du moins m'entendre ? Et dussiez vous en rire,  
 Je vais par des effets justifier mon dire...

---

\* *Le Lieutenant de Police.*



Le Roi connoît mon nom, mes talens, mes succès  
 En tems de Guerre, ainsi qu'en tems de Paix,  
 Et que dans plus d'une grande Aventure,  
 Je ne démentis point une source si pure.

Mais par le Jeu, l'Amour & les Procès,  
 Vous voyez en moi, je vous jure,  
 Le plus gueux de tous ses sujets !  
 Si gueux, malgré ma brillante apparence,  
 Si gueux, Seigneur, qu'à cet habit,  
 Dont un vieux Juif m'a fait crédit,  
 Sur les Titres de ma naissance,  
 En attendant que le Roi récompense  
 Son serviteur, qu'un Trésorier maudit,  
 Très-poliment, chaque jour éconduit,  
 Je dois toute ma subsistance !

Si gueux enfin, que du froid galetas,  
 Dont l'infortune a fait ma résidence,  
 La serrure ne fermant pas ;  
 Pour mettre à l'abri du pillage,  
 Tout ce que contenoit ma cage,  
 Ma guitarre, & même mes draps,  
 Ma culotte, sans embarras,  
 Loge aujourd'hui tout ce bagage . . .  
 Et si ce trait vous semble fabuleux,  
 J'offre, à l'instant, d'en convaincre vos yeux.

— Quoi, Seigneur ? — Oui, Seigneur : Oui, tout ; tout  
 mon bagage !

En un mot, tout ce que le Sort,  
 Avec le Trésorier d'accord,  
 Me laisse encor à mon usage.

Seigneur, (dit en riant, le grave Magistrat)  
 D'une Aventure aussi plaisante,  
 Qu'à tous égards intéressante,  
 Permettez-vous que, dès demain,  
 Je fasse part au Souverain,  
 Dont la bonté seconde la justice ?  
 Et qui bientôt (j'en suis certain)  
 Du fort, à votre égard, bornera le caprice ?

— Mon refus n'empêcheroit rien,  
 Seigneur... Et je sens que, peut être,  
 Si le récit peut amuser le Maître,  
 Le Serviteur pourroit s'en trouver bien ?

Il suffit au Lecteur d'apprendre,  
 Que le bon Roi, surpris d'entendre  
 Un récit aussi singulier,  
 Fit appeller le Cavalier ;  
 Et qu'enchanté de son humeur bouffonne,  
 En ayant ri jusqu'aux éclats ;  
 Pour l'attacher à sa personne,  
 Lui fit quitter son galetas ;  
 Et que (grace, sans doute, à cette Facétie)  
 Le Monarque, dans ses Etats,  
 Eut bientôt le plaisir de voir, à l'agonie,  
 Sans fatiguer les Magistrats,  
 La Grande-Culottomanie !

FIN.

---

T A B L E  
D E S M A T I E R E S.

---

<i>A</i> NECDOTE anglaise , concernant M. J. Wilkes ,	Page 1
<i>R</i> elation du voyage de Louis XIV à Nantes , en 1661 , écrite par ordre de ce Monarque , aux deux Reines , sa Mère & son Epouse ,	9
<i>E</i> xtrait d'une Pièce de Théâtre Espa- gnol , intitulée : Sainte Catherine Docteur ,	20
<i>L</i> a digne Épouse , ou Léonore d'Urgel , Romance Historique & Galante ,	26
<i>L</i> e Vieux Garçon , mort en cessant de l'être , Anecdote Française ,	32
<i>H</i> istoire du fameux Père Ottoman , traduite de l'Anglois ,	38

DES MATIERES. 469

- Origine de la fortune du Bisayeul du Lord \*\*\* , Anecdote Irlandoise , 55*
- La Présence d'Esprit , Anecdote Espagnolle , 68*
- Mélanges Historiques , 74*
- La Victime de l'Amour & de la Probité , Anecdote très-moderne , 107*
- Le Corbeau , ancienne Légende , ou Histoire du vénérable Bède , 114*
- Combien les Auteurs dramatiques sont quelquefois dangereux ! Sur Shakespéare , 131*
- Le Dénouement imprevu , Anecdote historique Anglaise , 135*
- Relation de la mort du Marquis de Monaldeschi , grand Ecuyer de la Reine Christine de Suède , par le Révérend Père le Bel , Ministre de l'Ordre de la Sainte-Trinité , du Couvent de Fontainebleau , son Confesseur : du 26 Novembre 1657 , 139*

- Fragment d'une ancienne Chronique  
Espagnolle , 170*
- Conversation intéressante entre Molière  
& son ami Chapelle , 175*
- Recueil de quelques pièces de Poésie ,  
qui ne se trouvent point dans les  
Œuvres imprimés de leurs Auteurs.  
186*
- Madrigal de Racine , mis à la tête  
d'un petit Ouvrage de M. le Duc  
du Maine, presque encore enfant, ibid.*
- Fragment d'un Sonnet sur Colbert ,  
Impromptu de Boileau, 187*
- Lettre de Boileau à M. Broffette , du  
15 Juin 1704, ibid.*
- Eloge du Vaudeville , par Panard, 189*
- Dialogue sur la société nécessaire des  
deux Sexes , par le même, 191*
- Sur la différence des deux Opéra , par  
le même , 193*

DES MATIERES. 471

*Couplet sur Madame de Pompadour,  
par le Cardinal de B\*\*\*, 193*

*Triolet du Père du Cerceau, Jésuite,  
contre Boileau, 194*

*Vers de la Motte-Houdart, sur le  
Mariage du Comte de Beuvron &  
de Mademoiselle de Saint-Aulaire,  
195*

*Du même, sur l'Abbé de Pons, Im-  
promptu, 196*

*Traduction d'une Epigramme Latine  
de l'Abbé d'Olivet, contre l'Abbé  
Desfontaines, par Panard, 197*

*Analyse du Gustave de Piron, par  
Boiffy, 198*

*Vers de Duclos, Secrétaire de l'Aca-  
démie Française, &c. à Mademoi-  
selle \*\*\*. au nouvel an, 200*

*Lettre de Marivaux, de l'Académie  
Française, à Mademoiselle Silvia,*

<i>célèbre Aïrice de la Comédie Ita- lienne , pour sa Fête ,</i>	202
<i>Epigramme de Racine , contre la Troade de Pradon ,</i>	204
<i>Couplets de M. de Saint-Gilles , à Madame &amp; à Mademoiselle Des- houlières ,</i>	205
<i>Réponse de ces Dames ,</i>	207
<i>La Comtesse de ***. à la Marquise de ***. vers de Pierre Corneille ,</i>	208
<i>Couplet de Philippe , Duc d'Orléans , depuis Régent de France ,</i>	210
<i>Son Epitaphe , par l'Editeur de ce Recueil ,</i>	211
<i>Vers de l'Evêque du Belley ,</i>	212
<i>Vers retranchés du Catilina de Cré- billon , Aïe II , Scène I ,</i>	ibid.
<i>Vers de Linière , contre Ménage ,</i>	213
<i>Vers de Claude-François Reboucher , Conseiller au Parlement de Nancy ,</i>	214

DES MATIERES. 473

*Bouquet à Madame\*\*\*, par le même,*

215

*Sur l'Opération de la Fistule, qu'alloit  
subir le Duc Léopold, par le  
même,* *ibid.*

*Lettre de Henri II, Roi de France, à  
Diane de Poitiers, sa Maîtresse,* 217

*Combien il est hasardeux de prononcer  
sur le succès d'une Pièce de Théâtre,  
avant la représentation ! Anecdote  
Françoise,* 220

*Frédégonde & Landri, Romance  
Tragique,* 231

*Particularités concernant le Massacre  
de la S.-Barthélemi, du 24 Août  
1572, tirées des Manuscrits d'Augu-  
ustin Conon, Avocat au Parlement  
de Rouen,* 239

*L'Héroïne Languedocienne,* 264

*Anecdotes Historiques, concernant l'Im-  
pératrice Marie-Thérèse d'Autriche,*



<i>extraites d'une Lettre écrite de Vienne, à M. D. L. P., le 12 Décembre 1755,</i>	273
<i>Fragment d'une seconde Lettre sur le même sujet, de Vienne, le 2 Avril 1756,</i>	290
<i>Anecdotes concernant Crébillon fils,</i>	302
<i>Anecdote concernant Catherine Première, Impératrice de Russie,</i>	315
<i>Le Portrait, Anecdote Anglaise, historique &amp; galante,</i>	326
<i>Le Vendeur de Pardons, Trait historique,</i>	329
<i>Notice sur le célèbre Huet, Evêque d'Avranches, &amp;c.</i>	331
<i>Particularités &amp; Singularités Historiques,</i>	339
<i>Petites Anecdotes, en vers, par M. D. L. P.</i>	380
<i>Le Laquais obéissant,</i>	ibid.

DES MATIERES.	475
<i>Quelle Femme! Anecdote Belgique,</i>	381
<i>La Politesse Française,</i>	382
<i>Le Prince Reconnoissant,</i>	ibid.
<i>Sur Corneille &amp; Racine,</i>	383
<i>Honneur à qui il appartient!</i>	ibid.
<i>Leçon Utile, Anecdote Française,</i>	385
<i>Particularités sur Piron &amp; sur son caractère,</i>	389
<i>La vieille Joueuse, Anecdote Française,</i>	393
<i>Anecdote concernant Garrick, célèbre Comédien Anglais,</i>	395
<i>Extrait de la Relation de sa Pompe funèbre,</i>	404
<i>Lettre de M. Franklin à Madame Brillon, traduite de l'Anglais,</i>	411
<i>Anecdote Historique, concernant le Comte de Gramont, par M. D. L. P.</i>	418

<i>Le généreux Cardinal, Anecdote Italienne,</i>	425
<i>Lettre de M. de C***. à S.-Évrémont, sur la mort de la Duchesse de Mazarin,</i>	429
<i>Lettre de S.-Évrémont, au Marquis de Canaples,</i>	438
<i>Placet Singulier, au Roi,</i>	441
<i>Le Glorieux Prélat,</i>	443
<i>Anecdote Russe, concernant Eudoxie Fœdorowna, première Femme du Czar Pierre-le-Grand,</i>	444
<i>Discours de l'Empereur Charles-Quint, aux États Généraux des Pays-Bas, au moment de son Abdication,</i>	453
<i>Observations sur cette Pièce,</i>	459
<i>L'Empire de la Mode, Anecdote Espagnolle &amp; Comique, du règne de Philippe III, par M. D. L. P.,</i>	463

Fin de la Table.

---



---

 E R R A T A

DU QUATRIEME VOLUME

DES PIÉCES INTÉRESSANTES.

**P**AGE 6 de la Lettre de M. de S\*\*\*, ligne 15, discrediter; *lisez*, décréditer.

Page 18, ligne 2, me mette en grand foucis; *lisez*, me mit.

Page 29, ligne 2, en l'associant à sa gloire; *lisez*, & l'associent à sa gloire.

Page 80, ligne 4, *orientes ori*; *lisez*, *orientis*.

Page 112, ligne 8, mais ce seroit; *lisez*, & ce seroit.

Page 132, ligne 9, a rempli son objet; *lisez*, n'ait rempli.

Page 134, ligne 14, vivoit... cent; *lisez*, vivoit presque.

Page 140, lig. 7, ait toujours eue; *lisez*, a toujours eue.

Page 234, ligne 13, qu'à l'époux; *lisez*, que l'époux.

Page 270, ligne 1, lui lâche; *lisez*, lui lâcha.

Tome IV.

X

Page 284, ligne 9, plus solennelle ; *lisez*, plus célèbre.

Page 303, ligne 9, mieux bien accueillie, *lisez*, bien mieux.

Page 310, ligne 2 & 3, étoit bien fait ; *lisez*, étoient bien faites.

Page 326, ligne 6, Après son parjure, *Thésée* ; ajoutez le vers suivant :

Objet de son amour comme de son courroux.

Page 329, ligne dernière, pour la décrier, *lisez*, pour les décrier.

Page 345, ligne 3, Ainsi ; *lisez*, Aussi.

Page 377, ligne 3, Belzac ; *lisez*, Balzac.

Page 391, ligne 4, c'est un dernier soupir ; *lisez*, c'est un souffle divin.

Page 393, ligne 9, perdu mon argent ; *lisez*, perdu tout mon argent.

Page 396, ligne 4, un quelqu'un ; *effacez* un.

Page 403, ligne 10, belle Zyrphé ; *lisez*, c'est que *Zyrphé*.

Page 414, ligne 12, la société ; *lisez*, sa société.

Page 440, ligne 13, j'avois ; *lisez* ; il avoit.

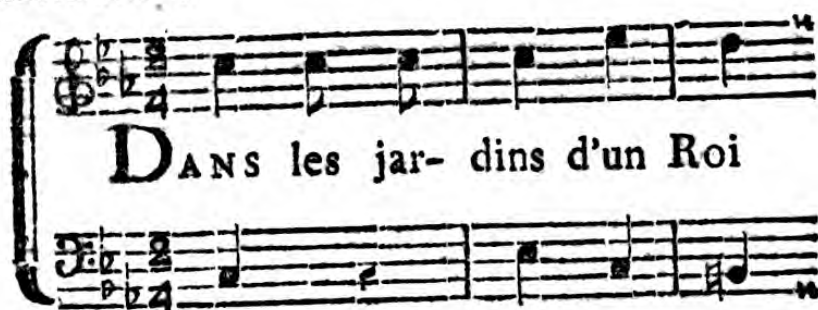
Page 446, ligne 4, fut enfin ; *lisez*, elle fut enfin.

Page 458, ligne 1, comme une forte place ; *lisez*, comme d'une.

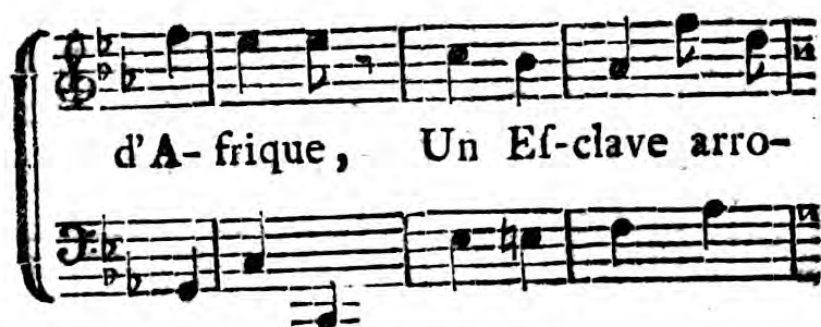
*Fin de l'Errata.*

## MUSIQUE

DE M. MIL \* \* \*

*Andante.*

DANS les jar- dins d'un Roi



d'A- frique, Un Es- clave arro-



fant des fleurs, Chantoit, sur

un ton pathé- ti- que ,

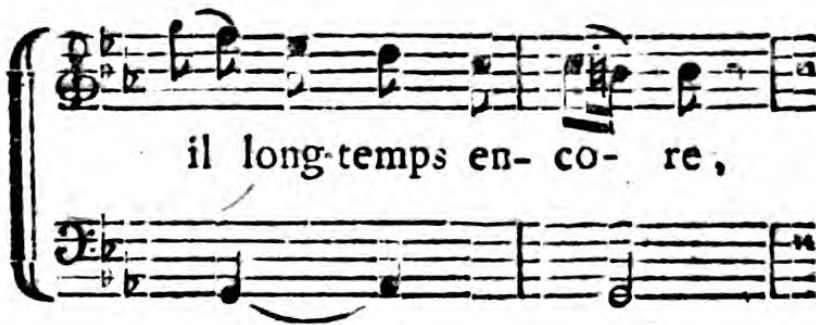
Ces mots, qu'interrompoient ses

pleurs : Triste & sen-si-ble Lé-o-

no- re, Hé- las! tou- jours



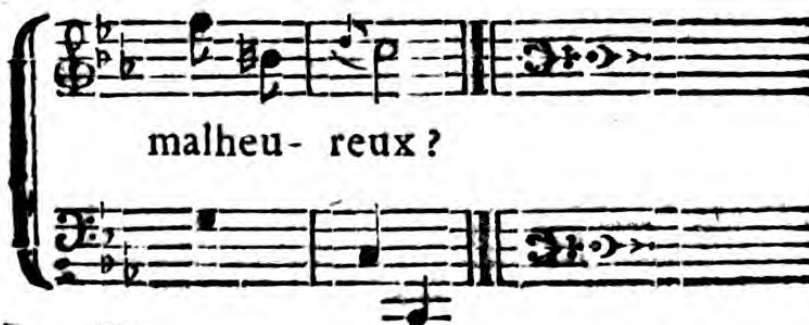
fourd à tes vœux, Le Ciel peut-



il long-temps en- co- re,



Pro- lon- ger tes jours



malheu- reux?





## M O R A L I T É.

*Dernier Couplet.*

QUAND l'Amour est d'in-tel-li-

gen-ce, Que l'Hy-men offre un]

fort bien doux; Lorsqu'après

une longue ab-sen-ce,

Il re joint deux ten-dres E-

poux.



## MUSIQUE

DE M. MIL\*\*\*.

*Andante.*

OBJET de mes a- mours,

The first system of music consists of three staves. The top staff is a vocal line in G major (one sharp) and 2/4 time, starting with a treble clef and a common time signature. The lyrics 'OBJET de mes a- mours,' are written below the notes. The middle and bottom staves are piano accompaniment, with the middle staff in treble clef and the bottom staff in bass clef, both in 2/4 time.



Vous dont je tiens ma gloire !

The second system of music also consists of three staves. The top staff is a vocal line in G major (one sharp) and 2/4 time, starting with a treble clef and a common time signature. The lyrics 'Vous dont je tiens ma gloire !' are written below the notes. The middle and bottom staves are piano accompaniment, with the middle staff in treble clef and the bottom staff in bass clef, both in 2/4 time.



Vous que j'ai- mai tou- jours ,



Ecou- tez cette his- toi- re :



C'est celle d'u- ne Rei ne ,

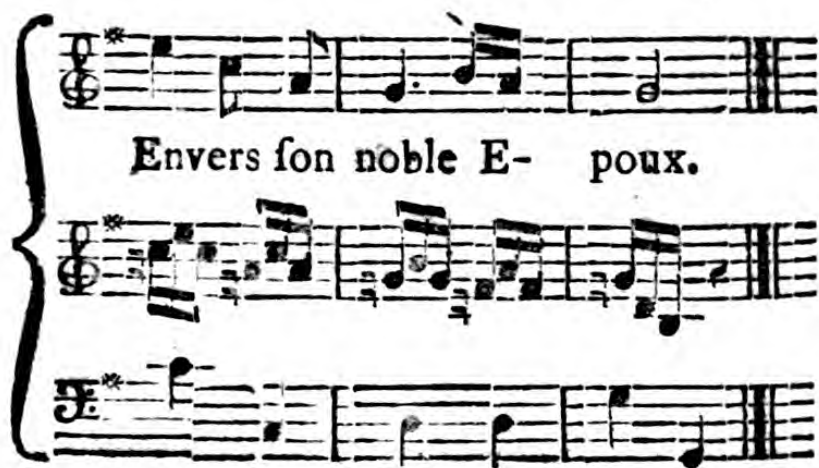
486 AIRS NOTÉS.



Ga- lante comme vous :



Mais, par trop, in- hu- mai- ne



Envers son noble E- poux.

63645680

